

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

No 58

PQ  
2  
B716

MARS 1899.

Prix : 10 Cents.

1899  
La Bonne **Littérature**

58-60  
Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique Etrangère.....

**LE CONTREFAIT**

Roman complet .....

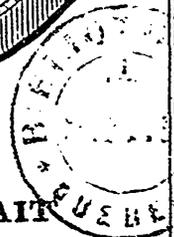
Les nerfs et la nourriture. ....

Touriri ..... Jules Lemaitre

Ceux d'en bas ..... Michel Savon

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

1629, Notre-Dame



VOUS L'AYEZ A LA 2ème PAGE DE CE VOLUME.

# VOTRE NOM POUR 25 Cts.

Envoyez 25 cts et le numéro du caractère choisi parmi les échantillons ci-dessous, et vous recevrez en retour une étampe de caoutchouc (Rubber Stamp) à votre nom. Ecrivez votre nom bien lisiblement.

Toute personne qui enverra quatre noms accompagnés d'une piastre (\$1.00) recevra une étampe à son nom gratuitement.

Ajoutez 5 cts à l'envoi pour encre et coussin. Adressez toute commande

**J. A. LEPROHON.**

Boîte de Poste, 662. Montréal, Canada.

1

Mlle R. Prouest

2

Mlle Leblanc

3

Mlle B. Prefontaine

4

Mlle. P. Thibault

5

Mlle. S. L. Rochon

6

Mlle Wilson Smith

7

MLLE. R. A. DELATURANTAYE

8

Mlle R. Pigeon

9

Mlle A. Lafrance

10

Mlle E. Laporte

11

Mlle A. Dubord

12

Louise H. Martin

13

Mme Albani Gny

14

MLLE ALFRED CLAVEL

15

Mlle A. Pau

16

Alphonsine Lapien

17

Mlle A. Poupart

18



# La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



## SOMMAIRE

Chronique Etrangère.....

### LE CONTREFAIT

Roman complet.....

Les nerfs et la nourriture.....

Touriri..... Jules Lemaitre

Ceux d'en bas..... Michel Savon

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

1629, Notre-Dame, Montréal.

## Avis aux abonnés de “ La Bonne Littérature Française ”

---

Nous prenons ce moyen d'expliquer aux abonnés et aux lecteurs de La Bonne Littérature Française le retard sérieux que cette publication a subi dans ces derniers temps.

Le changement de propriétaires en est la seule cause. Les nouveaux propriétaires (qui retiennent le nom de la société pour en continuer les affaires,) assurent aux lecteurs de cette belle publication mensuelle que, dorénavant, ils n'auront pas la moindre cause de mécontentement. A partir de ce numéro, “ La Bonne Littérature Française ” paraîtra régulièrement le premier du mois et sera rendue à destination dans les cinq premiers jours de chaque mois. Les personnes ayant payé leur année d'abonnement d'avance, recevront leurs douze numéros au complet et ne perdront pas les numéros des mois passés, durant lesquels la publication n'a pas paru.

En renouvelant nos sincères assurances qu'aucun retard ne troublera plus les abonnés, nous désirons obtenir leur bon encouragement pour l'avenir.

LA DIRECTION.

N. B.—Tout abonné ou lecteur de “ La Bonne Littérature Française, ” désirant se procurer n'importe quel ouvrage en librairie, soit livre ou musique, sera servi avec promptitude en adressant ses demandes aux éditeurs.

Toute personne nous faisant parvenir quatre abonnements d'un an, accompagnés du montant (\$4.00), recevra gratuitement “ La Bonne Littérature Française ” pendant 12 mois.

LEPROHON & LEPROHON,

Propriétaires.

## CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

Les relations franco-anglaises sont fort tendues depuis la malheureuse affaire de Fachoda. C'est là le fait saillant qui a marqué, au point de vue extérieur, la fin de l'année 1898. D'autre part, du côté anglais, l'esprit "impérialiste" est en progrès et mérite l'attention. Ce n'est d'ailleurs pas un esprit nouveau de l'autre côté de la Manche, et un rédacteur du "Figaro" a jugé intéressant d'aller parler avec sir Charles Dilke, de passage à Paris, des relations franco-anglaises et aussi de l'état d'âme de la Grande-Bretagne actuelle.

Comme toujours, l'ancien collègue de M. Gladstone, dont on connaît la compétence dans toutes les questions de politique étrangère, de guerre et de marine, s'est montré ami de la France. En 1896, sir Charles Dilke déclarait que la question d'Égypte — ce Brandon de discorde entre la France et l'Angleterre — devrait être résolue selon les principes adoptés par lord Salisbury dans la convention Drummond Wolff, c'est-à-dire par l'évacuation, avec des garanties accordées à l'Angleterre au cas où des désordres y surviendraient par la suite. Depuis cette époque, le gouvernement anglais l'a tranchée avec un oubli absolu des promesses solennellement faites. Car s'il n'a pas proclamé encore ouvertement son protectorat sur le pays des Pharaons, il a bien montré qu'il n'entendait pas l'abandonner. La campagne du Soudan le prouvait déjà surabondamment.

— Il s'est évidemment produit, a dit sir Charles Dilke, un changement

profond à l'égard de cette question d'Égypte. La grosse faute commise par la France a été de ne pas accepter la convention de Drummond Wolff. La finance internationale a joué un rôle primordial dans cette affaire, et les financiers français autant que les financiers anglais ont toujours désiré notre maintien en Égypte.

Au sujet de Fachoda, sir Charles Dilke s'est exprimé ainsi :

— Ce n'est pas tant l'affaire de Fachoda qui a excité les passions en Angleterre que l'affaire de Nikki du printemps dernier. L'opinion publique a estimé que dans la question de Nikki, le gouvernement de lord Salisbury avait montré une grande faiblesse, et l'arrivée du commandant Marchand à Fachoda m'a été que l'occasion du réveil de l'indignation qui n'avait fait que sommeiller depuis l'affaire de Nikki. Ce qui a embrouillé les choses, c'est la politique des "coups d'épingle."

— Peut-être, permettez-moi de le dire, les coups d'épingle venaient-ils de votre côté ?

— Sur ce point, reprend sir Charles Dilke, je m'expliquerai dans un des prochains numéros de la "Revue de Paris". En un dialogue entre M. Lavisse et moi, les moindres détails seront traités, qui intéresseront, je crois, tous ceux que passionnent les affaires coloniales. Ce que je puis vous dire maintenant, c'est que j'estime que l'affaire de Fachoda ne valait pas, en elle-même, une guerre entre la Fran-

Pour la cure des vieux  
catarrhes couvrez la  
poitrine avec le

**Plastron de Pin Parfumé**

Produit Français  
couronné par  
l'Académie  
Française.

ce et l'Angleterre. Cette guerre aurait été un "crime" contre la civilisation.

L'analyse de l'état d'âme de la Grande-Bretagne allait provoquer, de la part de sir Charles Dilke, de nouvelles déclarations qui éclaireront un peu l'opinion. Jamais peut-être on n'a plus employé, de l'autre côté du détroit, l'expression "Greater Britain" que nous traduisons "la plus grande Bretagne". Cette expression est en réalité intraduisible en français, et en Angleterre elle a donné lieu à deux livres de polémique écrits par deux historiens, et non des moindres, MM. Freeman et Sealey. Personne ne pouvait mieux renseigner le public sur cette expression, si à la mode aujourd'hui, que sir Charles Dilke qui l'a créée.

— Dans mon livre "Greater Britain" qui parut en 1868, explique-t-il, je me suis servi de ces mots pour désigner tous les pays de gouvernement anglais ou de lois et langue anglaises. L'usage moderne, qui a conservé ma phrase, l'applique seulement à l'empire anglais hors le Royaume-Uni. En 1890, en écrivant le livre : "Problems of Greater Britain" (Problèmes de la plus Grande-Bretagne), j'ai accepté cette interprétation limitative qui est l'interprétation officielle d'aujourd'hui. L'histoire des différents mouvements qui se sont produits depuis 1871, au point de vue de l'impérialisme, est essentielle à connaître si on veut voir clair dans le temps présent. La conséquence de ce processus historique, c'est tout simplement l'Angleterre en possession d'une flotte des plus puissantes qui ne se laissera jamais dépasser en force par une coalition.

— Vous faites allusion sans doute à une coalition éventuelle entre la France, l'Allemagne et la Russie ?

— Je ne vous cache pas qu'à un moment donné, j'ai cru cette coalition possible. Je crois que le danger est passé, et j'ai maintenant de bonnes raisons de penser qu'une réconciliation entre l'Angleterre et la France est proche.

Le rédacteur du "Figaro" appelle de nouveau l'attention de sir Charles Dilke sur la question des armements navals de l'Angleterre et lui objecte que l'augmentation de la marine anglaise aura fatalement une limite car les équipages manqueront, à un moment donné, pour monter les nouveaux vaisseaux.

— Pas du tout, répond-il. Je n'ai vu aucune limite à fixer. Nous augmentons maintenant nos équipages de cinq milles hommes par an. Nous ne serons donc pas pris au dépourvu. Avec de l'argent — et pour la défense l'argent n'est jamais mal placé — nous sommes en mesure de faire face à toutes les éventualités.

Avant de prendre congé de l'honorable d'Etat anglais, le journaliste le prie de lui dire si son optimisme d'aujourd'hui sur la paix du monde subsiste.

— Parfaitement, déclare-t-il. Je ne vois pas de nuages menaçants à l'horizon, sauf cependant pour la question de Terre-Neuve. Je suis un Ténébreux enragé, comme vous savez, et j'estime que c'est la seule question dangereuse entre la France et l'Angleterre. J'ajoute immédiatement que ce n'est pas à nous à soulever cette question, aussitôt après l'évacuation de Fachoda, et ce qui est plus important, de Meshra-er-Rek, dans le Baï el-Ghazal. Le faire serait un acte d'hostilité. Mais en montrant le danger par l'intermédiaire de la diplomatie, ce serait, par contre, un acte amical. Nous désirons conserver de bon-

relations ensemble, il est nécessaire de trouver une solution à cette question délicate, et je suis persuadé qu'il serait facile d'en trouver les bases acceptables par les deux parties en présence.

—Alors, pas de danger de guerre ?...

—Encore une fois non, et l'impérialisme anglais, qui semble tant redouté en France, et dans certains milieux en Angleterre, au point de vue de la paix, me paraît, au contraire, de nature à empêcher les malentendus entre nos deux nations. Les petites concessions qui n'arrangent qu'une chose à la fois, et qui ne réussissent pas à régler les questions les plus dangereuses, ne servent qu'à énerver les esprits et même à les exaspérer.

\* \* \*

Les journaux anglais ont annoncé dernièrement que le traité anglo-allemand relatif à l'Afrique était définitivement signé et qu'il allait être publié à Berlin. Cette information semble être inexacte ou tout au moins prématurée. Aucun traité n'a été publié à Berlin et dans cette ville on doute fortement que l'arrangement dont il s'agit et qui a déjà fait l'objet de tant de commentaires soit conclut ou doive l'être à brève échéance.

Toutes ces rumeurs plus ou moins hasardées se rattachent à la question des rapports plus ou moins étroits entre l'Angleterre et l'Allemagne qui occupe si vivement la presse européenne en ce moment. Il est curieux de constater, à ce propos, qu'à peine un accord laborieux semblait s'être établi dans les partis et l'opinion publique, en Allemagne, pour adhérer à l'idée d'une entente avec l'Angleter-

re, la division reparait dans les journaux, motivée par les avances émanées de Paris.

Les "Nouvelles" de Hambourg n'avaient abdiqué qu'à regret leur hostilité foncière à l'entente anglo-germanique ; la pression de l'opinion semblait avoir amené cet ennemi irréconciliable à une attitude plus conciliante. Mais voici que, de nouveau, le journal bismarckien appréhende des difficultés du côté de la Russie. Tout rapprochement de l'Allemagne vers l'Angleterre, dit-il, prend le caractère d'un avertissement à la Russie. La méfiance de celle-ci s'accroîtra de ce chef. Il n'est pas besoin de symptômes directs d'hostilité de la part de l'Allemagne vers l'empire russe pour troubler la quiétude de Saint-Pétersbourg. Il suffit d'une intimité plus accentuée, plus visible entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Ce qui est intéressant et nouveau, c'est qu'en même temps le journal de Hambourg déclare que l'Allemagne aurait grand tort de ne pas tenir compte du mouvement d'opinion qui se produit à Paris, de ne pas attendre le moment favorable et de se refuser à une entente correcte avec la France sur une question d'intérêt vital pour l'Europe. Il convient qu'on ne peut pas encore se livrer à de grands espoirs, mais il n'hésite pas à affirmer que le rapprochement avec la France serait autrement désirable que celui avec l'Angleterre et qu'il aurait cet avantage énorme d'améliorer les relations de l'Allemagne avec la Russie. Seulement, l'organe bismarckien se demande si la France est sincère ? Tant que subsisteront les idées de revanche, il n'y aura aucune sécurité pour l'Allemagne. Du côté de celle-ci, il y aurait peut-être

Si vous avez un Rhume,  
Coqueluche ou Bronchites  
opiniâtres, prenez le

**Sirop de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

un sacrifice à faire. Mais pour qu'il se fasse, il faudrait que, de l'autre côté, on le rendit possible.

Il n'est pas sans intérêt de relever une insinuation du journal bismarckien à l'adresse de M. Chamberlain. Il le soupçonne de ne parler, au nom du gouvernement anglais et avec l'assentiment de la nation, en faveur d'une entente avec l'Allemagne, tout en protestant de ses sentiments amicaux envers la Russie, que pour empêcher la France de trouver un appui.

Pour le moment, les "Nouvelles" de Hambourg paraissent représenter une opinion isolée. L'idée d'un arrangement avec la France rencontre toujours une vive opposition dans les "milieux dirigeants". La "Gazette de Cologne" la combat absolument. La "Gazette de la Croix" la considère comme aventureuse. "Il n'y a pas à parler d'une entente franco-russo-allemande. Plutôt l'entente avec l'Angleterre." En attendant que l'une ou l'autre combinaison aboutisse, la "Gazette de la Croix" conseille de s'en tenir à la "triple", qui subsiste toujours.

Le plus clair est, en somme qu'il règne encore une grande incertitude. Et les discussions dans la presse allemande indiquent qu'en haut lieu on hésite à se prononcer, ou tout au moins, si une résolution a été arrêtée, qu'on attend encore l'instant de la faire connaître. Cela ne tardera peut-être pas, car il n'est pas d'usage, en Allemagne, de laisser les choses de politique étrangère en suspens et livrées aux commentaires contradictoires des diverses feuilles apparentées plus ou moins au gouvernement.

En réponse au projet de paix fraternelle et de désarmement européen préconisé par l'initiative magnanime du jeune empereur de Russie, l'empereur d'Allemagne, son "bon frère" vient de décider la formation de trois nouveaux corps d'armée. Cette réponse en appelait une autre ; et voici la naturelle réplique "du berger à la bergère", ainsi qu'on dit encore chez nous.

Le ministre de la guerre de l'empire russe a décidé la transformation de son artillerie en pièces à tir rapide. C'est une jolie dépense de quelque cinq cents millions. On avait d'ailleurs commencé l'opération depuis quelque temps, et si la guerre éclatait demain, l'armée russe aurait déjà un certain nombre de nouvelles batteries à mettre en ligne.

La nouvelle arme est presque exactement copiée sur le canon français excellent ainsi qu'on sait, supérieur au canon allemand et qui sera encore amélioré dans une certaine mesure pour le nouvel armement russe. Et même, le nouveau fusil russe est, à peu de chose près, la reproduction de notre. L'armée russe, qui est la plus nombreuse du monde entier, possèdera son nouvel armement au complet dans les premiers mois de 1900.

Rien de tout cela, d'ailleurs, ne s'oppose à ce que la question de la "paix fraternelle des peuples et du désarmement européen" ne soit mise sur le tapis d'un solennel congrès et posée, longuement, très longuement discutée — entre représentants de nations armées jusqu'aux dents, haletantes sous le poids de leurs armements monstrueux et de leur dette non moins accablante.

En attendant que cet auguste

Pour les Plaies, Clous,  
Panaris, Dartres, Eczémas,  
n'utilisez que

**L'Onguent de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française. 1896

Frères pacifique soit ouvert sur les rives de la Néva, un autre congrès, plus modeste, fort intéressant néanmoins, entendu articuler, à Nice, des paroles de paix d'un caractère aimablement prophétique.

Il s'agit de la conférence internationale qui, chaque année, rassemble dans une des grandes villes de l'Europe les délégués des principales compagnies de chemins de fer des divers Etats européens. Ce colloque a surtout pour objet de régler les horaires du service, de façon à assurer la correspondance des trains entre ces points, dans les conditions de rapidité et de sécurité, de commodité les plus élevées. Dans le banquet final obligatoire, que présidait M. René Picard, directeur de l'exploitation à la Compagnie P.-L.-M., cet ingénieur, s'adressant à ses collègues, a dit :

"Prochainement, nous pourrions traverser, dans toutes nos conférences, des marches de trains mus par l'électricité (et auprès desquels nos rapides actuels seront sans doute de vraies attaches). Il ne sera plus possible de maintenir divisée cette parcelle du monde qui s'appelle l'Europe ; nos soldats, nos braves officiers que nous aimons tous chacun dans nos petits pays actuels, deviendront les défenseurs des grands, des puissants Etats-Unis de l'Europe..."

Ceci est un écho de Victor Hugo, plus ni moins...

\* \* \*

En 1867 — il va y avoir trente-deux ans — Victor Hugo, du fond de son île de Guernesey, prophétisait comme jadis saint Jean en son île de Patmos. Il prévoyait l'avènement

au vingtième siècle (où nous touchons) d'une "nation extraordinaire" à qui "une bataille entre Italiens et Allemands, entre Anglais et Russes, entre Prussiens et Français apparaîtra comme une bataille entre Picards et Bourguignons... Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire aboutissant invariablement à de funèbres remises en équilibre, et Austérité toujours soldé par Waterloo." Dans cette nation inouïe, "les meurtre-faim et les va-nu-pieds, ces frères douloureux et vénérables de nos splendeurs myopes et de nos prospérités égoïstes, auront, en dépit de Malthus, leur table servie sous le même soleil."

Et le poète-prophète, sans s'arrêter à la bagatelle des locomotives électriques, dont M. René Picard vient de saluer l'avènement prochain, voyait déjà "la locomotion aérienne pondérée et dirigée peuplant le ciel d'"air-navires," et il s'écriait :

"Cette nation qui sera palpiter dans l'Europe actuelle comme l'être ailé dans la larve-reptile. Au prochain siècle, elle déploiera ses deux ailes faites, l'une de Liberté, l'autre de Volonté."

Comme on voudrait pouvoir dire : Amen !...

Mais hélas ! n'avez-vous pas remarqué que le toast de M. R. Picard, aux futurs Etats-Unis d'Europe, tout pacifique qu'il soit, contient implicitement une menace, tout au moins un défi aux Etats-Unis situés à l'opposite de notre planète, à ces Etats-Unis qui viennent de s'affirmer puissance militaire et puissance belliqueuse, habitée par une race de gain et de proie ?

Eh oui ! dans les dernières paroles du toast de M. Picard, on peut trou-

vous êtes convalescent,  
ble et épuisé, prenez le

**Vin de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie française

ver à l'adresse des durs spoliateurs de l'Espagne vaincue comme une vibration voilée du fier "Diguès-li qué vengé" marseillais.

\* \* \*

L'Académie française a donné pour successeur à feu M. Meilhac l'écrivain qui convenait le mieux au fauteuil laissé vacant par l'auteur si parisien de la "Vie parisienne." Elle a élu M. Henri Lavedan, l'auteur applaudi du "Prince d'Aurec", des "Jeunes", du "Nouveau Jeu" et de plusieurs autres oeuvres du "modernisme" le plus aiguë, le plus pénétrant. L'observation parisienne, dans les compositions de M. H. Lavedan, est poussée à son degré le plus haut d'intensité.

Mais cet observateur, dont la faculté de vision semble participer des qualités de ces étonnants appareils de photographie perfectionnés aptes

à saisir, à retenir et à divulguer les plus minimes détails des réalités sou mises à leur investigation, n'est point un sceptique ni un ironiste.

Il n'a garde non plus d'être un indifférent.

Finalement, sans appuyer, sans faire le censeur ni le prêcheur, il sonne la ligne d'un simple trait accusateur et justicier la sottise et le snobisme, de touche en passant, sans avoir l'air d'y toucher, un coup droit aigu à l'égoïsme, à la veulerie, au "je m'en fiche", il sait mettre la parole émue qui porte dans la bouche d'une aïeule chapitrant indulgemment son petit fils et nul ne s'entend mieux que lui à faire vibrer discrètement mais nettement la note patriotique. Et avec cela, un brio et un diable-au-corps incomparables. Mais ce diable-là, c'est le "bon démon" de nos ancêtres en esprit les Athéniens.

M. H. Lavedan est un jeune. C'est le plus jeune des académiciens.

## ECOLE DE COUPE

La seule au Canada pour Tailleur.

La plus complète en Amérique

*Invitation à tous les intéressés de venir visiter*

**DEMANDEZ NOURE CATALOGUE**

Patrons expédiés par la malle, pour Messieurs ou Dames.

**No 4 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.**

Département des Dames à l'Ouvroir du Sacré-Cœur, 96 St-Alexandre.

## Hotel Jacques-Cartier

MONTREAL

**MAINTENANT  
REOUVERT**

Toutes les améliorations modernes. Cuisine excellente, chambres bien meublées, PRIX MODÉRÉS. Situé aux Nos 21, 23 et 25 Place Jacques-Cartier, tout près du débarcadère des bateaux de la Cie du Richelieu et de la gare Dalhousie.

**J. B. BUREAU & CIE, Propriétaires**

Cure des maladies de la Peau et du Sang les plus graves par le

**Bain de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

feuilleton de La Bonne Littérature Française

MARS 1899

# LE CONTREFAIT

I

J'étais jeune encore quand j'entraî pour la première fois en relations avec la famille du marquis de Brandon. Je venais d'arriver depuis peu de temps à Carstones, où je m'étais établi comme médecin.

La petite ville de Carstones ne paraît pour ainsi dire son existence qu'au voisinage du château de Brandon, dont l'admirable parc l'entourait presque tout entière. Sa rue principale, faisant face aux plus hautes tours du donjon, semblait servir d'avenue à l'immense édifice féodal habitée depuis des siècles par cette noble famille.

Le château de Brandon, bâti à pic, comme toutes les anciennes forteresses, au sommet de l'escarpement de la colline, dominait la ville et ses environs. Tout le pays, de temps immémorial, était sous la dépendance matérielle et morale du grand baron de la forteresse, que les habitants, à vingt lieues à la ronde, avaient toujours considéré comme leur maître absolu, apportant dans leurs relations avec lui quelque chose de la vile soumission des esclaves et de la subordination affectueuse des enfants.

Les choses, cependant, n'étaient plus tout à fait les mêmes aujourd'hui. Quoique, pour la subordination et la servilité, les gens du pays eussent pu encore rivaliser avec leurs ancêtres, les manifestations extérieures de ces sentiments n'avaient

pas conservé, cela va sans dire, le même caractère; et, dans le château lui-même, le confortable et les raffinements du luxe moderne se mêlaient étrangement aux dehors sévères et à la splendeur solennelle et triste de son ancienne architecture. Les énormes et sombres tours étaient entourées maintenant de bosquets et de massifs de fleurs, de pelouses gracieusement vallonnées. Les fenêtres, véritables meurtrières encadrées de pierres massives, avaient été remplacées en maint endroit par de larges croisées modernes, les abords du manoir, combinés jadis pour en assurer la défense et la sécurité, s'étaient transformés avec le temps et présentaient aujourd'hui le plus élégant et le plus riant aspect.

Rien n'était changé, il est vrai, dans le "Hall". C'était toujours, comme autrefois, cette immense salle où la lumière, pénétrant à peine à travers les étroites fenêtres gothiques, éclairait d'une lueur incertaine les bannières flottantes, les armures magnifiques, les boucliers et les lances des temps passés, les vieux portraits de famille de ces puissants barons à la fière tournure et de ces gentilles dames en robes d'apparat, avec leurs fraises empesées, leurs corsages chargés de bijoux, leurs petites mains et leurs charmants visages de cet ovale régulier si remarquable dans l'aristocratie féminine de l'Angleterre.

Les anciens appartements du cha-

teau avaient été, pour la plupart, convertis en chambres d'habitation meublées et décorées au goût du jour et adaptées autant que possible, par l'habileté d'un artiste éminent, au style du vieil édifice, afin qu'aucune discordance trop crue ne choquât les yeux. Les meubles massifs, sculptés et dorés, les étoffes de satin, de damas et de velours étaient en harmonie avec les idées de solennelle grandeur qu'inspiraient les vastes proportions du manoir. Cependant ces admirables glaces, ces tentures aux tons vifs et éclatants, cette splendide collection de tableaux dans leurs cadres magnifiquement dorés, tous ces mille objets en un mot, élégants et précieusement, dont les appartements étaient ornés, avaient un air moderne auquel on ne pouvait se tromper.

Une aile seule du château était restée dans son état primitif. Là, la longue suite des appartements avait conservé son ancien caractère de grandeur sévère : là, on retrouvait les fenêtres gothiques, étroites et sombres, les grands fauteuils aux dossiers d'ébène, les hautes et larges cheminées aux foyers profonds, les sombres tapisseries, les lits aux baldaquins élevés, d'où retombaient d'épais rideaux de brocart, les vieux bahuts sculptés, souvenirs d'un autre âge, symétriquement rangés comme autrefois.

Du haut des tours, depuis longtemps abandonnées aux hiboux et aux chauves-souris, la vue était vraiment splendide. Le vaste domaine de Brandon, conquis avec ses forêts, ses ruisseaux, ses clochers et ses droits "manoriaux" et territoriaux, au temps de la conquête, par la brave épée de Jean le Long, le premier comte, s'étendait au loin de tous côtés, traversé par un admirable cours d'eau : c'était une succession de collines, de vallées et de plaines imbrunies, coupées çà et là d'éner-

mes chênes, d'ormes géants, et couronnées par une ceinture de bois sculptés.

Le parc, dans toute son étendue, était traversé, sur une longueur de plusieurs milles, par une large avenue de vieux arbres touffus où, de distance en distance, des éclaircies artistiquement pratiquées permettaient d'apercevoir au loin des montagnes bleues qui complétaient le charme et la beauté de ce charmant paysage, un des plus pittoresques de la pittoresque Angleterre.

Quand j'arrivai à Brandon, la châteline de cette résidence quasi royale était une charmante petite femme aux yeux de ce gris-bleu pâle dont l'expression est indéfinissable. Il me serait difficile aussi de caractériser la couleur de ses cheveux. C'était une sorte de juste milieu entre le blond le roux et le lin, du plus singulier effet. Ses traits, cependant, fins et délicats, avaient un air de douceur modeste, et en même temps tellement exempte de faiblesse d'esprit, qu'il était impossible de la regarder sans être attiré et intéressé. Il en était de même des grâces de toute sa personne. Quoique petite, insignifiante, mûre et presque boîteuse, il y avait tant de simplicité et de franchise dans ses manières, une si parfaite tranquillité dans ses mouvements, une si complète absence d'affectation et de morgue ans son regard, et une telle suavité grave dans sa voix, qu'on se sentait, malgré soi, porté à l'aimer et à la respecter.

Le marquis de Brandon, son mari, était au contraire, en dépit de sa noble naissance, singulièrement "un aristocrate" de tournure et de manières. Quoique fort bel homme, il avait plutôt l'air d'un brave paysan sans prétentions. Aimable et gai, mais vulgaire. On ne pouvait dire de lui, qu'il fût ridicule, mais certainement un peu lourd : non pas mal élevé,

mais plutôt dépourvu de formes et  
 sque. Il était, en un mot, gauche  
 physique comme au moral : juste  
 qu'un noble ne devrait pas être, —  
 que ce soit là un défaut dont  
 soins les plus vigilants d'une  
 dévigné elle-même ne réussissent  
 toujours à garantir les hé-  
 riers des grands noms et des gran-  
 des fortunes. Il avait cependant d'ex-  
 cellentes qualités ; mais son extrême  
 mollesse et la faiblesse de son  
 caractère les annihilèrent complète-  
 ment et les rendaient même quelque-  
 fois dangereuses. Cette indolence,  
 et la faiblesse étaient telles, que, in-  
 dépendamment aux devoirs d'un homme de  
 naissance et de son rang, il aban-  
 donnait l'autorité et le pouvoir dont  
 était investi au premier venu qui  
 donnait la peine de les prendre :  
 heureux s'il eût pu se décharger aus-  
 si de toute sa responsabilité. Il fer-  
 mait cependant les yeux sur l'impor-  
 tance de cette responsabilité, sinon  
 sur son existence, et il en était arrivé  
 à ne considérer sa situation élevée  
 comme un privilège l'exemptant  
 de toute obligation de s'occu-  
 per de ceux qu'il regardait  
 comme ses inférieurs, créés unique-  
 ment pour travailler à son bien-être  
 et à son bonheur. C'était en cela  
 surtout que cet homme, d'un ex-  
 trême naturel d'ailleurs, manifestait  
 le sentiment de son orgueil et  
 de ses prérogatives. Il ne lui sem-  
 blait pas admissible qu'un être aussi  
 et aussi haut placé qu'un mar-  
 quis de Brandon eût pu être créé  
 pour être utile sur cette terre. Sa  
 conduite, en conséquence, était pure-  
 ment passive. Si jamais il ne punis-  
 sait si jamais il ne se montrait ni  
 ni désobligeant, ni exigeant, par-  
 ce qu'il ne rendait jamais personne

heureux, car il n'avait ni soins ni  
 préoccupations envers qui que ce fût.  
 Il n'aurait pas intentionnellement  
 lésé ou froissé le moindre de ses vas-  
 saux ; mais il aurait encore moins  
 eu l'idée de s'inquiéter de leur bien-  
 être. En un mot, aussi incapable de  
 faire le mal que le bien.

Le marquis de Brandon, dont la fa-  
 mille, comme quelques-unes des  
 grandes maisons d'Angleterre, vivait  
 très-retirée, avait été élevé sévère-  
 ment jusqu'à l'époque de sa majori-  
 té. Son précepteur, jeune homme gra-  
 ve et triste, l'accompagna ensuite sur  
 le continent, et ils visitèrent ensem-  
 ble presque toutes les grandes villes  
 de l'Europe. La présence de ce men-  
 tor n'empêcha pas cependant le jeune  
 lord de mener joyeuse vie à l'étran-  
 ger ; mais, à son retour à Londres,  
 les choses changèrent de face. Forcé  
 de demeurer sous le toit paternel, il y  
 fut assujéti, sinon à la même sé-  
 vérité, du moins à une sorte de dé-  
 pendance et de contrainte. Quand  
 donc on lui proposa d'épouser miss  
 Kirkham, la fille unique du grand  
 banquier, avec une fortune de douze  
 millions, il ne fit pas d'objections. Il  
 aimait le luxe et commençait à dé-  
 sirer ardemment sa liberté. Son père,  
 malgré ses vastes domaines, était  
 très-pauvre — il ne l'ignorait pas —  
 pauvre de cette pauvreté de l'homme  
 riche et puissant, la plus poignante,  
 la plus terrible de toutes. La misère  
 du commun des martyrs, c'est le  
 manque de peu de choses que les ha-  
 sards de l'heure suivante peuvent  
 combler ; c'est le besoin qui, bien que  
 pressant quelquefois, ne va jamais  
 au delà de l'heure présente ; mais  
 celle des grands seigneurs, c'est un  
 ensemble d'embarras inextricables,  
 sans espoir, résultat souvent d'une

la Toux, Perte de  
 Enrouement, Maux  
 de Gorge, sucez les

**Bonbons de Pin Parfumé**

Produits Français  
 couronnés par  
 l'Académie  
 française.

longue suite de folies ; la toile d'araignée où est prise leur existence toute entière ; un fardeau, une chaîne que le père lègue au fils, qui pèse sur chaque génération et que chacun traîne jusqu'au tombeau !

Un mariage riche, l'acquisition par une alliance — presque toujours une mésalliance — d'une de ces immenses fortunes gagnées dans le commerce, peut seul briser ce joug de fer et secouer ce poids accumulé par les siècles.

Une chance de ce genre s'offrit à la famille Brandon.

Le grand banquier Kirkham avait une fille unique, l'idole de ses affections. Douze millions, dit-il, il les donnerait comptant le jour du mariage. Il était déjà vieux et sa fille était l'enfant de sa vieillesse — l'enfant d'une Rachel bien-aimée, qu'il avait perdue. On pouvait, par conséquent, espérer que le reste de sa colossale fortune ne tarderait pas à échoir à l'homme assez heureux pour devenir son gendre. M. Kirkham aimait éperdument sa fille. Comme c'est souvent le cas, il chercha le bonheur pour elle dans les grandeurs et la puissance. Non pas qu'il fût aveuglé par une ambition égoïste. Bien au contraire. Si sa fille lui eût avoué une inclination, il ne lui aurait certainement fait aucune objection et aurait sacrifié sans un regret tous ses rêves d'alliance illustre. D'un autre côté, il aurait, sans un moment d'hésitation, refusé les plus grands seigneurs du royaume s'ils n'eussent pas réuni les qualités et la bonne réputation qu'il cherchait dans son gendre. Mais Jane sa fille chérie, n'avait pas encore senti battre son cœur. Elevée par une tante vieille fille, avec les soins et la tendresse les plus exagérés, elle ne s'était jamais mêlée à la société des jeunes personnes de son âge et de son monde, et sa santé délicate l'avait

toujours tenue dans une retraite relative.

Habitée à passer presque tout son temps seule avec sa tante et son père, ses plaisirs avaient été rares et tranquilles. Un admirable jardin, ces fleurs qu'elle cultivait assidûment avec goût, le poney-chaise où sa tante et elle prenaient place chaque jour, visitant et secourant les pauvres chaumières des environs, l'école et l'hospice pour les vieilles femmes, fondés et entretenus par elle, suffisaient à remplir son existence. Sa vie s'était écoulée ainsi, calme et pure. Quant à l'amour, non seulement il n'avait jamais effleuré son cœur, mais n'avait même pas occupé son seul instant ses pensées. C'est à peine si elle avait réfléchi qu'elle pourrait se marier un jour. Lorsqu'on lui proposa officiellement d'épouser le fils du marquis de Brandon, elle ne fut d'abord sensible qu'à la joie et à la fierté que son père lui sembla ressentir de ce projet d'union. On lui dit que le comte de Saint-Germain était aimable et bon ; elle le vit et le trouva tel : d'un caractère facile, charmant de manières et de tournure. Etre la femme d'un des plus riches seigneurs de l'Angleterre, s'unir à une ancienne famille historique, augmenter ses dignités, ses devoirs et ses glorieux souvenirs, Jane n'aurait rien été femme si elle ne se fût pas laissée séduire par la perspective d'un brillant avenir. Malgré sa nature timide, elle ne manquait pas d'imagination, et son caractère timide et réservé cachait au contraire un grand enthousiasme.

Elle épousa le comte de Saint-Germain. Il fut pour elle un bon mari et elle fut heureuse... selon ses goûts.

Ce bonheur consista à résider que toujours au château de Brandon où elle se retira définitivement après

ite un court séjour à Londres et sa présentation au grand lever de la reine. Tout son mari était devenu marquis de son père, et à la mort de son père, peu de temps après son mariage.

Le sentiment de son inaptitude à remplir convenablement ses devoirs de maîtresse de maison dans son magnifique palais de Londres et de son père honneur à son mari au milieu de cette vie fashionable et fastueuse, ce fut là une découverte qu'elle fit le soir même de son entrée dans le monde. Elle prit alors la résolution, avec le bon sens tranquille qui lui était particulier, de vivre désormais dans une sphère où elle pourrait trouver des occupations utiles et dignes d'elle. Elle se contenta donc de paraître une seule fois à la cour, puis se tint à l'écart de ses diamants, — dont une seule elle aurait été envieuse, — les envoya chez son banquier et se jura à elle-même de ne plus les porter jamais. Elle obtint de son mari de céder à son désir de se rendre immédiatement au château de Brandon, s'y installa et ne le quitta plus. Elle y devint bientôt le génie bienfaisant du pays. Elle se promenait dans sa petite voiture basse, attelée de deux petits chevaux gris, sans prétention, avec le jeune garçon qui lui servait de postillon, et suivie de son groom en livrée foncée, parcourant sa bonne terre de Carstone et s'arrêtant, avant de rentrer au château, devant la porte de mon laboratoire.

J'entends encore sa voix calme et douce s'informant de mes nouvelles. Elle arrive en tout hâte; alors elle s'excuse de me déranger, et je reste tranquille, avec bonheur, à lui parler de sa santé et des besoins de tous les pauvres gens des environs. J'ai encore présents à l'esprit le bon sens de ses réflexions, la précision de ses idées, la modération de ses désirs, la justesse de ses projets, la parfaite pureté

de ses intentions, la bonté et la sincérité de son cœur, et je me sens plein de vénération pour son souvenir quand je me rappelle ces temps paisibles où elle était si heureuse et rendait si heureux ceux qui l'entouraient.

Silencieuse et bonne, elle va,  
Loin de la gaieté et du bruit de ce  
monde.

Avec une force douce et cependant  
irrésistible.

Elle suit sa destinée,  
Aimable et utile à tous,  
Bénie et glorifiée partout où elle porte  
ses pas.

Près d'elle est son petit enfant. Il n'a pas encore quatre ans. Hélas! pourquoi cette excellente femme a-t-elle été frappée d'une si rude affliction? L'enfant est déjà difforme, et sa pauvre petite tête semble poussée en avant par une courbure contre nature entre les deux épaules. Ses jambes sont grêles et chétives; ses doigts longs et maigres ont la forme de ceux d'un homme fait; son teint est pâle et maladif; mais son visage est admirablement beau, quoique d'une étrange et sinistre beauté. Ses traits sont trop délicats; ses yeux grands et sombres, bien fendus, mais avec des pupilles extraordinairement dilatées; ses cheveux abondants et d'une admirable couleur. Rachitique et contrefait, son corps est emprisonné dans une armature de fer.

Jamais je n'oublierai l'impression pénible et profonde que produisit sur moi la première fois que je le vis, ce malheureux petit être, ce futur marquis de Brandon, l'héritier de cet immense domaine et de la fortune colossale de sa mère!

Il est temps de noter ici que M. Kirkham a légué la totalité de ses biens à sa fille et à ses enfants, et,

à défaut d'enfants, à la noble maison à laquelle il s'est allié. Il a, en outre, donné au marquis la jouissance des revenus, sa vie durant, dans le cas où, ayant des enfants, il survivrait à sa femme.

Le petit comte de Saint-Germain est assis sur les genoux d'une personne que je ne dois pas passer sous silence : madame Cartwright. Madame Cartwright était veuve d'un officier tué à l'ennemi la première année de son mariage. Miss Kirkham s'était intéressée à la malheureuse position de cette jeune femme que cette mort imprévue laissait sans protections et dans un dénûment presque complet, et l'avait fait entrer dans la maison de son père comme dame de compagnie — le pire de tous les esclavages : une place dont les devoirs sont si mal définis qu'ils y deviennent une source perpétuelle de mauvaise humeur et de tyrannie, et dont le salaire n'est pas, en général, proportionné aux devoirs et aux sacrifices d'amour-propre qu'elle entraîne. Madame Cartwright cependant aurait eu tort de se plaindre, car l'amitié, la confiance et l'estime que sa bienfaitrice ne tarda pas à lui témoigner éloignèrent de ses lèvres le calice amer, et miss Kirkham, dont le caractère avait plus d'un point de ressemblance avec le sien, profondément touchée de la grandeur d'âme et de la résignation avec lesquelles cette bonne et douce créature avait supporté son malheur, lui voua une tendre affection qui ne se démentit jamais.

Madame Cartwright avait été de la plus grande beauté. Aujourd'hui, elle était si maigre et si pâle, qu'on aurait eu peine à la reconnaître. Mais il y avait encore quelque chose de plus attachant que la beauté dans son front calme et pur qu'encadraient d'admirables cheveux noirs, dans ses

traits délicats quoique flétris ; son goût sobre et sévère, l'extrême simplicité de sa mise donnait à toute sa personne un caractère particulier. On devinait que Madame Cartwright ne se considérait plus comme étudiante de ce monde. Oui, en vérité, il y avait en elle quelque chose d'angélique et de céleste. C'était une sorte de religieuse laïque, — une dévote dans la bonne acception du mot, — une femme qui, dans l'exercice de ses devoirs, consolée par les profondes et mystérieuses influences de la religion, semblait attendre patiemment que Dieu la rappelât à lui.

Depuis que la marquise demeure à Brandon, madame Cartwright est restée constamment auprès d'elle, partageant ses travaux et ses bonnes œuvres, mais plus particulièrement dévouée aux soins incessants et fatigants que demandait le petit gentleman malade.

Le jour dont je parle est un doux et agréable souvenir pour moi.

La marquise, après s'être informée des pauvres gens que je soignais, me parla d'elle.

« Monsieur Wilson, je ne suis rien de bien portante depuis quelque temps. J'ai besoin, je crois, de vous consulter... pas dans la rue, ajouta-t-elle en souriant tristement. Voulez-vous être assez bon, quand vous aurez terminé vos courses, aujourd'hui, de venir prendre le thé avec moi, au château?... A neuf heures, vous savez. Mais, si cela doit vous déranger, venez seulement demain. Rien ne presse. Je puis attendre.

— Je me rendrai certainement au château à neuf heures, madame, j'espère vous apporter de bonnes nouvelles de nos malades.

— Au revoir, alors, monsieur Wilson.

Et le petit poney-chaise s'éloigna. Le soir, à l'heure dite, j'avais

long entretien avec la marquise. Quelles ne furent pas ma douleur, mon angoisse, — et cependant je ne m'émeus pas facilement, — en découvrant que les légers malaises dont elle se plaignait quelquefois étaient avec des symptômes d'un mal intérieur effrayant, déjà trop avancé pour qu'il me fût possible de conserver le plus léger espoir de guérison ! Elle vit son air consterné et rougit en me disant d'une voix un peu émue :

— Monsieur Wilson, c'est, je le crains, plus grave que je ne l'avais imaginé.

— En vérité, madame, je suis peiné de l'avouer, oui. Mais, avec des soins, et surtout avec le secours de la science, j'espère...

Elle m'arrêta d'un geste.

— Monsieur Wilson, vous voulez me donner le change, je le vois. Vous ne pouvez me connaître assez, cependant pour, quand je vous demande la vérité tout entière, autant que la science vous permet de la découvrir, ne pas essayer de me la cacher. C'est ma situation vraie que je désire connaître ; vous pouvez me la dire franchement. Ma maladie est-elle dangereuse ?

— Je ne vous cacherai rien, madame ; oui, elle est dangereuse.

— Très dangereuse ?

— Très-dangereuse.

— Ai-je une seule chance de guérison ?

— C'est là une question que je ne saurais prendre sur moi seul de répondre.

— Mais, c'est à votre avis, à vous, que je suis condamnée ?

— J'hésitai un moment.

— J'ignore, je dois l'avouer, les moyens d'arrêter les progrès du mal. Cependant mon expérience, Votre

Seigneurie le sait, est bien peu de chose, et je n'ai pas eu d'occasions ici de la fortifier. Je suis certain qu'en consultant un des premiers médecins de Londres on trouvera des palliatifs, sinon un remède absolu, et que votre existence si précieuse pour nous tous pourra être prolongée pendant bien des années encore."

Ma voix tremblait malgré tous mes efforts pour paraître calme.

— Mon cher monsieur Wilson, je ne saurais vous dire combien je suis touchée de vos bonnes paroles et de l'affection que vous m'avez toujours témoignée. Soyez-en convaincu, ce n'est pas flatterie de ma part, mais j'aurais plus de confiance à remettre ma santé entre vos mains qu'en celles de n'importe quel médecin célèbre. Cependant, ma vie est encore d'une grande importance pour quelques-uns ici-bas, et si réellement vous pensez que mes chances de guérison soient le moins du monde augmentées par une consultation avec un de vos confrères de Londres, je vous en prie, faites en sorte qu'elle ait lieu le plus tôt possible.

— C'est décidément mon opinion, madame, que cette consultation ait lieu.

— Alors, voulez-vous prendre la peine d'écrire en mon nom au docteur Atkins ?

Je retournai chez moi le cœur navré, car je ne conservais pas le plus léger espoir que ces désordres intérieurs, dont les symptômes étaient trop évidents, fussent guérissables.

Le docteur Atkins, une des sommités médicales de Londres, vint à Carstones, et son opinion confirma la mienne. Il se déclara, hélas ! aussi impuissant que moi à conjurer le mal. Rien ne pouvait sauver la marquise.

guérison garantie des affections réputées incurables à l'application des

Produits de Pin Parfumé

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

—Monsieur Wilson, me dit la douce créature, je suis peinée de vous affliger en vous questionnant sur ma triste situation. Il faut cependant me dire franchement si l'opinion du docteur Atkins concorde avec la vôtre.

—Le docteur pense comme moi, madame.

—Et il ne peut rien de plus que vous ?

—Je crains que non.

—Maintenant, lui ou vous, pouvez-vous me dire combien vraisemblablement j'ai de temps à vivre encore ?

J'hésitais à répondre.

—Quel est le plus long temps qu'une personne atteinte de cette maladie ait jamais vécu ?... et quel est le temps le plus court ?... Vous devez le savoir. Je vous en supplie, ne me trompez pas. Songez à tout ce qui me reste à faire ici-bas... Dites-moi la vérité. Qu'ai-je encore à vivre ?

—Deux mois.

—Ah !... c'est court ! Je n'ai pas un moment à perdre alors. Monsieur Wilson, ayez la bonté de vous entendre avec M. Atkins et d'arrêter ensemble le plan du traitement le plus capable de me conserver l'emploi entier de mes facultés pendant le peu de jours qui me restent à vivre."

A partir de ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée : mettre ordre à ses affaires et assurer le bien-être de ceux qui l'entouraient ; ce fut sa constante préoccupation.

Cependant une anxiété immense, incalculable, pesait lourdement sur son cœur : son petit garçon.

J'avais toujours été d'avis qu'il ne vivrait pas. En cela, son jugement différait du mien. Son intime conviction était qu'il vivrait. Son amour pour lui avait quelque chose de la calme énergie de sa nature : sérieux, profond, dévoué, raisonné plutôt qu'enthousiaste. Elle avait pesé avec sang-froid toutes les éventualités de son avenir et mûrement calculé les

conséquences de l'étrange disproportion entre l'immense fortune qui devait un jour être la sienne et la misérable condition à laquelle le condamneraient ses infirmités. Elle avait été surtout frappée par la différence plus grande encore entre sa difformité physique et la petitesse de son esprit.

L'enfant donnait déjà les preuves d'une énergie, d'une force de volonté et d'une supériorité d'observation bien au-dessus de son âge. Il semblait avoir hérité le sang-froid de sa mère et la calme gravité de sa tendresse.

Son amour pour elle ne se manifestait ni par des transports bruyants, ni par l'abondance des caresses, mais plutôt par la tenacité avec laquelle ses grands yeux fixés sur elle, il tenait toujours à ses côtés dans une sorte de contemplation muette et rêveuse, préférant sa société à tout autre plaisir.

Surveiller le développement de cette âme enfermée dans une petite enveloppe avait été le but que la marquise s'était proposé dans la suite. Espérant, par des soins attentifs et incessants, diminuer les souffrances physiques de son malheureux fils, convaincue qu'elle parviendrait à le cultiver son intelligence, son instruction et ses talents, à contraindre les innombrables maux lancés à sa triste situation, elle avait, en élevant son âme vers le bien et le bien, lui rendre au moins la vie supportable, et elle se flattait de son dévouement et sa tendresse qui auraient lui tenir lieu, un jour, de toute autre affection plus tendre que l'espérance naturelle de nos jours... années, et dont il ne lui serait jamais permis — elle en était certaine — de connaître la douceur et le charme, quelles que fussent les qualités de son esprit et de son cœur.

A tout cela il lui fallait rendre

aujourd'hui. Il lui fallait, en mourant, laisser le soin d'exécuter ses vœux à l'égard de son éducation à des étrangers étrangers profondément intéressés qu'elle leur réussite, et combattre du mieux qu'elle le pourrait, dès à présent, puisque ses jours étaient comptés, les malheurs qui menacent toujours un orphelin, même dans des conditions normales, et que les infirmités de son malheureux enfant rendaient plus à craindre encore.

Comme le marquis se remariât, elle ne lui en faisait aucun doute, et son bon sens lui disait que son second choix ne lui ressemblerait pas au premier. Elle craignait toutes sortes de froissements et de difficultés pour l'enfant que ses affections ; mais, par-dessus tout, elle redoutait pour lui le manque de soins intelligents et tendres et ce qui plus que tout autre il aurait be-

Elle voulut donc profiter des quelques mois qu'elle avait encore à vivre pour parer autant que possible à l'avenir gros de nuages. Elle écrivit au marquis, alors à Londres, en lui formant de son état et en le priant qu'il se rende immédiatement auprès d'elle à Brandon. Il arriva en toute hâte, véritablement peiné et affligé ; s'il n'éprouvait pour elle rien qui ressemblât à de la passion, elle avait pu lui inspirer une affection et une confiance profondes.

« Mon cher lord, lui dit-elle sans la moindre ambule — toute son énergie était maintenant concentrée sur un seul objet — j'ai deux prières à vous adresser et je suis certaine d'avance que vous les exaucerez. Notre pauvre en-

« Hélas ! chère amie, pourquoi vous inquiéter de ces pensées ! répondit-il les yeux pleins de larmes. Je n'aurai rien à craindre, le bonheur d'avoir un fils que pour ressentir plus vivement sa perte.

« Mon fils vivra... Je le crois, je

l'espère, pour votre bonheur et le sien ; mais il lui faudra plus que des soins ordinaires. Madame Cartwright, — vous savez quelle estime j'ai pour elle, — est-ce trop vous demander que mon fils lui soit confié ?

— Pour combien de temps ?

— Je ne veux pas dire comme gouvernante ou comme institutrice. Non. Mais ne pourrait-elle pas, en quelque sorte, être pour lui comme une seconde mère ?

Lord Brandon fit un mouvement de surprise.

« Oh ! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, continua la marquise en souriant gravement. Je ne désire pas qu'elle devienne pour vous autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui. Vous ne pouvez le croire, n'est-ce pas ?... Ce que je vous supplie de me promettre, c'est de la laisser auprès de mon fils aussi longtemps que cela sera possible et profitable à tous. Le pauvre enfant aura besoin de la tendresse d'une mère pour adoucir l'amertume de sa misérable existence ; il la trouvera en elle.

— Ma chère lady Brandon, vos moindres désirs seront des ordres pour moi. Vous connaissez assez, j'espère, mes sentiments de respect et d'estime pour être convaincue que toutes vos recommandations me seront sacrées. Je ne serai que trop heureux de voir madame Cartwright prendre soin de mon fils et de la considérer comme faisant partie de la famille aussi longtemps qu'il lui plaira de rester parmi nous.

— Vous me permettez alors de prendre mes dispositions de concert avec elle.

— Je serai, en vérité, soulagé d'une grande inquiétude. Mais, hélas ! je crains que vous ne vous leurriez d'un vain espoir.

— Non, milord ; mon fils vivra, j'en suis sûre... Mon instinct maternel me le dit. J'ai encore une prière à

vous adressez. Mon bon et cher père, le jour de la naissance de son petit-fils, m'a fait présent de deux cent cinquante mille francs. Il voulait que je les employasse à l'achat d'un souvenir qui le rappelât toujours à notre souvenir

mémoire. C'était là une précaution bien inutile, n'est-ce pas ? Quelque temps avant sa mort, je lui demandai ce que je devais acheter, car, en vérité, mon cher lord, votre grande libéralité ne me laissait rien à désirer ou à envier. "Ce qui te plaira", me répondit-il. Voulez-vous m'accorder la même permission ?

—Comment pouvez-vous, mon adorée lady Brandon, me faire une pareille question ? Mais cela vous ressemble bien !" ajouta le marquis profondément ému. Il avait toujours apprécié la délicatesse avec laquelle sa femme, qui lui avait apporté une si immense fortune, s'était conduite envers lui pour toutes les affaires d'argent, et la confiance qu'elle lui avait témoignée en les lui laissant gérer sans contrôle.

"Dites-moi seulement vos désirs. Le moindre d'entre eux sera fidèlement exécuté par moi. Y a-t-il quelque'un que vous ayez l'intention d'avantager, quelque chose..."

—Je voudrais aussi disposer comme je l'entendrai de tous mes bijoux, excepté des diamants dont mon père m'a fait cadeau lors de ma présentation à la cour. Quant à ceux-ci, je vous prierai de les ajouter aux bijoux de votre famille, afin de laisser à votre maison quelque chose en souvenir de mon père.

—Agissez en tout comme bon vous semblera. Quoi que vous décidiez, je tiendrai à honneur de l'exécuter."

Une semaine plus tard, la marquise me fit demander et me dit :

"Mon cher monsieur Wilson, j'ai une confiance absolue en votre pro-

bité, en votre bon sens et en votre honneur. Voulez-vous vous charger d'une mission que je considère comme de la dernière importance ? J'ai assez d'expérience de la vie de grands de la terre, pour me méfier d'un système suivi dans ces familles : trop de splendeur, pas assez de confortable, d'immenses dépenses et toujours des besoins d'argent. La situation de mon enfant, s'il vit, sera tout exceptionnelle et exigera une foule de choses que dans tout autre cas on ne ferait, et avec raison, inutiles. Votre père se remariera..."

Je fis un geste de désapprobation. "Il fera bien. Une belle-mère ! Ah ! monsieur Wilson, oui... Je sais quel mal elle peut faire !... En voulez-vous vous charger d'une somme d'argent que vous remettrez à madame Cartwright ou à mon fils de la manière et dans les proportions que vous jugerez nécessaires ? Vous n'avez à en rendre compte à personne. Elle sera absolument comme si elle vous appartenait, et vous en userez suivant que vous le jugerez le plus profitable aux intérêts de mon jeune enfant."

—Mais, madame, si je meurs ?  
—Je ne saurais prévoir toutes les éventualités. Disposez-en par testament, faites comme bon vous semblera pour assurer l'exécution de ce que j'ai en vue. Mais si vous vivez, c'est probable, longtemps encore, vous devez la somme ; vous trouverez moyen de l'employer.

La somme était de deux cent cinquante mille francs. La marquise me donna aussi tous ses bijoux, en me chargeant de les vendre et d'en remettre le produit, en cas de besoin, à madame Cartwright. Elle me confia à cet égard des instructions écrites.

Cette excellente femme mourut avec une incroyable sérénité et fut enterrée, selon son désir formel,



ment exprimé, avec toute la simplicité que permettait sa haute position dans le monde.

La douleur de son petit garçon quand il comprit — et en dépit de toutes nos précautions il comprit vite l'immense malheur qui le frappait. fut, comme son caractère lui-même, plus concentrée que démonstrative. Il dit peu de chose ; mais ses yeux, si pâles d'ordinaire, devinrent plus pâles encore ; son amaigrissement et sa faiblesse augmentèrent tellement, que nous ne doutâmes pas de sa mort prochaine. Quoique assez calme pendant le jour, il passait les nuits sans sommeil, et je trouvais, chaque matin, son oreiller empé de larmes. Épuisé par une fièvre lente, il ne mangeait plus... et cependant il continuait à vivre, soulevé par je ne sais quelle force intérieure. Il y avait en lui comme une incertitude de l'existence.

J'avais une soeur de quelques années plus âgées que moi. Elle se nommait Judy. Pendant mes courses aux Indes, pendant mes luttes contre les difficultés des commencements de ma carrière, Judy n'avait pas quitté la petite ville de Carstones. A force de voir toujours le même horizon devant les yeux, elle avait fini par être convaincue que rien n'existait au-delà de sa ville natale.

Il en était des habitants de Carstones, comme, en général, de ceux des petites villes : ils attachaient leur amour-propre dans l'importance et dans les distinctions de la famille illustre dont ils étaient pour ainsi dire les vassaux. Chaque fait et geste des châtelains de Brandon, chaque changement d'intendant, de domestique ou de jardinier au château, chaque nouveau costume, soit de la marquise quand elle

se rendait à l'église, soit des caméristes quand elles descendaient en ville, pour bavarder — leurs occupations, leur santé, leurs sympathies et leurs antipathies formaient le sujet unique des conversations, le jour à la promenade, le soir dans les réunions de famille. — Quel air avait la marquise ? — Quand milord reviendrait-il de Londres ? — Comment le petit comte avait-il dormi ? etc., etc.

Louis XIV au faite de sa grandeur, avec l'aurore de sa renommée, n'était pas plus entouré de l'attention et du respect de ses courtisans à Versailles que la famille Brandon à Carstones.

C'est une profonde erreur de croire que l'homme est naturellement porté à aimer l'indépendance. C'est là le lot de quelques rares esprits. Regarder au-dessus de soi, flatter, ramper et lécher la poussière sous les pieds des riches et des puissants de ce monde, c'est non-seulement la destinée, mais encore le goût de la grande majorité.

Quoi que fissent le marquis et la marquise, on pouvait être certain que tous, à Carstones, le trouveraient bien. Il en était généralement de même à l'égard de l'intendant, M. Banks, ou de mistress Newcome, personnages d'importance et d'influence chacun dans sa sphère. Il en était, au contraire, tout autrement à l'égard de madame Cartwright. Chacune de ses actions, de ses paroles, ses regards, ses promenades, ses vêtements, on trouvait à redire à tout, on la haïssait ou on l'enviait. Qui était-elle, après tout ? La veuve d'un pauvre officier ! Et pourquoi elle plutôt qu'une autre, pour la haute position qu'elle occupait aujourd'hui ? Dîner à la table des maîtres, au château ! Se chauffer au même feu, s'asseoir dans le même

les chutes des cheveux,  
rinite, Névralgie faciale,  
employez que la

Lotion de Pin Parfumé

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

poney-chaise que la marquise de Brandon ! Pas une seule demoiselle de trente-cinq ans — non fiancée — à Carstones, qui ne se crût plus capable de remplir ce poste agréable que la froide et compassée madame Cartwright, cette statue de marbre !

La possibilité que madame Cartwright pût être douée de certaines qualités cachées d'une inestimable valeur, qu'elles-mêmes ne possédaient pas, n'entraîna pas un seul instant dans leur esprit, car elles ne voyaient rien au delà de la toilette et de la mode. Si elles eussent vécu au temps où l'on croyait à la sorcellerie et à la magie, madame Cartwright aurait eu certainement de grandes chances d'être brûlée comme sorcière. Dans l'état des choses, on ne se gênait pas pour l'accuser ouvertement de "cajoleries," d'"artifices" ou de "manger des crapauds" : les seuls moyens d'obtenir de l'influence que connussent les femmes de Carstones.

"Récemment, mon frère, tout cela semble vraiment étrange ! Ainsi, en fin de compte, nous ne serons jamais débarrassés de cette madame Cartwright, me dit un jour ma soeur Judy en revenant de l'église. J'apprends qu'elle doit rester au château pour prendre soin de mon petit lord, cette pauvre et chère créature. Elle était là, au banc de la famille tout tendu de drap noir très beau, à vingt-cinq francs le mètre, je suis sûre, et le banc de l'intendant et celui des domestiques tendus de pareille étoffe, et tout le monde avait les larmes aux yeux ; et Milord pleurait, lui aussi, comme si son coeur allait se briser ! Pauvre et cher brave homme ! — et madame Cartwright, en grand deuil, sur son trente-et-un... Mais, par exemple, pas une larme dans les yeux, je te le garantis ! Aussi calme, aussi compassée, aussi à son aise

que si rien n'était arrivé... Ah ! je ne puis pas la voir en face. Elle est si affectée et si fausse ! cajolant et flattant à plat ventre cette pauvre marquise, et maintenant !... mais cela ne réussira pas, j'en réponds ! Milord n'a pas un seul instant fait attention à elle pendant la messe. — Il est venu qu'il l'a priée ensuite de monter dans sa voiture à côté de lui ; mais elle ne sera jamais marquise de Brandon, j'en donne ma parole.

—Et la mienne aussi, Judy.

—Ah ! mon frère, vous autres, hommes, vous vous laissez si facilement prendre aux airs doucereux ! Je ne connais ; rappelle-toi ce que je te dis. Tu t'apercevras un jour que madame Cartwright est toute différente de ce que toi et cette pauvre chère marquise se vous aviez supposé."

Je ne répondis rien. La perspicacité de ma soeur m'avait souvent frappé, et j'étais un peu embarrassé. Je résolus de surveiller de près madame Cartwright. Ma situation comme médecin du petit marquis m'en donnait de fréquentes occasions, et je ne les laisserais pas échapper.

Je me rendis près de l'enfant ce jour, plutôt deux fois qu'une, mais jamais je ne trouvai madame Cartwright en défaut. On ne pouvait lui reprocher qu'une chose : son manque d'entrain et de gaieté. Elle était vraiment trop calme, trop grave, trop triste pour tenir société à un enfant. Elle n'épargnait cependant à ce petit-ci ni ses soins ni ses tendresses. Une sollicitude pour sa santé était inouïe, et je m'aperçus bientôt que tout en évitant soigneusement les agitations dangereuses, elle développait peu à peu son esprit. Elle cherchait à le distraire, ou pour mieux dire, elle tâchait le malheureux petit être dans les admirables jardins du château, lui apprenait à reconnaître les fleurs et les formes des plus belles fleurs.

Il avait une volière d'oiseaux rares  
qu'il nourrissait et soignait. Ses ap-  
partements se remplirent successive-  
ment d'objets intéressants et pré-  
cieux.

Si j'avais pu soupçonner madame  
Cartwright d'avoir étudié Aristote,  
j'aurais supposé que sa philosophie  
lui avait enseigné d'éloigner des yeux  
de son élève toute forme commune  
ou médiocre. Les dessins et les gra-  
vures qui ornaient sa chambre  
étaient des premiers artistes ; ses li-  
vres, des plus belles éditions ; les do-  
mestiques attachés à son service  
n'avaient tous un je ne sais quoi au-  
dessus de leur condition. Aucun dé-  
tail, si minime qu'il fût, si insigni-  
fiant qu'il parût, n'était négligé par  
madame Cartwright, si elle croyait  
qu'il pût développer la force physi-  
que, servir à l'intelligence ou former  
un goût et les habitudes de l'élève  
confié à ses soins.

Le marquis, il faut le reconnaître,  
n'épargnait rien de ce qui devait lui  
procurer les moyens d'exécuter ses  
plans d'éducation. Quant à moi, je  
regrettai tous ces efforts, convaincu  
de leur inutilité pour prolonger l'exis-  
tence de cet être souffreteux.

Judy persistait à attribuer au désir  
de plaire au père les soins que ma-  
dame Cartwright prodiguait au fils.  
Ses appréhensions de voir le marquis  
tomber victime de ses artifices de-  
vaient cependant bientôt s'évanouir ;  
je n'en tardâmes pas, en effet, à ap-  
prendre le prochain mariage du mar-  
quis de Brandon.

Le marquis, avec ses vastes do-  
mines héréditaires, sa haute nais-  
sance et son immense revenu, était  
devenu un parti de premier ordre  
dans le "grand marché du mariage."  
Celui qui, avant d'avoir épousé miss  
Bakham, était absolument à es-  
compte, faisait forte prime mainte-  
nant qu'il se trouvait doté de l'énor-

me fortune de sa première femme.  
Je dis doté, parce qu'on ne considé-  
rait le petit contrefait que comme un  
simple zéro dans les comptes. Qu'il  
eût la plus légère chance de vivre  
passait aux yeux de tous pour tout à  
fait impossible, et le marquis, par  
conséquent, était considéré comme  
l'un des hommes les plus riches de  
l'Angleterre.

Je suis honteux de l'avouer, mais je  
crois, j'ai des raisons de croire que,  
même avant la mort de la première  
marquise de Brandon, plusieurs fa-  
milles avaient déjà fait des démar-  
ches pour obtenir l'enviable préféren-  
ce de prendre sa place ; et le marquis  
n'eut pas plus tôt fait sa rentrée dans  
le monde, qu'il devint la cible d'at-  
tentions et de flatteries auxquelles  
une plus forte tête que la sienne au-  
rait eu de la peine à résister. Phr-  
sieurs concurrentes sérieuses se mi-  
rent sur les rangs. Ce fut la fille du  
duc de Fitzroy qui obtint la palme :  
la lady Isabella Charlemont.

Nous apprîmes bientôt qu'elle pas-  
sait pour la plus jolie femme de Lon-  
dres et qu'elle appartenait à une des  
familles les plus nobles et les plus  
élevées ; aussi nous nous préparâmes  
à l'admirer et à l'aduler à qui mieux  
mieux. On était reconnaissant au mar-  
quis de n'avoir pas trompé l'attente  
publique en se mariant comme il le  
devait, au lieu de choisir, — on l'a-  
vait craint un instant — cette odieuse  
madame Cartwright.

Le mariage eut lieu à la fin d'avril,  
juste dix-huit mois après la mort de  
la première marquise. En juillet, le  
bruit se répandit à Carstones que le  
nouveau couple allait arriver. Il arri-  
va en effet vers le milieu de septem-  
bre.

La grande route de Londres tra-  
verse Carstones, et je me souviens  
des attelages à quatre chevaux mou-  
tant la rue et entrant par la grande

grille du château. Je me rappelle le chapeau gris garni de plumes blanches de la nouvelle lady Brandon. L'air heureux du marquis, les splendides chaises de poste des gentlemen et des dames qui les accompagnaient, et la longue suite des domestiques et des gens de service.

A partir de ce jour, les vieux murs du château retentirent d'un bruit auquel depuis longues années ils n'étaient plus habitués. Réjouissances sous toutes les formes, promenades à cheval, chasses à courre, joutes sur l'eau pendant le jour, bals, concerts, soupers le soir.

Les anciens serviteurs n'en revenaient pas, et les habitants de Carstones, accoutumés à une existence plus modeste au château, ne savaient s'ils devaient se scandaliser ou se réjouir de ce nouvel ordre de choses. Nos rues étaient perpétuellement animées, presque tumultueuses. C'était tantôt le passage de voitures à fond de train, tantôt des chevaux qui se cabraient : une allée et venue continue de gentlemen et de ladies en belles toilettes, de domestiques en livrées magnifiques.

Quant au château, les fêtes n'y discontinuaient pas : véritable tourbillon succédant à la vie tranquille dont nous avions depuis si longtemps l'habitude à Carstones.

Le dimanche qui suivit son arrivée, notre nouvelle châtelaine fit sa première apparition à l'église. Les tentures noires à vingt-cinq francs le mètre avaient été enlevées, et le banc de la famille était recouvert de velours cramoisi. La marquise, dans une toilette exquise, à la dernière mode, son chapeau garni de hautes plumes, s'assit à côté de son mari que chacun de ses regards et de ses gestes paraissait ravir. Quel frappant contraste avec celle dont elle occupait maintenant la place ! Les cheveux bruns, d'une abondance extraordina-

re, les yeux noirs et perçants, le teint d'une merveilleuse fraîcheur, le nez droit et d'un galbe irréprochable, les lèvres semblables au grenat rose-rouge de Salomon, les dents d'une éclatante blancheur. La taille élevée et majestueuse, elle avait dans toute sa personne un air de dignité et un charme qui faisaient d'elle une des plus belles créatures que j'aie jamais vues.

Le service fini, le marquis, l'air fier et triomphant, la conduisit par la main jusqu'au porche de l'église — sorte de rendez-vous où les hauts faits de Carstones s'arrêtaient chaque dimanche pour causer quelques instants, — la présenta à tous dans une grande cérémonie, pendant que sa splendide équipage, avec ses quatre chevaux qui piaffaient et ses élégants postillons, l'attendait pour la reconduire au château. Elle daigna accueillir gracieusement les hommages qu'on lui rendit, — salutations si humbles, courbettes si basses, que véritablement elles en étaient ridicules. "Belle beauté" souriait et condescendait à adresser à chacun quelques paroles aimables et flatteuses. A part moi, je ne trouvais même trop mielleux, mais j'étais dans mon tort, paraît-il, et tout le monde fut enchanté. Au quart d'heure à peine d'oisieuse conversation jointe à une admirable toilette — à des regards souriants en avait plus pour lui gagner l'opinion et conquérir les cœurs que les années de bienfaits et d'aumônes de feu le marquis de Brandon.

La déesse ne passa qu'un mois parmi nous. Après son départ, tout changea dans le calme à Carstones, mais nous n'eûmes plus d'autre distraction que nos parties de piquet le soir et nos bavardages sur la santé du pauvre lord.

La nouvelle épouse lui avait témoigné tant de sollicitude et de sollicitude, que ceux qui en furent

moins et surtout son mari s'étaient sentis attendris. S'agenouillant près du fauteuil où la pauvre créature reposait la tête inclinée, elle embrassa ses joues pâles et y laissa tomber quelques larmes.

— "Pauvre cher et intéressant enfant! et tu faut m'aimer beaucoup, voyez-vous... Je suis votre maman.

— Non, fit le garçon d'une voix rauque, — ses grands yeux noirs se remplirent de larmes, — non, pas maman, ne dites pas cela. Elle était égale et pâle, et si douce!... et habous, vous êtes une grande... grande et belle dame.

— Merci, merci, cher petit être!... Quel amour, quelle charmante expression! Ma bonne madame Cartwright, — car vous devez être madame Cartwright, dont j'ai tant entendu parler, — que je suis heureuse de reconnaître votre connaissance et de vous remercier des tendres soins dont vous entouriez ce pauvre infortuné... dont qu'espère aussi prendre ma part tant qu'il vivra... pauvre petit être!

— Il me paraît aller mieux, ma chère madame Cartwright, dit milord.

— Je voudrais l'espérer, milord. Ce pendant je ne vois pas d'amélioration possible. Il souffre peut-être moins de ces temps derniers, mais c'est tout.

— Hélas! madame Cartwright, je suis peiné que ce soit là votre avis. Enfin, il faut espérer que Dieu aura pitié de lui!"

— L'enfant, heureusement, n'entendit pas cette conversation.

Les "tendres soins" annoncés par la marquise se bornèrent de loin en loin à une courte visite, pendant laquelle elle se contentait de hausser les épaules en voyant les préparations minutieuses de madame Cartwright pour l'éducation de son élève. Ce haussement d'épaules semblait

dire : "Quelle absurdité! Pour un pareil avorton!" Elle n'en traitait pas moins madame Cartwright avec une grande déférence.

Tous les jours je voyais la brave institutrice accompagnant silencieusement à travers les allées du parc le petit comte, traîné dans son fauteuil par le vieux domestique à cheveux gris, pendant que le château retentissait du bruit des rires et des chants.

L'été suivant apporta de grands changements. La marquise était accouchée d'un fils à Londres, et quatre mois après ses relevailles, elle vint à Brandon pour y donner, à l'occasion du baptême, des réjouissances et des fêtes à tous les habitants de la ville, petits et grands.

Il me semblait peu convenable de célébrer avec autant d'apparat la naissance d'un enfant destiné à un si modeste avenir, la fortune de sa mère étant presque nulle, et celle de son père entièrement viagère; mais je me gardai bien de faire part à qui que ce fût de mes réflexions. Madame Cartwright, elle aussi, parut surprise en entendant parler de ces projets de réception fastueuse. Quant aux Carstonais, invités en masse, ils trouvèrent la chose parfaitement naturelle. Il en fut de même des vassaux et des fermiers, je suppose, à en juger par les démonstrations de satisfaction et de joie.

Il y eut un grand dîner, en plein air, pour les laboureurs, de l'ale à discrétion et des danses sur la pelouse. Des tables furent dressées dans différentes salles du château pour les tenanciers d'un ordre plus élevé. Et un souper fut servi dans l'immense "Hall", suivi d'un bal pour les bourgeois et la noblesse de la ville. L'admirable baby — je dois avouer que de ma vie je n'avais vu plus bel enfant

Contre la coqueluche et la rougeole donnez le **Baume Rhumal.**

— fut présenté à tous avec une pompe et une solennité presque royales, et le marquis complimenté à l'envi sur son fils dont l'avenir semblait si plein de promesses. Le mot "héritier" ne fut pas prononcé ; mais chacun, cela était assez visible, avait le mot sur les lèvres, et la mère se livrait sans retenue à cet orgueil qu'éprouve toujours une femme vaine à présenter son fils au monde en cette qualité.

Je la vois encore, dans tout l'éclat de sa beauté, avec ses admirables cheveux bruns et sa robe de satin blanc éblouissante de diamants, se tenant à l'entrée du "Hall", entourée de tous ces grands et nobles personnages, et remettant aux bras de la nourrice, après la cérémonie du baptême, l'enfant couvert de broderies et de dentelles, enveloppé dans une riche pelisse qui retombait en longue traîne jusqu'à terre.

Pendant ce temps, le véritable, le seul héritier, trop souffrant pour quitter sa chambre, trop maltraité de la nature pour qu'on osât le montrer en public, était étendu dans son fauteuil, gémissant, sa main dans la main de madame Cartwright.

"Oh ! madame Cartwright ! comme je suis fâché de ne pas pouvoir assister à ce beau baptême ! Je vous en prie, dites qu'on m'amène mon petit frère ; je voudrais le voir, et on ne veut jamais.

— Non, mon amour, pas aujourd'hui.

— Pourquoi ? Il est si gentil !"

Il pria avec tant d'insistance, que le petit lord Louis, enveloppé, comme je l'ai dit, de satin et de dentelle, lui fut amené.

"Laissez-moi l'embrasser, nourrice ; vous ne me le laissez jamais embrasser.

— Laissez-le, nourrice, dit madame Cartwright un peu impatientée. Ne voyez-vous pas que lord Saint-

Germain désire embrasser l'enfant ? Pourquoi ne le voulez-vous pas ?

— Pas pour tout l'or du monde, madame. En vérité, milady n'aime que j'apporte lord Louis dans sa chambre. Elle pense que c'est étonnant pour sa santé. Quant à ce que vous dites de le laisser embrasser, je n'en rais certainement pas le prendre sur moi, sous aucun prétexte. Je n'ai pas envie de perdre ma place, madame Cartwright."

Madame Cartwright, indignée, se taisait le silence. Elle sentait cependant qu'il lui fallait répondre quelque chose : mais quoi ? elle n'en savait rien. Elle était absolument abasourdie.

"Vous devez, j'en suis sûre, vous méprendre sur les ordres de lord Brandon, articula-t-elle enfin. Il est impossible qu'elle n'ait pas le dessein d'encourager l'affection que lord Saint-Germain témoigne à son frère."

— Oh ! quant à cela, madame, n'importe ! Pauvre jeune gentleman, qu'il montre ou non de l'affection, qui que ce soit, il ne vivra pas longtemps pour que ça tire à conséquence.

— Très-bien, emportez l'enfant !

— L'enfant ! répétait la nourrice, en quittant la chambre. L'enfant ! en vérité, lady Brandon serait content, content, vraiment ! Un malheur, un petit estropié !... Une jolie souffrance pour vous, mon trésor. Ah ! ça peut durer longtemps. Ce serait une vraie miséricorde du bon Dieu de rappeler à lui. Ça ne peut pas durer longtemps. C'est du moins une consolation.

— Madame Cartwright, fit le jeune garçon, qu'a donc voulu dire la nourrice de baby ? Pourquoi ne puis-je pas embrasser mon frère ? bien entendu qu'elle m'appelait : votre jeune gentleman. Oh ! oui, je suis un pauvre jeune gentleman, je le

enfant. Mais pourquoi ne puis-je pas embrasser et aimer mon frère ? Je ne pense si souvent à lui ! Je suis plus âgé, beaucoup plus âgé que lui, et je ne puis le gâter... lui faire beaucoup de cadeaux. Je lui donnerai mon poney qui est si tranquille et si doux ; je lui donnerai aussi mes robes d'Angleterre, que vous avez faites pour moi, et mes plus jolies choses. Mais il y en a deux que je ne lui céderai jamais : ceci — c'était un petit médaillon contenant les cheveux et le portrait de sa mère — et vous, ma chère madame Cartwright.

À partir de cette époque, mes relations avec la maison de Brandon furent très sèches pendant un assez long temps. La famille partit pour l'étranger, dans l'intention, disait-on, de s'établir à Carlsbad afin d'essayer l'effet des eaux sur le comte de Saint-Frémains. Quoiqu'il en soit, onze ou douze années se passèrent sans que je revinsse au château.

Je restai cependant, durant cette longue période de temps, en correspondance avec madame Cartwright, qui continuait auprès du jeune comte ses fonctions de gouvernante. Ce qu'elle souffrait de mortifications et de vexations de la part de la marquise, en retour de ses soins et de sa sollicitude pour son élève, je ne le sus pas exactement, car elle ne me fit jamais la plus légère allusion à sa propre situation ou à ses sentiments personnels, à moins qu'ils n'eussent rapport au jeune comte. Elle avait pris une ferme et inébranlable résolution de se dévouer tout entière au fils de son amie et de sa bienfaitrice, et elle ne se permit ni affront à son amour-propre ni insulte à ses sentiments. — Mais si ce n'est une démission définitive, n'aurait pu la décider à se séparer de cette famille, qu'elle continuait maintenant comme la sienne.

J'appris plus tard qu'elle avait supporté avec une patience et une sérénité à toute épreuve les impertinences auxquelles sa position en quelque sorte subalterne et son rang équivoque au milieu de gens entichés de leur noblesse et de leur richesse l'exposaient sans cesse, paraissant ne pas y prêter attention, ou, quand l'insolence devenait trop forte, la relevant avec un imperturbable sang-froid.

Ses lettres me parlaient de son jeune élève avec une affection profonde, avec attendrissement. Elles s'étendaient sur la délicatesse, la sensibilité et la force de son caractère, sur sa soif d'instruction, son intelligence vraiment surprenante, son jugement au-dessus de son âge, et son cœur généreux et aimant. Un nuage cependant assombrissait ce tableau : la crainte, la presque certitude d'une mort prochaine. Madame Cartwright partageait, sous ce rapport, l'opinion générale, que cet enfant, si admirablement doué, était miné par une maladie incurable, et que la mort serait pour lui le plus grand bienfait que ses amis pussent souhaiter.

« Je me suis efforcée sans relâche, me disait-elle dans une de ses lettres, de suivre de mon mieux les intentions si sages de son excellente mère, et de fortifier son âme contre les souffrances de son pauvre petit corps. Je pense avoir réussi à lui apprendre à les supporter. Mais, hélas ! puis-je supprimer la souffrance elle-même ? Comment adoucir l'amertume des mortifications et des humiliations ? C'est une bien faible consolation de savoir qu'il a le courage indomptable d'un Spartiate et la résignation d'un chrétien, quoique sa vie ne soit qu'une longue suite d'angoisses physiques et morales. Même aujourd'hui, — et il est encore bien jeune cepen-

dant. — à quelle triste existence n'est-il pas condamné ! Languissant sur son lit de douleur ou traîné dans son fauteuil à travers ces monotones jardins (elle m'écrivait de leur villa italienne), pauvre petit infirme, pendant que les autres enfants de son âge jouissent de toutes les joies de la jeunesse, de la santé et de la force ! Sa rare intelligence, il est vrai, lui procure quelques-uns des plaisirs plus tranquilles de l'âge mûr, mais peuvent-ils remplacer ceux de la jeunesse, de la vie joyeuse et animée de son frère lord Louis, par exemple ? Ah ! celui-là, c'est le vrai type de la gaieté, de la force et de la santé ! Tenez, je le vois à l'instant, sautant à bas de son cheval arabe, au retour d'une promenade dans ces environs enchâssés. Quel contraste avec son malheureux frère !

« La fragilité de l'existence de lord Saint-Germain, continuait-elle, a bien d'autres conséquences plus tristes encore. Tous le considèrent comme mourant, — il en a toujours été ainsi depuis notre départ d'Angleterre, et j'ai eu les plus grandes difficultés à obtenir qu'on me laissât continuer son éducation. Ce n'est qu'en persuadant au marquis qu'elle est pour lui une distraction et un amusement nécessaires qu'il m'a laissé carte blanche. — A quoi bon, me répétait-on sans cesse, et quel avantage en retirera-t-il ? Je partage, je l'avoue, cette manière de voir, et j'aurais certainement senti mon courage m'abandonner si j'eusse été obligée d'exciter lord Saint-Germain au travail. Mais la difficulté pour moi est, au contraire, de modérer son ardeur et son enthousiasme. Il n'est jamais rassasié de boire au puits de la science, et il voudrait tout connaître et tout savoir.

« En vérité, mon cher monsieur Wilson, je suis impuissante à vous ex-

primer les sentiments qu'éveillent moi sa malheureuse situation et caractère, — l'excessive admiration la profonde douleur qu'il m'inspire

Dans une autre lettre, en réponse à quelques questions circonspectes de ma part, elle me donnait à entendre que lord Saint-Germain vivait ainsi dire séparé de sa famille et se montrait jamais en public à la marquise ; que lord Louis semblait être considéré par tous comme véritable et seul héritier, et qu'on traitait comme tel ; en un mot, la marquise paraissait tellement vaincue que le fils aîné ne serait mais d'aucune utilité pour elle pour ses enfants, qu'elle ne prenait même pas la peine de se faire venir de lui, ou de cultiver l'affection qu'il témoignait à ses frères soeurs.

La marquise avait alors quatre enfants. Trois filles lui étaient restées après lord Louis.

Onze années, je l'ai dit plus haut s'étaient écoulées quand des ordres arrivèrent subitement de Paris à faire au château les préparatifs nécessaires pour y recevoir la famille,

Par une belle soirée de juillet, une longue file de voitures montées sur la grande rue de Carstones, et le marquis Brandon redevint animé et bruyant.

Cette fois, cependant, ce n'était pas la foule des invités fashionables qui s'y agitait, mais tous les membres de la création : tous ces êtres qui composent la grande famille, après une longue absence à l'étranger, ramènent tout avec elle à sa suite. Les gouvernantes française, allemande et italienne, la femme de chambre de milady, la bonne suisse des jeunes filles, le valet de chambre français de lord et le cuisinier français de lord : et... comment dirai-je le directeur de "conscience" de milady

illement bavarde en mauvais anglais et  
 mine longuement les peintures ; le  
 tuteur étranger de lord Louis ; le  
 banbanais de sa mère, etc., etc.  
 Tout ce monde remplissait de bruit  
 de scandale les appartements de-  
 si longtemps silencieux du châ-  
 teau. Je ne parle pas des grooms, va-  
 lets de pied, couturiers, domestiques,  
 valets de second ordre, hommes  
 de peine, qui faisaient de cette mai-  
 son malgré ses airs de prétention et  
 qu'on haute tenue, une véritable pétau-  
 noterie. Toute cette valetaille était  
 quatre fois plus nombreuse qu'il n'au-  
 rait été nécessaire, et quand elle n'é-  
 tait pas surveillée, se livrait à tous  
 excès. Les étrangers ne cessaient  
 de se quereller, ceux du pays de  
 se plaindre. Jalousie, paresse chez les  
 valets de l'écurie et de l'antichambre,  
 éruption et concussions chez l'in-  
 tendant et la femme de charge...  
 Quant aux maîtres, j'eus bientôt l'oc-  
 casion de les juger.

Je fus reçu par la marquise avec  
 une grande cordialité... apparente.  
 Elle s'efforça toujours — je ne sau-  
 rais dire pourquoi — de me faire ou-  
 blier, par les marques de faveur dont  
 elle me comblait, mes anciennes rela-  
 tions amicales avec feu la marquise  
 Brandon, et me traitait comme un  
 des personnages influents de Car-  
 ton. Après tout, les médecins sont  
 toujours privilégiés auprès des gran-  
 des dames.

Après quelques moments d'entre-  
 tien, elle me demanda si je ne dési-  
 rais pas voir les enfants, et ouvrant  
 la porte vitrée, elle me fit descen-  
 dre les quelques marches d'un perron  
 par lequel se trouvait le jardin  
 agréablement, vaste clairière gazonnée,  
 entourée de grands arbres et ornée  
 de plates-bandes de fleurs. C'était  
 le droit réservé spécialement aux  
 grands enfants.

Le premier bruit qui attira mon  
 attention fut des rires bruyants. Ces  
 rires portaient d'un groupe de jeunes  
 filles en compagnie de deux ou trois  
 jeunes femmes dont les costumes  
 étrangers. l'air et la tournure m'ap-  
 prirent à l'instant la nationalité fran-  
 çaise ou italienne.

Aucune de ces jeunes filles n'était  
 jolie : trop pâles et la physionomie  
 trop hautaine. Elles avaient cepen-  
 dant une peau d'une grande finesse,  
 de beaux yeux noirs comme leur  
 mère, les sourcils bien arqués et d'ad-  
 mirables cheveux noirs soyeux. Mal-  
 gré tout, leurs traits raides et sans  
 expression, quoique réguliers, n'a-  
 vaient ni charme ni beauté.

Elles me parurent affectées et ma-  
 niérées, "genreuses," et je fus choqué  
 des manières de "dames", de la par-  
 faite aisance avec lesquelles ces pe-  
 tites créatures de huit ou dix ans  
 m'accueillirent quand leur mère me  
 les présenta.

Elles se rassirent sur le gazon, re-  
 prirent leurs jeux et recommencèrent  
 leurs éclats de rire plus affectés que  
 réellement gais. A quelques pas d'el-  
 les se tenait lord Louis. Je n'ai ja-  
 mais vu de plus beau garçon. Il n'a-  
 vait que douze ans à cette époque,  
 mais de taille élancée et élégante,  
 avec un teint admirable, des yeux  
 expressifs et doux, de magnifiques  
 cheveux brun-doré dont les boucles  
 retombaient sur ses épaules d'une  
 prestance noble et vigoureuse : il pa-  
 raissait certainement avoir trois ou  
 quatre ans de plus que son âge.

Sa mère, le visage radieux de plai-  
 sir et d'orgueil, me le présenta. Il me  
 tendit la main d'un air si plein de  
 franchise, avec tant d'empressement  
 cordial, qu'il fit à l'instant ma con-  
 quête.

Son caniche français, à ce que je  
 compris, était la cause des rires que

le Baume Rhumal guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

j'avais entendus. Les tours d'adresse que son jeune maître l'excitait, de la voix et du geste, à exécuter, étaient si amusants et si drôles, que je ne pus moi-même me défendre de prendre part à la gaîté générale.

Après avoir regardé quelques instants le jeu des enfants, je m'informai de lord Saint-Germains.

— Ah ! pauvre créature !... où est-il donc, en effet ? dit lady. Où est lord Saint-Germains. Géraldine ?

— Chère maman, comment le saurais-je ? répondit Géraldine, la fille aînée, d'un air insouciant, en continuant à jouer.

— Ne le voyez-vous pas là-bas, sous les arbres, avec Lilia ? fit la seconde fille, lady Arabella.

— Il est souffrant aujourd'hui, dit lord Louis. Il ne viendra pas avec nous : et je crois qu'aucun de nous n'ira le trouver.

— Ce n'est pas notre affaire de le soigner, ajouta lady Géraldine.

Je me dirigeai vers le bouquet d'arbres. Là, dans son fauteuil, — ce triste fauteuil roulant, — je trouvai assis ou plutôt étendu mon malheureux petit ami, couché sur le dos, les yeux fermés. le visage empreint de cette expression pénible que laisse l'angoisse de la souffrance physique, les traits pâles et épuisés, la bouche à peine entr'ouverte, respirant avec le calme qui suit les douleurs aiguës.

— Silence !... murmura une voix d'enfant.

J'aperçus alors, assise sur un tabouret, auprès du fauteuil, une petite fille de neuf ou dix ans... une admirable petite créature, un visage enfantin et gracieux, d'un ovale exquis, un teint de rose, des cheveux châtain clair à reflets dorés, retenus sur le front par un mince filet bleu et retombant par derrière en boucles épaisses sur les épaules. Elle appuyait son doigt sur ses lèvres et te-

naît fixés sur moi ses grands yeux gris foncé auxquels de longs cils soyeux donnaient une extraordinaire douceur. Sur ses genoux était un livre ouvert qu'elle lisait tout en lant à côté du malade.

Je m'approchai doucement.

— Est-ce qu'il dort ? demandai-je en voix basse.

— Oui. Mais il a tant souffert !... Mais souffert ! Enfin, il dort maintenant. Chut ! chut !

Elle se leva et le regarda d'un air de compassion, les yeux remplis de larmes.

— Souffre-t-il donc tant, réellement ?

— Hélas, oui ! beaucoup... beaucoup. Mais qu'il est bon ! qu'il est doux !

— Et vous, qui êtes-vous, ma petite demoiselle, vous qui semblez le veiller avec tant de tendresse ? Etes-vous une de ses sœurs ?

— Hélas, non ! Je suis Lilia.

— Et puis-je savoir pourquoi vous restez là au lieu d'aller jouer avec les autres ? Écoutez comme ils rient !

— Je le sais bien. Ils ont l'air si heureux de laisser seul lord Saint-Germains, tout seul quand il souffre ! Ah ! je le plains tant !... quelle souffrance ! et il est si triste ! si triste ! J'aime mieux le voir que d'aller rire avec eux.

— Vous êtes de grands amis, ah !

— Oh oui ! il est si bon pour moi. Il m'instruit... il m'apprend tout ce qu'il sait : et quand mademoiselle est fâchée contre moi, continue-t-elle d'un ton de confiance adorable, viens le trouver en cachette, et que parfois il souffre comme un pauvre malade, il me dit toutes sortes de bonnes paroles, me console et me rend patiente et douce : — et quand je suis méchante et en colère, il me parle si gentiment et avec tant de bonté, que je me repens tout de suite.

Vous êtes donc quelquefois mé-  
rite ?

Bien sûr ! Il n'y a que lui qui ne  
soit jamais... non, jamais, ja-  
mais... Toujours bon comme le bon  
en !"

otre conversation à demi-voix fut  
rompue par un léger mouve-  
ment du dormeur.

Ah ! le voilà qui s'éveille, s'écria  
petite fille qui s'approcha vive-  
ment et demanda en se penchant  
d'un ton : "Vous êtes mieux, n'est-ce  
pas ?"

Mais ma chérie, fit-il d'une voix  
basse et languissante. Est-ce que  
vous êtes restée tout le temps auprès  
de moi ?

Oh oui ! J'ai appris par cœur  
votre grande page. Je peux vous la  
lire. Je la sais très-bien.

Mais à présent. Comme ils rient  
pas ! Allez jouer avec eux, chère  
petite, je puis rester seul maintenant.

J'aime mieux vous tenir compa-  
gnie.

Mais vous n'avez pas bougé de  
votre lit après-midi, et cette chère pe-  
tite langue doit être fatiguée de se  
mouvoir si tranquille, n'est-ce pas, ma  
chère petite Lilia ?

Je peux causer avec vous, vous  
sçavez... Ah ! j'oubliais. Il y a là un  
gentleman."

Je crains, milord, dis-je en m'a-  
dressant, que vous n'avez tout à fait  
oublié M. Wilson.

Ah ! Dieu m'en garde, me répon-  
dit-il d'un ton d'exquise politesse.  
Monsieur Wilson, je suis bien heu-  
reux de vous revoir, je vous jure.

Je m'excuserai, n'est-ce pas ? de  
ne pas me lever. Je suis presque pri-  
mier encore, dans ce même fau-  
bourg que vous connaissez, quoique  
je me sente en quelque sorte mieux  
qu'il ne l'ai jamais été.

Votre Seigneurie est en effet fort  
malade, et j'espère que vous êtes de-

venu aussi plus fort et mieux por-  
tant depuis la dernière fois que j'ai  
eu le plaisir de vous voir.

—Je ne dois pas trop m'en vanter.  
Mon existence est bien précaire et  
douloureuse. Que je vive encore,  
c'est un sujet d'étonnement pour  
tous, j'imagine, et pour moi plus que  
pour personne. Mais puisque j'ai ré-  
sisté si longtemps, je commence à  
croire que je vivrai, et malgré mes  
souffrances, qui sont quelquefois  
horribles, je vous assure que je tiens  
à la vie, maintenant. Voyons, chère  
petite Lilia, il faut aller prier quel-  
qu'un d'apporter ici un fauteuil pour  
M. Wilson, car, s'il a un peu de temps  
à perdre, j'ai l'intention de le garder  
le plus possible avec moi. — Je vis  
en plein air, comme vous voyez,  
monsieur Wilson, continua-t-il en se  
retournant vers moi, et je me rap-  
pelle trop la bonté que vous m'avez  
toujours témoignée, pour ne pas être  
certain que vous voudrez bien me  
tenir compagnie un instant.

—Je n'ai pas besoin d'assurer Vo-  
tre Seigneurie du plaisir que j'y trou-  
verai, répondis-je, frappé et profon-  
dément impressionné de tout ce que  
je voyais, mais heureux de me trou-  
ver si cordialement reçu par ce jeune  
homme auquel je portais un si vif in-  
térêt."

La petite Lilia s'enfuit comme un  
papillon qui voltige de fleur en fleur.  
Lord Saint-Germains la suivait des  
yeux.

"Quelle adorable enfant ! lui dis-  
je.

—La plus douce et la plus affectueu-  
se petite créature qu'il y ait sur la  
terre. Comme quelquefois les enfants  
sont charmants, monsieur Wilson !  
Quels coeurs affectueux, quelle ten-  
dresse touchante ! Le criez-vous ?  
cette chère petite s'est, du premier  
moment de son arrivée parmi nous,  
attachée à moi, mue évidemment par

les plus purs sentiments de pitié. Elle a vu mon isolement et a renoncé à tout plaisir, aux amusements de son âge, pour me tenir compagnie et me soigner comme un véritable petit ange. Aujourd'hui même la douce créature, me voyant souffrir le martyr, a tenu ma main dans les siennes pendant près d'une heure, et, quand je me suis endormi, elle s'est assise à mes pieds et est restée là sans faire un mouvement, sans dire un mot, de peur de m'éveiller,

Plus patiente que la colombe  
Quand elle couve ses petits.

Et cependant, quand je suis bien portant, c'est la nature la plus gaie, la plus vive, la plus indisciplinée que je connaisse.

—Quelle distraction elle doit être pour vous !

—Ah ! plus qu'une distraction. Je suis malheureusement — il poussa un profond soupir — fou des enfants, et, comme vous le savez, ils ne trouvent pas en moi un compagnon bien amusant. La société et l'affection de cette petite fille me sont une grande consolation. Il y a toujours du bon dans les plus mauvaises choses ! De plus, je puis, je crois, être utile à cette chère enfant, et c'est une véritable bénédiction pour un malheureux comme moi, dont l'étude et le travail sont la seule ressource. Je m'efforce d'apprendre à mon tour à ce doux et docile esprit les choses excellentes que madame Cartwright m'a enseignées, et je crois réellement que ma petite élève me fera honneur ; et pourtant, ajouta-t-il en souriant, la nature a été si prodigue pour elle que je crains presque de me mêler de son oeuvre."

Lili revenait en ce moment, suivie d'un domestique apportant un fauteuil. Je m'assis près de lord Saint-Germains.

"Maintenant, chère petite Lili, allez cueillir pour M. Wilson un bouquet gros comme vous."

Elle courut vers la pelouse, sa robe blanche se soulevant comme les ailes d'un cygne derrière elle, et nous continuâmes notre conversation.

Il y a évidemment en moi quelque chose qui provoque la confiance, lord Saint-Germains, quoiqu'il doive peine se souvenir de notre dernière rencontre, me traita comme un vieil ami. Il commença à me parler de différents pays qu'il avait visités, s'exprimant avec un ardent enthousiasme sur les beautés de la nature et montrant le goût le plus raffiné pour celles de l'art. Ma qualité de médecin l'enhardissait probablement à m'entretenir avec plus de franchise de la situation particulière que je faisais son infirmité.

"Je connais, me dit-il, les désastres de ma position, et j'en ai mesuré toute l'étendue. Être content est un terrible malheur, et j'ai commencé à en sentir l'amertume. Et combien n'aurai-je pas à souffrir encore par la suite ! — Je ne puis cependant me consoler d'être une espèce de monstre aux yeux du monde, si j'espérais conquérir son approbation et son estime par des actes d'énergie et de vertu. Malheureusement, la misérable faiblesse de ma constitution rend mes efforts sans bien difficiles et semble condamner à l'obscurité d'une femme sans son utilité. Ah ! combien de fois n'eusse pas eu, pour me soutenir, les sages conseils de madame Cartwright ! Ah ! la brave et digne femme ! C'est elle qui m'a appris à considérer la vie sous un aspect tout autre, — plus pur, je l'espère, — comme le théâtre du devoir et non du succès, où le premier de tous les devoirs est la soumission. Elle a stimulé

relevé mon courage, elle a cultivé  
 les qualités intellectuelles ; dans le  
 travail, qu'elle m'a fait aimer, j'ai  
 sauré le repos et la paix, et, depuis  
 l'arrivée de cette adorable enfant, le  
 bonheur. Je compte maintenant vi-  
 vre pour rendre service à mes sem-  
 blables. Ce sera du moins quelque  
 chose que de montrer que les infir-  
 mités corporelles, quelque grandes  
 qu'elles soient, n'aneantissent pas ir-  
 rremissiblement la carrière d'un hom-  
 me résolu ; et le lord bossu, le misé-  
 rable contrefait pourra, peut-être  
 passer, avant de mourir, quelque  
 œuvre honorable et digne de son  
 passage sur cette terre."

Il fut interrompu par Lilia, qui ac-  
 cablait, la figure inondée de larmes.  
 "Ma Lilia, qu'y a-t-il ?

— Ils ne veulent pas me permettre  
 de cueillir des fleurs, et la marquise  
 est en colère parce que j'ai touché à  
 ses roses. J'ai dit que c'était pour  
 elle, mais ça ne l'a pas empêchée de  
 grondar. Ils sont tous fâchés con-  
 tre moi. Alors où donc pourrais-je  
 aller cueillir des fleurs pur vous... de  
 ces fleurs, comme celles que je  
 vous apportais à Fontainebleau : des  
 marguerites, des oeillets et des roses,  
 que vous aimez tant et dont j'ornais  
 votre chambre quand vous étiez ma-  
 lade ?

— Ne vous désolez pas ainsi, chère  
 enfant. Nous ne devons pas — et il  
 ne faut pas — laisser les larmes qui coulaient le  
 long de ses joues — nous ne devons  
 pas toucher à ce qui ne nous appar-  
 tient pas. Personne n'aime ça. J'igno-  
 rais que vous iriez cueillir ces fleurs  
 dans le jardin de la marquise, quand  
 je vous ai envoyée faire un bouquet  
 pour M. Wilson. Nous nous installe-  
 rons dans un joli petit jardin, pour nous  
 installer, dans quelque coin, et alors ma

Lilia pourra m'ensevelir sous les ro-  
 ses, si elle le veut. Allons, ne pleurez  
 plus ; ce n'est pas raisonnable. J'ai-  
 merais mieux ne jamais toucher une  
 fleur que de voir pleurer ma Lilia.

— C'est si injuste et si cruel ! dit la  
 petite fille avec indignation. Ils pren-  
 nent tout pour eux et ne vous don-  
 nent jamais rien. Lady Géraldine a  
 des roses plein son tablier ; et vous si  
 bon, si malade !..

— Ma chérie, les roses conviennent  
 mieux à lady Géraldine qu'à moi. Je  
 suis un homme maintenant, vous  
 savez, et les roses sont faites pour les  
 femmes.

— Mais vous les aimez, cependant ?

— J'aime les fleurs, Lilia, quand  
 c'est vous qui me les apportez. Em-  
 plissez votre panier de marguerites,  
 ce sera la même chose pour moi. J'en  
 vois là-bas sous les arbres. Allez m'en  
 cueillir autant que vous pourrez en  
 porter."

Lilia s'en alla de nouveau. Je  
 gardai le silence, surpris et indigné.

"Monsieur Wilson, j'ai à vous de-  
 mander une grande faveur. J'espère  
 vous voir souvent pendant mon sé-  
 jour ici ; voulez-vous être assez bon  
 pour ne pas faire attention à quelques  
 petits détails intimes sur lesquels je  
 désire moi-même fermer les yeux ?"

Je pris congé quelques instants  
 après, mais lord Saint-Germains me  
 fit promettre de lui rendre souvent  
 visite.

"Vous aviez une grande affection  
 pour ma mère, monsieur Wilson, me  
 dit-il. Puis-je compter sur votre ami-  
 tié ? Malheureux et condamné comme  
 je le suis, j'ai absolument besoin de  
 pouvoir compter sur quelqu'un en qui  
 j'aie une entière confiance et qui de-  
 vienne en quelque sorte un second  
 moi-même, quelqu'un qui soit doué

pour les Névralgies, Rhuma-  
 tismes, Goutte, Sciatique,  
 etc. etc.

L'Huile de Pin Parfumé

Produits Français  
 couronnés par  
 l'Académie  
 française.

d'assez de bonne volonté et de patience pour m'aider dans mes projets et soutenir ma faiblesse. Voulez-vous être cet ami-là, monsieur Wilson ? Vous êtes étonné, n'est-ce pas ? — peut-être me méprisez-vous ? — de me jeter ainsi à votre tête ; mais il me semble que j'ai bien jugé votre cœur. Votre bonté pour moi avant mon départ d'Angleterre avait fait déjà une profonde impression sur ma jeune âme. De plus, vous êtes mon tuteur. N'êtes-vous pas, en effet, l'ami choisi par ma mère, et que je suis certain de trouver aux heures critiques ?”

Il est inutile d'ajouter combien je fus touché de cette marque de confiance. Lord Saint-Germains le vit, et me prenant par la main :

“Monsieur Wilson, vous êtes l'homme que je cherchais. Je remercie Dieu de m'avoir exaucé.”

A mon retour chez moi, je trouvai Judy dans l'enthousiasme. Il paraît que la marquise, accompagnée de cet admirable lord Louis, à cheval, s'était rendue en ville, ce jour-là.

“Elle s'est arrêtée à la porte de M. Demme pour acheter du papier à lettres, s'écria Judy. Ah ! quelle charmante femme ! Et lord Louis a commandé je ne sais combien de choses chez M. Blore pour le chenil de ses chiens, — il en a cent cinquante, je crois. — Celui qui le suit est un king-charles : noir et feu, et quelles oreilles ! quelle jolie petite bête ! Ils sont venus, avant de rentrer au château, pour te consulter, frère, car la pauvre bête s'était blessée à la patte. Alors, quand je les ai aperçus, quoique je ne descende jamais dans ton cabinet, je n'ai pas voulu les laisser recevoir par le groom, et j'ai mis mon plus joli chapeau, mon tablier neuf — je t'assure que j'étais très-bien ; — je suis descendue et j'ai dit : “Je suis certaine, milady, que mon frère

est sorti. Qu'est-il arrivé à ce petit être, le chien de Votre Seigneurie ?” Alors elle m'a répondu : “N'est-ce pas le chien de Ma Seigneurie, non celui de lord Louis, miss Wilson ? Voici lord Louis !” a-t-elle ajouté, le regardant avec des yeux étincelants de fierté. Alors il a relevé la tête, comme un archevêque qu'il est encore tout excité de sa promenade à cheval, et a dit : “Que diable a dit Fanfan, maman ? Elle boite bien certainement, et cependant je ne vois rien à sa patte.” J'ai cru devoir prendre la parole. “Voulez-vous me permettre de l'examiner, milord ?” avait tout simplement une épine. Je l'ai extraite, et milady a dit : “Merci, miss Wilson !” Milord a ajouté : “Te voilà soulagée, Fanfan, ma fille !” Ils sont alors retournés au château. Ah ! c'est un noble garçon, il est digne de sa grande fortune !

—Comment, de sa grande fortune ? Que me chantes-tu là, Judy ?

—Oh ! j'oubliais. La fortune n'est pas encore à lui, bien sûr ; mais l'aura certainement un jour ou l'autre, car on a dit que le pauvre tigre ne vivra pas longtemps.”

Je sortis sans daigner me fâcher. C'était, à mon avis, une sorte de dévotion que de mêler le nom de lord Saint-Germains à une telle conversation.

Quelques jours plus tard, je fis une seconde visite au château. J'y trouvai cette fois-là, mon amie madame Cartwright, que je trouvai installée avec lord Saint-Germains dans les vastes appartements, loin de l'agitation du bruit. Madame Cartwright semblait heureuse de l'impression produite sur moi par son élève. Elle me sus par elle que Lilia était une jeune rente pauvre de la marquise, admise dans la famille pour apprendre le français en même temps que ses autres cousines ; que son éducation

ne avait été tout à fait négligée, l'instigatrice de ces demoiselles se trouvant "Nous doute trop élégante et e, moi "grande dame" pour ac-Vils, attirer la moindre attention à une aute rite personne d'aussi peu d'importance ; que l'enfant s'était, dès le levé premier jour, attachée à lord Saint- 'il aimais, qui, touché de son affect- nado, et intéressé par sa situation, l'a- a dit pour ainsi dire adoptée, l'instrui- en et, façonnant son esprit et son e eur, et la préparant à supporter r piec résignation et dignité les nom- de eux inconvénients de sa position de ?" parente pauvre."

Ces deux infortunées créatures. "Me dit-elle, — infortunées dans des conditions si exactement opposées, u fil qu'empreintes du même caract- nate de mortification, — semblent at- il les l'une vers l'autre par une sè- te sympathie, et la petite Lilia est u lord Saint-Germains comme la eur la plus tendre ; de son côté, il e pour elle l'affection et la sollicitude main père. Vous le voyez, nos appar- u bents sont éloignés de ceux du vreté de la famille, et l'on vient rare- " nous y troubler. Notre vie est que toujours solitaire ; mais cette de la petite fille l'anime et l'égaie. e est si heureuse, je crois, d'échap- à sa hautaine institutrice et à ses sines qui l'aiment médiocrement, elle ne nous quitte jamais ; et, je s'avouer, on ne s'en inquiète pas. ce moment, ils sont ensemble. e occupés de l'installation de leur veau jardin."

Madame Cartwright était fort peu ansive et pas du tout indiscreète. e me me révéla jamais, je crois, un des faits qui se passèrent dans famille Brandon ; mais ce jour- elle me donna à entendre que le rquis, indolent et satisfait, se re- ait entièrement sur sa femme de conduite des affaires, et qu'elle,

impérieuse, égoïste, sans coeur, gouvernait sans se préoccuper du juste et de l'injuste, et sans prêter la moindre attention aux droits respectifs des membres de sa famille. Elle n'épargnait aucune dépense en faveur de lord Louis, dont les fantaisies et les plaisirs passaient avant toute autre chose. Il était l'idole de sa mère, qui le considérait évidemment comme le futur héritier de l'immense fortune du marquis de Brandon. Il avait déjà ses écuries et son chenil, et, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, les habitudes et les goûts d'un prodige.

Quant à ses soeurs, pourvu qu'elles fussent élégantes, fashionables, lionnes accomplies, la marquise était satisfaite. Le reste lui semblait peu de chose. Peut-être se préoccupait-elle de leur santé ; quant à leurs qualités morales, c'était pour elle lettre morte. Abandonnées à la surveillance d'une institutrice intéressée, flattant sans cesse leur vanité et leur orgueil, n'évillant en elles que le goût des choses mondaines, n'ayant pas même honte de leur proposer, comme seul but de leurs efforts dans la vie, la conclusion d'un mariage riche, à l'exemple de leur mère, les petites filles n'avaient pas d'autres sujets de conversation que leurs toilettes et leurs parties de plaisir.

Pendant ce temps, on refusait tout à lord Saint-Germains, ou plutôt on lui aurait tout refusé, devrais-je dire, s'il n'avait pas, avec une ténacité et une fermeté qui semblaient peu en rapport avec la résignation et la douceur de ses manières, persisté à demander, et réussi à obtenir ce qu'il croyait nécessaire à son bien-être et à son éducation. Et cependant jamais une plainte ne lui échappait de ce qu'il voyait accorder aux autres, et il évitait soigneusement de se mêler en quoi que ce fût des ordres et

des faits et gestes de sa belle-mère.

— Il en a donné un exemple hier encore, me dit madame Cartwright. Vous étiez là, n'est-ce pas, quand la pauvre Lilia a été si malmenée pour avoir cueilli des roses ? Lord Saint-Germain ne parut pas s'apercevoir de l'affront ; mais, bientôt après, il se fit conduire auprès de la marquise et lui demanda de vouloir bien lui permettre de faire arranger en jardin d'agrément un quart d'arpent du parc à la sortie des taillis, et dont on ne se sert pas. La marquise, quoiqu'elle n'aime point à lui accorder la moindre faveur, comme si une concession de sa part était un abandon de ses droits, fut cependant obligée de céder, tant il lui parla avec une fermeté respectueuse ; et, en ce moment, Lilia et lui sont occupés de l'installation de leur jardinet."

Je me dirigeai de ce côté et je trouvai le jeune lord étendu comme d'habitude dans son fauteuil, une petite table devant lui, couverte de plans qu'il expliquait à Lilia.

Des ouvriers préparaient le terrain, et Lilia, animée, surexcitée bavardait, prenait des mesures, transmettait les ordres, allait, venait, essoufflée et heureuse.

— Monsieur Wilson, me dit tout à coup le jeune homme après quelques instants de conversation sur sa santé et ses projets, c'est assez parler de moi. Si vous avez du temps à me consacrer, j'ai à vous entretenir d'affaires importantes. — Ma mère vous a remis des fonds qui m'appartiennent. A quelle somme s'élèvent maintenant les revenus ?

— A quinze mille francs de rente. Vous pouvez tirer sur moi, milord, pour tout ou partie de la somme, capital et intérêts, comme bon vous semblera.

— Je vais vous dépouiller immédiatement, continua-t-il en riant. J'aurai

besoin de toute la somme pour un enfant et pour moi-même ; et elle sera pas de moitié suffisante. Ai-je l'intention de prier mon père de se charger des frais de mon éducation, puisque je pourvois à celle des autres."

Il me dit alors qu'il désirait un précepteur : un gentleman, mais avant tout un savant.

— Je veux, moi aussi, devenir un savant, et la chère madame Cartwright, malgré tous ses efforts, n'a jamais pu obtenir qu'on m'en fournît les moyens. C'est donc à moi de les chercher maintenant. Si mon père me refuse, eh bien ! je paierai, tout. Mais il ne me refusera pas."

— C'est impossible, m'écriai-je.

— Oh ! si cela dépend de lui, nous y ferai, j'en suis sûr. Mais sa famille coûte bien cher. Pour un homme de son rang, c'est vraiment lamentable d'avoir des dépenses si extravagantes et une si réelle pauvreté.

— Voilà une réflexion digne de sa mère, pensai-je en moi-même.

— Monsieur Wilson, je compte sur vous pour me prouver ce que je dis. Quant à cette chère parente, ajouta-t-il, peu de chose est nécessaire quant à présent, et mon éducation sera terminée avant que la siennne commence. Mais elle en aura un peu, vous en répondez.

— Je croyais, répondis-je, qu'on occupait déjà, en même temps, de celle de sa cousine.

— Non. Lilia est tout à fait laide de côté."

Notre conversation en resta là.

Quelques instants après, nous entendîmes du bruit au milieu du jardin, et deux admirables chiens firent irruption dans le jardinet, à la grande frayeur de Lilia, qui se mit à pousser des cris et vint en courir se réfugier auprès de son ami.

pour Louis les suivait, un petit fusil à la  
elle main.

— Comment allez-vous aujourd'hui,  
père ?... Quel charmant endroit vous  
avez découvert pour vous et votre  
cece et adorable chérie ! Mais, Li-  
lia, pourquoi pleurer et craindre mes  
amis ? Ils ne vous feront pas de mal,  
petite folle.

— En vérité, Louis, il faut l'excuser.  
Ils se sont précipités sur elle d'une  
manière si inattendue ! Elle sera plus  
raisonnable une autre fois, n'est-ce  
pas, Lilia ?

— Je n'aime pas ces grands ani-  
maux horribles, dit Lilia.

— Vous ne les aimez pas. Vraiment !  
avez-vous vu jamais, adorable petite  
marquise, un couple d'aussi belles bêtes ?

— Regardez-les donc, Saint-Germains.  
Ils ont des yeux d'artiste. Ne  
pensez-ils pas des merveilles de chiens ?

— Oui, superbes. Comment les avez-  
vous eus ?

— Oh ! Pitson les a achetés au garde  
du corps lord Clare : deux mille cinq cents  
pour la paire. Ils en valent certaine-  
ment quatre mille."

— Je baissai les yeux, ne sachant  
comment elle contenance garder. Quant à lord  
Saint-Germains, il répondit en riant :

— Vous êtes un habile garçon, Louis.

— Mais vous le serez bien davantage.

— Imagine, quand vous retrouverez

deux mille cinq cents francs, si

l'argent vous vient par hasard de dé-  
couvrir votre marché.

— A propos, s'écria lord Louis.

— Quelle diable d'idée ma mère s'est-elle

fourrée dans l'esprit ! Je n'y

comprends rien. Ne s'est-elle pas

imaginée que je suis trop jeune, —

trop jeune ! que Dieu la bénisse ! —

— Et qu'on me confie un vrai fusil !...  
— Ne pas chasser ! ajouta-t-il avec pé-  
nance, autant mourir que de se sou-  
mettre à une telle tyrannie !... Oui.

j'aime mieux mourir que de ne pas  
m'amuser... mille fois mieux mourir !

— Dieu ! que vous êtes sot, lord  
Louis, dit Lilia, que vous êtes donc  
sot ! Comment ! mourir parce qu'on ne  
vous permet pas de chasser ! Vous  
avez vos chevaux, et vos faufans !...  
et les faisans, et les cochons d'Inde,  
et les lapins, et tout... tout !

— Vous ne comprenez rien à ces  
choses-là, petite adorée, charmante et  
exquise. Allons, embrassez-moi, et ne  
me grondez plus !

— Non. J'ai fait un vœu.

— Vous !... Un vœu !

— Je n'embrasserai jamais personne  
ici... que madame Cartwright.

— Quelle bêtise ! Cette statue de  
marbre gris ?

— Elle n'est pas une statue de mar-  
bre gris, s'écria Lilia indignée, et vous  
êtes méchant... très méchant de  
l'appeler ainsi. Elle est très bonne,  
très savante, et elle nous aime bien...  
Et si elle est pâle, c'est plus joli que  
de grosses joues rouges comme les  
vôtres.

— Doucement, doucement, ma Lilia,  
dit lord Saint-Germains, défendez  
vos amis, mais ne maltraitez pas vos  
adversaires.

— Oh ! qu'elle me maltraite, la jolie  
petite furieuse, mais je l'embrasserai.

— Non, mon frère, pas aujourd'hui.  
Ne la contrariez pas. Parlerai-je à la  
marquise pour votre fusil ?

— C'est ce que je voulais vous de-  
mander. Saint-Germains ; je vous se-  
rai excessivement obligé. C'est mons-  
trueux et absurde, n'est-ce pas ?

— Nous ne devons pas oublier qu'elle  
est femme... et votre mère, — une  
mère dont l'excessive tendresse peut  
quelquefois avoir ses inconvénients  
pour vous.

— Oh ! moins de tendresse, alors !

Contre le croup donnez le **Baume Rhumal**.

répondit irrespectueusement lord Louis. Cependant, voyez ce que vous pourrez tirer d'elle. Elle vous écoute, vous, quand vous lui parlez comme il faut.

—Je crains de ne pas être capable de lui parler "comme il faut" dans le cas présent, dit lord Saint-Germain en riant... du moins selon vos idées... Décidément, non. Vous êtes son fils, après tout, et elle a le droit...

—Ne parlez donc pas de droit... quelle bêtise ! Voyons, prendrez-vous mon parti, oui ou non ?

—J'essaierai, mais non pas comme vous le désireriez... c'est-à-dire résolument et impérativement, comme vous dites.

—Bien, bien ! faites ainsi que vous l'entendrez, pourvu que j'aie mon fusil... et, Lilia, je vous tuerai une colombe.

—Non, fit Lilia. Je ne veux pas qu'on tue de colombe.

—Pourquoi, petite niaise ? Je croyais que vous aimiez les oiseaux.

—Je ne les aime pas morts, et je n'aime pas que vous les tuiez.

—Vraiment ? Eh bien ! il faudra vous y habituer, car je ne puis vivre sans chasser... pas plus que sans la tendresse de ma douce et jolie petite Lilia. Allons, bonsoir ! Vous êtes si désagréable que je ferai mieux de m'éloigner."

Et il nous quitta en sifflant ses chiens.

Nous gardâmes le silence pendant quelques instants. Saint-Germain dit enfin :

C'est un beau garçon, n'est-ce pas ?

—Quel malheur qu'on le gêne autant ! me hasardai-je à répondre.

—Ma foi, je n'en sais rien. J'espère que cela n'aura pas pour lui de fâcheuses conséquences, et ce doit être si doux d'être adoré de sa mère !"

Pour moi, il me semblait difficile de

partager cette sympathie, et je pouvais m'empêcher de maudire tout bas cette partialité qui, en refusant l'un des fils les moyens d'accomplir les plus nobles projets, jetait l'argent par les fenêtres pour satisfaire fantaisies les plus inutiles de l'autre.

L'été se passa. Je présentai à lord Saint-Germain un gentleman de mon amis, excellent professeur, sous la direction duquel il fit d'étonnantes progrès dans toutes les branches des sciences qu'à tort ou à raison nous considérons comme indispensables à l'éducation d'un gentilhomme accompli. Ce fut aussi vers cette époque qu'il commença à mettre à exécution ses plans pour l'amélioration du bien-être des paysans de ses domaines.

La petite Lilia devenait tous les jours plus gracieuse et plus charmante, et sa gentillesse, sa gaieté communicative, ses espiègleries mutines, ses manières caressantes parvenaient à faire oublier au pauvre malade ses souffrances et le désespoir de son avenir.

Lord Louis fut envoyé à Eton, où il acquit bientôt la réputation d'un beau et de l'un des plus intelligents élèves du collège. Ses prodigales dépenses effrénées le rendirent célèbre, même dans un milieu où ce genre de folies ne devait pas étonner. Mais ses talents incontestables et son cœur généreux le firent aimer de tous, en dépit de sa conduite, et ils blèrent jusqu'à un certain point à justifier l'adoration incroyable que sa mère avait pour lui.

Plusieurs années s'écoulèrent. Ces jeunes êtres grandirent. Lord Saint-Germain n'était plus l'enfant frêle et impressionnable d'autrefois, mais un jeune homme qui, bien qu'il était toujours maladif, avait une force de caractère peu commune, dont l'énergie s'était développé avec l'âge et lord

jequis une solidité et une étendue  
ne to niment prodigieuses, eu égard à la  
santé qu'il avait menée. Sa santé, ce-  
pendant, s'était peu améliorée. Il  
était, par moments, en proie à de  
vraies souffrances, et personne n'au-  
rait osé répondre de sa vie.

à lo c'était toujours, après tout, un mal-  
heureux infirme, ne marchant que  
difficilement, et sa difformité, quoi-  
qu'un moins apparente maintenant, at-  
trait sur lui l'attention partout où  
il allait.

bles. Il atteignit à cette époque sa ma-  
jeunesse, et, suivant son désir exprès,  
un jour-là fut une occasion de fêtes,  
de réjouissances, d'aumônes pour les  
pauvres de ses domaines, et de di-  
ners offerts aux tenanciers et aux  
bourgeois de Carstones. Quant à lui,  
désireux d'éviter tout prétexte de se  
montrer en public, il s'abstint de ve-  
nir à Brandon.

Lord Louis avait quitté Eton pour  
l'université d'Oxford, où il continuait  
ses habitudes d'extravagances sans  
rien, moins vicieux cependant qu'on  
aurait pu s'y attendre.

L'exemple de son frère avait cer-  
tainement une salutaire influence  
sur lui.

Il aimait et respectait lord Saint-  
Germain et, quoique souvent insou-  
ffrant et même brusque à son égard,  
le traitait avec déférence et en  
quelque sorte avec une tendre affec-

## II

Àu commencement du mois de juin  
après six années passées loin  
de Brandon, la famille, que j'avais  
laissé à fait perdue de vue pendant ce  
long temps, revint au château et  
s'y installa pour l'été.

Que de changements en quelques  
années !

Lord Saint-Germain était mainte-

nant un homme plein d'énergie, de  
volonté, d'une intelligence supérieure,  
au large front, aux yeux profonds.

Quant à lord Louis, c'était une vé-  
ritable merveille de beauté, et cer-  
tainement le plus beau spécimen de  
la plus belle race qui soit sur la  
terre : l'aristocratie anglaise. Il avait  
le visage franc et ouvert, plein d'a-  
nimation, les yeux étincelants, les  
lèvres dédaigneuses et fières, mais  
adoucies par un sourire d'un charme  
indéfinissable, une taille élevée, bien  
prise, d'une rare élégance, les gestes  
et les mouvements d'une aisance et  
d'une énergie singulières.

Sa mère avait toujours pour lui la  
même adoration exclusive, ombra-  
geuse et jalouse. La main du temps  
s'était lourdement posée sur elle ; son  
teint s'était flétri ; son regard était  
devenu implacablement dur ; son air,  
agité et inquiet. Les désirs inassou-  
vis, le mécontentement du présent, la  
crainte de l'avenir, les passions som-  
bres, la jalousie, l'envie, la haine l'a-  
vaient vieillie avant l'âge.

Les jeunes ladies étaient précisé-  
ment ce qu'on devait attendre de  
leur éducation, fashionables, fières,  
froides, de manières polies, de carac-  
tère inégal, sans imagination et sans  
goût ; follement mondaines, d'une  
éducation poussée à l'extrême et ce-  
pendant d'une réelle ignorance. "Les  
apparences, les apparences, rien que  
les apparences !"

Madame Cartwright était plus mai-  
gre et plus pâle que jamais. Elle vi-  
vait pour ainsi dire à l'écart dans ses  
appartements, ou plutôt dans ceux de  
lord Saint-Germain, car elle et lui  
avaient conservé l'habitude de n'avoir  
qu'un seul salon.

Et Lilia ?... ah ! que Lilia était  
adorablement belle ! Comment pour-  
rais-je dépeindre cette divine créatu-  
re de seize ans, à la figure d'ange,  
radieuse de jeunesse, d'innocence et

de bonheur, ces grands yeux vifs et attendris, ces joues à fossettes, cette bouche fraîche comme une fleur sous la rosée du matin, cette taille souple et élégante, et ces cheveux brun doré qui retombaient en boucles épaisses sur un col et des épaules d'une blancheur d'ivoire ? plus charmante que Vénus elle-même !

Lord Saint-Germain lisait, selon son habitude, quand j'entrai dans sa chambre, assis dans la profonde embrasure de l'une des vieilles fenêtres gothiques. Le soleil filtrait en rayons d'or et de pourpre à travers les vitres et le feuillage transparent d'une vigne grimpante qui décorait mille arabesques sur les sculptures des pierres de la façade latérale du château. A l'extrémité de la chambre, Lilia, au piano, chantait à pleine voix une de ces ravissantes mélodies italiennes ou allemandes, dont la première elle me fit comprendre tout le charme. Madame Cartwright travaillait près de lord Saint-Germain.

Je m'approchai de la fenêtre sans être aperçu de Lilia, tout absorbée par son chant. A la vue du jeune lord, je fus immédiatement frappé de son grand changement depuis notre dernière rencontre. Ce n'était plus l'adolescent pâle et maladif d'autrefois, mais un homme à la mine florissante, à la tournure ferme et forte. Il m'accueillit avec la plus franche cordialité, et je le complimentai sur l'état de sa santé.

— Je ne vous ai jamais vu, lui dis-je, aussi complètement bien portant.

— Je pense, me répondit-il, qu'il est impossible de ne pas se bien porter quand on est heureux, et vous apprendrez avec bonheur, j'en suis sûr, mon cher monsieur Wilson, vous mon plus ancien ami, que je suis tout à fait heureux. Mes souffrances, mes désordres intérieurs semblent avoir cessé, et tous mes vœux s'accomplis-

sent... Je me regarde comme l'homme le plus satisfait qu'il y ait sur la terre. Mais je veux vous présenter à mon élève... Lilia, ma chère, voici M. Wilson," continuait-elle en faisant quelques pas vers elle.

Elle se leva vivement, et ils s'avancèrent vers moi en se tenant par la main : lui, avec un air de fierté mêlée de plaisir ; elle, toute rouge de beauté, que pendant un moment l'admiration m'empêcha de parler.

— Monsieur Wilson, me dit-elle d'une voix pénétrante et douce, que je suis aise de vous revoir ! Vous n'avez pas oublié, j'espère, la petite Lilia ?

— Impossible de l'oublier !... et pendant vous êtes tellement gracieuse !... La petite et gentille espiègle — vous excuserez le madrigal — est devenue une si charmante jeune fille !

— Oh ! monsieur Wilson, si ! Les compliments sont défendus ici. Mon professeur n'admet chez personne la plus légère flatterie à mon sujet, n'est-ce pas, Saint-Germain ? Il ne fait l'injure de me croire déjà assez vain et assez mauvaise tête pour n'avoir pas besoin d'encouragement de la sorte. Mais j'espère que, malgré la prohibition, vous garderez votre partialité pour votre petite amie. J'en fais le plus grand cas, je vous assure. — Comment trouvez-vous Saint-Germain ?

— Admirablement bien.

— Oh ! que je suis contente de l'entendre dire ! Il ne souffre rien maintenant... et nous sommes si heureux !

Les yeux de lord Saint-Germain étaient fixés sur elle, pendant qu'elle parlait, avec l'expression de la plus touchante tendresse. "Ah ! ils semblaient-ils dire, qui ne seraient-ils d'une si douce et si pure satisfaction ?

Je restai quelque temps à causer avec eux. Lilia était gaie et riieuse comme toujours, indisciplinée et pépante ainsi que dans son enfance. Elle avait le même cœur enthousiaste et généreux. Je vis qu'ils étaient les meilleurs amis du monde. Ils se traitaient avec une familiarité naïve qui me rassura tout de suite. J'avais craint un moment que cette admirable fille ne fût dans la société quelque peu dangereuse pour mon jeune ami. Chaque fois que je les vis ensemble, — et ils étaient presque inséparables, — ils se parurent toujours, lui, le précepteur, affable et réfléchi ; elle, l'élève, pleine de bonne volonté, quoiqu'elle ne souffrit pas, elle était satisfaite et joueuse comme une biche en jeu ; elle courait les bosquets et les bois, heureuse de vivre, sans préoccupations, sans soucis. Elle se confiait à lui, et lui, de son côté, veillait tendrement sur elle.

À Paris, au château, la traitaient avec une négligence et un dédain qui, au fond, je crois, cachaient une sourde envie. La marquise affectait de la méconnaître de sa situation équivoque dans la famille ; les sœurs, de la regarder comme n'étant pas leur affaire et de dire en parlant d'elle : « cette pauvre Lilia ! » Lilia répondait aux dédains par l'indifférence, mépris par une petite moue insolente évitant autant que possible la mention de ses cousines et consacrait son temps, réservait sa gaieté, son entrain et ses innocentes caresses à madame Cartwright et à « son frère », comme elle l'appelait.

Quelques heures nous passâmes ensemble dans leur petit jardin. — aujourd'hui un véritable paradis ! Lui,

s'occupant des affaires de ses domaines — il ne connaissait que trop la déplorable indolence de son père, il comprenait les inconvénients qui en résultaient pour ses tenanciers et pour ses paysans, et s'efforçait sans relâche d'y remédier et de remplir dignement les devoirs que lui imposait sa grande fortune ; — Lilia près de lui, sous une espèce de berceau rustique, lisant, écrivant, dessinant, puis tout à coup cessant de travailler, se mettant à courir et butinant au milieu des fleurs. Par mille espiègleries mutines elle cherchait à dérider la gravité de son ami : véritable triomphe pour elle si elle parvenait à le faire rire quand il aurait voulu être sérieux, et sourire quand il essayait de froncer le sourcil. L'expression française « folâtre », que je les entendis souvent employer, semble avoir été inventée pour cette créature enchantée. Et comme elle savait en même temps être douce, grave et posée avec madame Cartwright ! Avec quelle délicatesse elle évitait de troubler par une gaieté trop bruyante la mélancolie de son caractère !

Je ne crois pas avoir jamais rencontré d'homme plus complètement heureux que lord Saint-Germains à cette époque de sa vie. Tout en lui trahissait le bonheur dont son cœur débordait ; et bien souvent, dans nos conversations, il me peignit les charmes d'une existence pleine — pour me servir de ses propres paroles — des jouissances les plus exquises.

Hélas ! ce bonheur devait être de courte durée !

J'ai dit plus haut que lord Louis avait accompagné à Brandon le reste de la famille. Il n'y arriva cependant qu'un mois après. Pour fêter sa présence, on décida de donner un bal

à votre intérêt et  
à votre bien n'usez

**Savon de Pin Parfumé**

Produits Français  
couronnés par  
l'Académie  
française.

après lequel ses sœurs soupiraient depuis longtemps, et chacun, à vingt lieues à la ronde, fut invité.

Lilia paraîtrait-elle à ce bal ? — Les ladies, sans un moment d'hésitation, se décidèrent pour la négative. La marquise dit sèchement qu'en tout cas elle était trop jeune et que, de plus, il serait inconvenant, cruel même de donner à une pauvre créature destinée à une existence modeste, le goût des plaisirs d'un monde où elle ne devait pas vivre. Les jeunes filles déclarèrent à l'unisson que ce serait absurde en effet, et qu'en outre Lilia n'avait pas de toilette convenable. Ce devait être une réception de gala, et Lilia n'avait jamais eu la permission de porter autre chose que des robes de mousseline blanche.

La pauvre Lilia comptait assister à ce bal, tout comme ses cousines du même âge qu'elle, et madame Cartwright, qui, malgré sa gravité, plaidait toujours la cause des plaisirs innocents et ne pouvait souffrir de voir sa "benjamine" malheureuse, paraissait toute déconcertée.

"Ma chère madame Cartwright, lui dit lord Saint-Germains, que se passe-t-il donc ? "Votre Sérénité" — c'est le surnom qu'il s'amusa à lui donner — me fait, ce matin, l'effet d'être dans une situation d'esprit vraiment extraordinaire ; vous n'êtes pas vous-même.

— Vous ne vous trompez pas, milord. Cette pauvre petite Lilia !... ne s'est-on pas imaginé de ne pas la laisser aller au bal ?

— Et pourquoi ?

— Oh ! les raisons ne leur manquent pas ; mais aucune ne me satisfait, et encore moins la chère enfant, qui se promettait tant de plaisir de cette fête ! Depuis qu'elle savait que lady Mary, plus jeune qu'elle d'un an, devait en être, elle ne faisait pas de

doute qu'il en fût de même pour elle. Mais on en a décidé autrement, et cette pauvre petite est terriblement dépointée. Vous le savez, milord, n'est pas précisément par la philosophie qu'elle brille, malgré vos excellentes leçons.

— Hélas ! cette bonne Lilia, son cœur bat trop vite et trop fort pour se soumettre à ma discipline. Elle ne consolerait facilement, je pense, ne pas prendre sa part de ce plaisir, mais elle serait profondément sensible à l'injure. Cela n'aura pas lieu.

— Que faire ?... Voulez-vous intervenir ? Faudra-t-il que Jupiter en vienne à la scène et fasse entendre sa grande voix ? Quant à moi, j'ai dit tout ce que je pouvais me permettre de dire.

— J'interviendrai certainement si cela est nécessaire, plutôt que de laisser ma petite chérie souffrir de cette amère déception. Je vais aller parler tout de suite à la marquise.

Lord Saint-Germains se fit annoncer chez sa belle-mère.

"Je viens, madame, comme d'habitude, vous présenter une requête."

— Toute demande de votre part, milord Saint-Germains, est accueillie d'avance.

— Celle-ci concerne Lilia.

— Ah ! vous êtes beaucoup trop indulgent pour cette pauvre fille. De quoi s'agit-il aujourd'hui ?

— Du bal que vous allez donner. Nest-ce pas une pitié que de la priver du plaisir d'y danser ?

— Mon avis est qu'elle n'y est nullement à sa place, et qu'il est temps de lui apprendre la différence qui existe entre elle et mes filles. Une différence dont, depuis trop longtemps peut-être, on n'a pas assez tenu compte. Cette occasion est bonne à saisir, pour la lui faire comprendre.

— Hélas ! pauvre petite Lilia ! J'ai toujours assez senti ! Ne vous-mêmes, madame, laissez à ce

pour le noble monde le soin de la lui faire  
sentir encore davantage, sans pren-  
dre sur nous l'odieuse de la leçon ?

— Ce n'est pas mon avis. C'est au  
contraire, dans mon opinion, la meil-  
leure éducation à donner aux jeunes  
filles de sa condition. Il faut leur ap-  
prendre de bonne heure à se tenir à  
leur place et à rester humbles.

— Mais... quant à ce bal, madame,  
excusez-moi d'insister... Lilia  
est encore qu'une enfant ; — épar-  
paillez-lui le désappointement de ne  
pas y assister. Elle est trop jeune  
pour le supporter.

— Je désapprouve absolument la  
présence de Lilia dans un milieu si  
tout fait pour elle.

— Je suis vraiment dé-olé de vous  
contrarier, après un avis si nettement  
exprimé ; mais, par considération  
pour moi, consentez, pour cette fois, à  
passer contre votre propre jugement. Je  
vous supplie de permettre à Lilia de  
paraître à ce bal.

— Comme toujours, milord, votre dé-  
cision est un ordre pour moi. Qu'il en  
soit donc comme vous voulez ! Je me  
garde les mains des conséquences  
d'une méthode d'éducation que je  
n'ai pas approuvée et n'approuverai  
jamais."

Lord Saint-Germains dut se con-  
tenter de cette désagréable permis-  
sion.

— Je suis aussi faible qu'un grand-  
papa gâteau, me dit-il. Je n'aurais  
pas eu la force de supporter le désap-  
pointement de cette enfant ; je n'au-  
rais pas eu le courage de voir cette  
si innocente et affectueuse créature ver-  
seur une larme."

Il lui fit entrevoir la possibilité de  
certifications pour elle pendant le  
bal puisqu'elle était l'objet d'un tel  
intérêt.

— J'ai eu la même pensée, me ré-  
pondit-il, et j'ai l'intention d'assister  
moi-même à la fête. Ce sera mon en-

trée dans le monde ; je dois m'habi-  
tuer à surmonter ma timidité. J'aurai  
soin, vous pouvez en être certain, de  
veiller à ce que personne ne manque  
d'égards envers ma petite fille. Si  
elle a la douceur d'un agneau, elle a  
aussi la tête près du bonnet, et pren-  
drait feu à la première insolence, j'en  
ai peur."

— Ah ! cher lord Saint-Germains,  
s'écria Lilia en apprenant la victoire  
remportée, et trop jeune et trop étour-  
die pour attacher grande importance  
à l'impure du premier refus, quel  
charmant et habile homme vous êtes  
d'avoir gagné ma cause ! En vérité...  
oui, vraiment, monsieur Wilson, je  
crois qu'en entendant les musiciens  
jouer et les danses commencer, je  
serais positivement devenue folle  
d'être obligée de rester dans ma  
chambre, toute seule. — Ah ! ma pau-  
vre Lilia, me dis-je quelquefois,  
quelle triste destinée t'attend ! Mais  
aussitôt je me souviens que Saint-  
Germains me reste, et je me sens  
consolée.— Oh ! vous êtes bien le plus  
adorable et le plus adoré Saint-Ger-  
mains qui ait jamais existé depuis  
les mille et mille années qu'il y a, à  
ce qu'ils disent, des Saint-Germains  
dans ce vieux château !"

La marquise et ses filles, cependant,  
de fort mauvaise humeur de leur dé-  
faite, jugèrent inutile de faire les  
frais d'une toilette nouvelle pour Li-  
lia : une robe de mousseline blanche  
toute simple, c'était bien assez bon  
pour elle ! Et quand madame Cart-  
wright réclama auprès de la femme  
de chambre de ces demoiselles, il lui  
fut répondu que tels étaient les or-  
dres de lady Brandon, et que miss  
Lilia ne porterait pas autre chose que  
cette robe de mousseline "pour lui  
apprendre à connaître son rang."

— Pour lui apprendre qu'elle n'est  
pas sur le même pied que les autres !  
dit madame Cartwright indignée à

lord Saint-Germain.

—Qu'importe, ma chère madame Cartwright ? Je sais un remède à cela. Nous nous arrangerons de façon que la robe de mousseline paraisse plutôt une preuve de bon goût que d'infériorité. Vous ne niez pas, n'est-ce pas ? qu'il suffira à cette chère petite de quelques roses dans les cheveux pour être charmante. Que voulez-vous de plus ?

Cette soirée tant désirée arriva enfin. Lilia descendit chez lord Saint-Germain pour rejoindre madame Cartwright, qui lui avait promis de l'accompagner à la salle de bal. J'étais là. Elle entra, rougissant, riant, toute confuse, le teint animé, les yeux plus brillants qu'à l'ordinaire. Ses cheveux semblaient plus épais, plus ondoyants, plus soyeux, et quelques roses rouge sombre rehaussaient encore l'éclat de leurs reflets dorés. Sa robe blanche, garnie de rubans de même couleur, faisait valoir les contours exquis de sa taille, et ses petits pieds, chaussés de satin blanc, posaient à peine à terre, comme elle venait vers nous avec la légèreté d'une fée, souriant de sa propre agitation :

—Maintenant que le moment est arrivé, voilà que je suis toute dépaycée ? ça ne m'amuse plus autant. Je me sens timide et effrayée ! Mais... au fait, il y aura là tant de monde qu'on ne fera pas attention à moi. — Monsieur Wilson, êtes-vous allé déjà dans la salle de bal ? N'est-ce pas que c'est beau ? Je suis descendue, tout à l'heure, en cachette, pour y jeter un coup d'œil."

Puis, s'avancant gaiement et faisant une révérence devant madame Cartwright :

—Serai-je bien ? continua-t-elle. Me trouvez-vous bien, lord Saint-Germain ?

Saint-Germain la dévorait des yeux. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

Il pâlisait et rougissait tour à tour. —Vous êtes charmante, en vérité, chérie, dit madame Cartwright d'un ton affectueux.

—Me trouvez-vous bien, Saint-Germain ? répéta Lilia ; pourquoi dites-vous rien ?

Et elle ajouta, au peu inquiète : —Il y a quelque chose qui ne va pas dans ma toilette, j'en suis sûre.

—Si, je vous trouve bien, dit-il se levant... très bien !...

—Qu'avez-vous donc ? qu'avez-vous ? comme vous me regardez !

—Oh ! pardonnez-moi, Lilia, comme s'il sortait d'un rêve ; vous avez raison, quelque chose me gêne à votre toilette pour ce bal magnifique, pour cette occasion unique.

—Oh ! certainement. Mille choses me manquent, répondit-elle en riant, un collier de diamants, par exemple.

—Pareil à celui-ci ? dit-il en ouvrant un écrin qu'il tenait à la main et en sortant une chaîne de diamants à laquelle était attaché un petit médaillon entouré de pierres fines de très grande valeur. Vous y mettez Lilia, des cheveux de notre chère dame Cartwright, et il vous rappellera celui qui ne vit que pour vous heureuse.

—Oh ! Saint-Germain !... pour moi !... Vous me le donnez ! n'en suis pas digne. Comment ! vous avez été assez bon. — elle levait sur lui des yeux noyés de larmes d'émotion, — malgré toute votre sagesse, votre philosophie et votre dédain de l'ostentation et de la magnificence pour penser à ma toilette, à mon honneur dans le monde et aux vanités de mon pauvre cœur !

Elle prit les diamants qu'il lui offrait et les embrassa. Une larme, brillante comme eux, tomba sur sa main.

—Ce ne sont pas les diamants, non, non... C'est votre bonté, votre affection... c'est votre délicatesse.

comprends tout, allez !... Mais, vérité, cette parure est trop belle pour moi.

Non, ma chère Lilia, rien n'est trop bon pour vous. C'est là le premier, seul cadeau que je vous e jamais fait. Gardez-le en souvenir le moi.

Il y a de vos cheveux dans le médaillon ?

Non, ma chérie.

Laissez-moi en mettre. Que j'aie moins, réunis là, les cheveux de deux seuls amis !"

Vivement elle alla prendre une paire de ciseaux, et madame Cartwright coupa une mèche des admirables cheveux noirs de lord Saint-Germains, la plaça dans le médaillon l'une des siennes et passa le collier au cou de Lilia.

Ils étoient tous émus de cette scène. Quand Lilia commença à se remettre, quand elle eut repris son air gai habituel, lord Saint-Germains dit qu'il était temps de descendre au salon. Il m'offrit le bras. Lilia s'appuya sur celui de madame Cartwright.

Ils trouvèrent la marquise et ses deux sœurs assises à l'entrée de la longue salle des appartements. Aucun des frères n'avait encore paru. Lord Louis, seul, arrivé de Londres une heure auparavant, était auprès de ses sœurs, disant des folies à une jeune française, demoiselle de compagnie des misses Brandon, et la coquette la regardait effrontée que j'aie jamais rencontrée.

La marquise fit presque un soubresaut en apercevant lord Saint-Germains et pâlit affreusement. On l'aurait dite frappée d'un choc soudain. Elle s'avança cependant au-devant de lui et le remercia gracieusement d'un plaisir inattendu, dit-elle, que lui apportait sa présence.

Lord Louis, en voyant son frère, se tourna avec sa vivacité ordinaire

et, lui serrant affectueusement la main, l'assura de son bonheur de le retrouver si bien portant. Ce fut ensuite mon tour. Puis tout à coup :

"Ah !... madame Cartwright ! Comment ! c'est vous ? Est-il possible ? Quoi !... réellement, vous avez consenti à quitter votre retraite, et vous voilà, comme nous tous, entrée dans la damnation éternelle !

—J'espère que non, répondit-elle. Je suis venue simplement pour accompagner miss Horne... et remplir mon devoir.

—Oh !... Lilia !... Je ne vous voyais pas. On m'avait prévenu cependant que vous seriez des nôtres."

Il la regardait, tout en parlant, avec un étonnement profond.

"Est-ce réellement Lilia !... Comment ! je vous ai laissée la plus charmante petite futée de l'univers, et je vous retrouve... peu importe... peu importe... Voulez-vous m'accorder les deux premières danses ?"

Lilia devint rouge comme une cerise. Elle paraissait ravie. Je crois, sur ma parole, qu'elle avait pensé que personne ne l'inviterait.

"Si vous le voulez, dit-elle.

—Si je le veux ! s'écria lord Louis en la dévorant du regard. Alors, vous n'êtes pas engagée et vous acceptez. C'est chose convenue."

Lilia rejoignit ses cousines.

"Oh ! Saint-Germains, quelle exquise créature ! quelle délicieuse et adorable fille ! On n'a pas d'idée d'un pareil changement, en un an à peine. Quelle différence avec mes sœurs ! Mais regardez-la donc ! c'est la grâce en personne ! elle est merveilleusement belle !... c'est un enchantement !"

Il s'approcha d'elle et se mit à lui parler avec animation. Elle riait et semblait coqueter avec lui. Une innocente coquetterie, me disais-je tout bas ; tout à fait innocente ; simple-

ment un peu plus de gaîté et de douceur qu'à l'ordinaire, dans son attitude et dans ses regards.

J'entendis lord Saint-Germain soupirer.

La salle de bal commençait à se remplir de monde, et bientôt la foule me sépara de la famille Brandon. Quand les quadrilles se formèrent, j'aperçus de nouveau Lilia. Elle dansait avec lord Louis. Sa beauté excitait l'admiration de tous. On entourait la marquise en lui demandant qui était miss Horne. La marquise cherchait en vain à dissimuler sa mauvaise humeur. Non seulement elle était mortifiée de voir miss Horne détourner l'attention de ses propres filles, mais encore profondément ulcérée d'assister au triomphe de lord Saint-Germain sur son frère cadet.

Lord Saint-Germain, pour la première fois en quelque sorte qu'il se montrait en public, était accueilli par tous avec un plaisir mêlé de respect. Chacun semblait désireux de rendre hommage à un homme qui, bien que vivant dans la retraite et à peine entrevu jusqu'alors, s'était fait cependant connaître depuis longtemps déjà par ses actes et ses bienfaits.

Pour la première fois aussi lord Louis se trouvait apprécié à sa juste valeur, et au lieu d'être traité, ainsi qu'à l'ordinaire, comme l'héritier probable des titres et des domaines de sa famille, il était subitement rejeté au second plan, à la place insignifiante de fils cadet.

Quant à lui, il paraissait s'en soucier fort peu et, avec son étourderie habituelle, ne s'occupait que de Lilia. Entièrement absorbé par elle, il ne pensait pas plus à la mortification et au désappointement de sa mère qu'à ses devoirs de fils de maison envers les invités.

La marquise, la rage au cœur, s'adressa à lord Saint-Germain :

— "Il serait à désirer que lord Louis comprit l'absurdité de ses attentions envers Lilia. Il serait temps qu'il cessât ce marivaudage ridicule et s'occupât un peu des autres jeunes filles. Seriez-vous assez bon pour lui parler ?"

Lord Saint-Germain, en train de causer dans un groupe, se retourna vivement et jeta un coup d'œil rapide sur son frère.

Lord Louis parlait bas à Lilia, qui rougissait jusqu'aux oreilles. Lord Saint-Germain devint d'une pâleur livide. Je le vis chanceler. Il prit cependant mon bras et me dit :

— "La marquise a raison. Il faut lui vertir."

Nous le rejoignîmes.

— "Louis, votre mère désire que vous occupiez un peu plus des titres et que votre attention ne soit exclusivement concentrée sur les affaires de votre famille."

— Vous avez raison. Sur mon honneur, je me conduis comme un ours. Je vais aller inviter les ladies Carlton à danser. Lilia, venez-vous-en, nous dansons ensemble le cotillon après le souper.

— Vous ferez mieux de refuser, dit lord Saint-Germain. On n'aura pas besoin de lui ailleurs.

— Elle fera mieux d'accepter, au contraire, car je l'ai engagée. Je vais maintenant remplir mes devoirs de fils de maison ; mais rien au monde ne m'empêchera de danser le cotillon avec elle. — Faites attention, n'oubliez pas votre promesse.

— Oh ! il n'y a pas de danger qu'il y manque, fit lady Geraldine qui trouvait à deux pas.

— J'y compte, Lilia. Que les invitations dont vous allez être assaillies vous fassent pas me manquer de rôle !"

Et il ajouta d'un air gouailler

« N'y manquez que si vous trouvez quelque chose de mieux. »

Lilia, dit tout bas lord Saint-Germain, ne dansez pas le cotillon avec lord Louis, je vous en prie. Il est toujours inconséquent et plus fou que jamais ce soir, et nous ne devons pas laisser qu'à nous seuls. »

Et tout il s'éloigna.

Maintenant, s'écria Géraldine, nous ne danserez pas avec lord Louis, Lilia, vous en répondez. Non, non ! Ah ! nous comprenons bien nos intérêts, Lilia, petite, avec tous nos regards inquiets ! Nous avons commencé par les diamants ; ce sera le tour des bijoux ensuite, n'est-ce pas ? Nous sommes pas des saintes-nitouches pour rien, il me semble ! La vertu a toujours sa récompense, c'est sûr ! Soyez gentille pour votre excellent tuteur ; il vous réserve peut-être quelque chose de mieux, pour venir. Qui sait ? »

Les joues de Lilia se couvrirent d'une rougeur de feu. Elle semblait se déchirer à une pensée qui pour la première fois venait de lui traverser l'esprit. Quelques instants après, elle se perdit dans la foule.

« Je vis encore une ou deux fois, dans le courant de la soirée, lady Géraldine et ses soeurs lui parler d'un air inquiet. A ma grande surprise, elle ne dansa le cotillon avec lord Louis, qui jusqu'à la fin de la fête, comme par hasard, ne s'occupa que d'elle. Lilia ne parut recevoir toutes ces attentions avec une réserve voulue, qu'elle ne pouvait en vain de dissimuler. »

Lord Saint-Germain, debout à l'un des angles du salon, la regardait d'un air de si réelle souffrance, que je ne puis qu'on ne le remarquât. Je m'approchai de lui, et le prenant par le bras :

« Excusez-moi, milord, je vous prie, mais on peut s'apercevoir... »

« Merci, monsieur Wilson ; je re-

connais là votre vieille amitié. Merci de prendre intérêt à un malheureux aussi cruellement accablé que moi. Ah ! tout est fini, tout est fini ! »

J'étais stupéfait. Était-ce bien lui qui me parlait ainsi, lui ordinairement si calme ?

« Le moment est mal choisi pour une explication, continua lord Saint-Germain. Malheureux que je suis ! J'ai découvert le secret de mon cœur au moment de son plus amer désespoir. Je n'ai pas le courage de fuir, je n'ai pas celui de rester. Ah ! oui, bien misérable, monsieur Wilson ! Je hais, j'abhorre mon frère ! Oui, je l'envie et je le hais ! »

Il se tourna de nouveau vers lord Louis qui, rayonnant de jeunesse et de beauté, fixait sur Lilia des yeux ardents. Quant à elle, nous ne pouvions saisir l'expression de son visage. Elle détournait à demi la tête et baissait les yeux.

« Je me méprise à me faire horreur, reprit-il en poussant un profond soupir. Ah ! je me doutais peu de ce qui se passait en mon cœur !... J'avais cru jusqu'à ce moment n'être pour elle qu'un frère... un père affectueux et tendre ! Hélas ! hélas ! je l'aimais comme un fou... d'un amour qui n'est pas fait pour moi ! »

Il s'arrêta, car lord Louis et Lilia passaient près de nous, se donnant le bras.

« Lilia ! » dit timidement lord Saint-Germain.

Elle lui jeta un long regard pensif. Elle allait répondre peut-être ; mais lady Isabelle la suivait, et, en entendant sa voix, elle se retourna vivement vers lord Louis, recommença à plaisanter et à rire d'un air libre et dégagé qui fut loin de me plaire, et tous deux s'éloignèrent.

Je me retrouvai près d'elle au moment où la fête finissait. Pâle, épuisé-

sée, elle était sur le point de quitter le salon.

— Bonne nuit, monsieur Wilson, me dit-elle d'une voix douce, mais pleine de mélancolie.

— Vous vous êtes amusée, j'espère, miss Horne ?

— Oh oui ! Quelle charmante soirée !

— Je crains que lord Saint-Germain ne soit fatigué.

— Pensez-vous ? Oh ! j'espère que non. Il se croit plus faible qu'il ne l'est réellement.

— C'est elle qui parle ainsi ! pensai-je à part moi ; déjà !

Et je tournai les talons, envahi d'un soudain dégoût.

— Quelle fête ! s'écria le lendemain matin Judy, qui, en robe de satin rouge garnie de large franges et ses cheveux blond-flassee couronnés d'un énorme turban, avait pris part aux réjouissances de la nuit. Tout était si beau et si bien ordonné ! et la marquise ! qu'elle avait l'air heureux, entourée de son adorable famille ! Et les misses Brandon, qu'elles étaient charmantes avec leurs délicieuses robes roses ! Mais comment diable Lilia a-t-elle eu ce collier de diamants, — si ce sont de vrais diamants ? En tout cas, c'est une bien grande preuve de mauvais goût de sa part de les avoir portés. Cela m'a paru tout à fait déplacé, et, je dois le dire, j'ai entendu les ladies Brandon en faire aussi la remarque. Des diamants à une fille de cette condition, c'est absolument ridicule, et je ne comprends pas que lord Saint-Germain lui ait permis de s'en parer, elle, pauvre créature sans fortune. Ces demoiselles avaient l'air vexé, et, ma foi ! il y avait bien de quoi. Quant à moi, je n'ai pu m'empêcher de plaindre lord Louis. Penser qu'il ne sera jamais marquis de Brandon ! Un si joli homme ! — Ah ! pauvre lord Saint-Germain ! Bien sûr, il paraissait se porter éton-

namment bien pour lui, et, il n'est pas à dire, il a fort bonnes faces. Mais lui, être l'héritier ! ah ! c'est vraiment un grand malheur, et la pauvre lady Brandon doit être horriblement vexée !

— Oui, je n'en serais pas étourdi, répondis-je.

Jamais fête ne produisit d'aussi funestes conséquences que celle-ci tant désirée.

Pour la marquise, d'abord. La flexion de Judy n'était que la vraie : l'idée que lord Louis, son adoré, son idole, ne serait jamais qu'un simple cadet de famille pour elle la plus amère des déceptions.

La présence de lord Saint-Germain en public, comme chef reconnu de la famille, avait fait évanouir tous ses rêves d'ambition et avait détruit son espoir de l'espérance depuis si longtemps caressée que l'enfant infirme et débile ne ferait pas obstacle, en attendant, à l'avenir de son frère.

Quand elle le vit paraître, portant, marchant et parlant comme tout le monde, elle n'eut pas un instant de doute ; une conviction certaine s'imposa à son esprit : lord Saint-Germain vivrait !

La conduite de lord Louis n'était pour elle une autre déception. Elle se demandait pour qui elle avait éprouvé de si nombreuses inquiétudes, s'était agitée sans un moment d'hésitation, au lieu de se consacrer à sa situation dans le monde qui lui assignait, avec autant d'aisance que de bonne humeur que si une jeune personne destinée ne lui eût jamais été proposée. Absorbé par sa folle ambition pour Lilia, il ne s'était occupé que d'elle, et sans se soucier de ce qu'en dirait-on, il n'avait pas craint de se compromettre pour la première fois qu'il se montrait en public, en disant son esclavage.

il n' y a ces causes d'irritation et d'in-  
étude s'en ajoutaient d'autres plus  
c'est-à-dire encore.

Les dépenses d'une extravagance  
éroyable qu'entraînait l'entretien  
de son train de maison avaient fait  
pendis longtemps déjà du marquis  
Brandon un homme quelque peu  
né. Maintenant, c'étaient les dettes  
de lord Louis qu'il s'agissait de  
payer. Non seulement prodigue à  
l'extrême, mais encore joueur effréné,  
accoutumé à voir ses moindres désirs  
satisfaits et déjà envahi par ce sen-  
timent de satiété qui mène peu à peu  
à l'vice l'homme de plaisir, lord  
Louis s'était laissé entraîner sur une  
route fatale. Il avait joué gros jeu.  
Sa mère, la confidente de ses per-  
tes et de sa détresse, voyait avec ter-  
reur la santé apparente de lord St-  
germain mettre obstacle à l'exécu-  
tion des engagements de son fils bien-  
aimé.

Rien que forcée de s'avouer à elle-  
même que, pour un cadet de famille,  
il avait été élevé avec beaucoup trop  
de indulgence, sa fierté cependant se  
révoltait et refusait de reconnaître  
que sa raison lui criait être la vé-  
rité. Elle se flattait que, du moins,  
c'était impossible ou grandement im-  
probable que lord Saint-Germain se  
souvenait jamais, et cette pensée seule  
venait à calmer un peu ses crain-

tes. Quelque amères cependant que fus-  
sent pour la marquise les conséquen-  
ces de ces événements, ils ne lui cré-  
aient pas une situation entièrement  
désolée, et si la terreur de l'avenir  
lui enseignait aujourd'hui, elle avait  
souvent déjà hanté ses nuits  
sans sommeil.

Lord Saint-Germain, au contraire,  
se réveillait brusquement de son rêve  
de bonheur. En découvrant le fatal  
secret de son coeur, il s'abandonna,  
dans les premiers moments, à une

douleur, à une angoisse d'autant plus  
terrible, que jusque-là sa vie s'était  
passée plus calme et plus exempte  
de toute émotion morale.

Je fus le témoin attristé de quel-  
ques-uns des accès d'irrésistible dé-  
sespoir auxquels il fut en proie.

— Oh ! monsieur Wilson ! quel chan-  
gement ! quelle horrible découver-  
te !... Ma Lilia, ma douce, mon in-  
nocente Lilia ! Combien peu nous nous  
doutions l'un et l'autre que le mons-  
tre qu'elle entourait, malgré sa dif-  
formité, d'une affection si ingénue et  
si tendre pourrait nourrir dans son  
coeur une passion qui le rendrait à  
jamais odieux et exécration à ses  
yeux !... Avoir osé l'aimer d'a-  
mour !... elle !... ah ! mon bonheur,  
ma jeunesse, ma vie !... tout s'érou-  
le !... je suis maudit. Ah ! c'est fini !  
Impossible de recouvrer cette igno-  
rance bénie avec laquelle je m'en-  
ivrais de ses sourires, de son adorable,  
de sa céleste beauté ! Maintenant,  
tout est poison pour moi. Quand je  
la vois, sa douceur, son charme, tous  
ses enchantements me torturent le  
coeur et me font perdre la raison...  
Ah ! plutôt à Dieu que je l'eusse per-  
due, et pour toujours !

— Hélas ! milord, lui disais-je, ne  
vous laissez pas abattre ainsi. Soyez  
plus juste envers vous-même. Songez  
à ce que vous valez. Pourquoi n'es-  
sayeriez-vous pas de vaincre, comme  
tant d'autres l'ont fait avant vous ?  
Considérez quel parti vous êtes !

— Ne me parlez jamais de cela, Wil-  
son. Ne me tentez pas avec cette  
cruelle pensée... Oui, il y a des mo-  
ments, je l'avoue, où je me dis que  
je pourrais l'acheter... que je pour-  
rais chercher à la décider de troquer  
sa beauté contre mon or... Horrible  
tentation !... Jamais, jamais ! La  
reconnaissance, peut-être... peut-être  
aussi l'ambition et la vanité... La  
femme est faible, et elle n'est pas un

auge, après tout... Mais, Dieu m'en garde ! Oh ! Louis ! comme je vous envie !... Pensez-vous qu'elle l'aime. Wilson ?"

Je ne pouvais me faire à cette idée.  
"Je ne crois pas, lui dis-je."

Il parut soulagé.

"Si Dieu m'épargne cette douleur, qu'il soit béni ! Elle n'a que dix-sept ans... C'est l'âge où les passions s'éveillent... et cependant, si son cœur n'avait pas parlé, j'aurais pu peut-être faire d'elle ma femme, et, pendant quelques années, satisfaire le besoin d'affection de son innocente nature... et je serais mort content, la laissant, après moi, calme et heureuse... Mais aujourd'hui, cela même m'est refusé... Ces quelques années de paix, je ne les aurai pas... Mes tourments ont commencé avant que j'aie pu en jouir."

J'ai dit que je ne pouvais me faire à l'idée de l'amour de Lilia pour lord Louis. Que devais-je penser cependant ? Depuis le soir de ce malheureux bal, un grand changement s'était opéré en elle. Son front, si serein et si pur jusqu'alors, était devenu soucieux. Ses yeux se remplissaient brusquement de larmes qu'elle s'efforçait en vain de cacher, et souvent je la surprénais se promenant dans les bois, seule, mélancolique et sombre. Aimait-elle réellement, et était-ce lord Louis qu'elle aimait ?

Lord Louis n'était resté que trois jours au château, et pendant ce court séjour il n'avait cessé de s'occuper de Lilia, sans chercher à dissimuler l'admiration qu'elle lui inspirait, jurant à ses sœurs qu'il n'avait jamais rencontré de créature plus ravissante, plus enchanteresse ; que la distance qui les séparait d'elle était incommensurable, et que son air triste et rêveur avait mille fois plus d'attraits que toutes leurs grâces enjouées. Son admiration, en un mot,

était aussi extravagante que peu guisée, si peu déguisée même que marquise, loin d'en être irritée inquiète, n'en ressentit aucun trouble. Elle se borna à ne pas le retenir quand il annonça son départ pour Londres, en déclarant que cet honorable château était bon tout au plus pour des êtres antédiluviens, ou qui revenait au même, ajoutant pour ses ancêtres du temps de la guerre des Deux-Roses.

Il nous quitta donc trois jours après le bal. Son départ ne mit un terme à la tristesse de Lilia, mais nous le pensions. Tout au contraire, son accablement augmenta. Ses manières changèrent même à l'égard de lord Saint-Germains. Cette réserve étrange, une sorte de crainte succéda à cette naïve familiarité à laquelle elle l'avait habitué. Elle ne s'approchait plus de son fauteuil avec cet empressement caressant et presque amoureux plein de charmes, pour lui montrer ses fleurs, ses dessins et ses oiseaux, pour le faire rire de ses folles excentricités ou lui lire quelque passage d'un livre dont elle était fascinée. Elle lui tenait à peine compagnie, elle fuyait madame Cartwright et quittait presque plus ses cousines. Avait-elle donc deviné les sentiments de lord Saint-Germains et en avait-elle horreur, en dépit d'elle-même bien son amour naissant pour son frère l'attirait-elle dans la société de ses sœurs ? Lord Saint-Germains crut à la première de ces hypothèses et cette conviction mit le comble à son désespoir.

"Tout s'explique, me dit-il un jour. Je me suis trahi, et la pauvre créature me fuit avec terreur et dégoût. Comment pourrait-il en être autrement ? Pauvre petite créature ! elle est trahie de son dernier asile par un horrible monstre qui terrifie sa jeune

tion, comme quelque étrange cause. Oh ! ma Lilia, mon adorée Lilia ! pourquoi ne m'est-il pas permis d'être encore votre frère et votre père ? Mais non ; elle me déteste à présent... elle me craint et me hait, et qui, il y a quelques jours à peine, était tout son bonheur, toute sa joie à vivre près de moi ! Mon égoïste orgueil méritait ce châtement !"

Cette pensée l'obsédait. En vain cherchait-il à la chasser ; en vain faisait-il d'héroïques efforts pour redevenir maître de lui-même. La lutte était trop violente pour sa constitution délicate, et je le vis avec angoisse s'affaiblir de jour en jour. Un mal si douloureux, plus implacable que celui auquel sa pauvre mère avait succombé, le minait, et le conduisit rapidement au tombeau : le fruit d'un amour sans espoir, et dont la présence de celle qui en était l'objet augmentait encore les tortures.

Ses joues se creusaient chaque jour davantage ; ses yeux avaient un aspect vitreux ; sa voix perdait sa douceur et sa netteté et prenait des tons graves et effrayants. Je l'avertis de la gravité du danger et le suppliai de me permettre de le conjurer.

Pour rien au monde, me répondit-il, A quoi bon la guérison, puisque elle ferait son malheur ? Croyez-vous donc que je voudrais profiter de mon inexpérience, de sa jeunesse, pour venir à jamais à cet ange un misérable infirme tel que moi ? Elle ne se ferait même pas à quel point je serais lui devenir audieux. Non, abandonnez-moi à mon sort, mon ami, je guérirai ou ne guérirai pas, c'est de peu d'importance."

Elle avait-elle conscience de ce qui se passait ? Le temps n'était pas loin que ce si rapide dépérissement aurait été ses plus tendres attentions et ses plus vives inquiétudes. Il était plus ainsi aujourd'hui.

Quelquefois encore, il est vrai, par la force de l'habitude, elle s'approchait de lui pour placer un tabouret sous ses pieds ou un oreiller sous sa tête ; mais aussitôt elle se retirait en silence et souvent même n'achevait pas la besogne commencée. Lord Saint-Germain faisait remarquer, en soupirant, ce relâchement dans ses soins. "Cependant, ajoutait-il, il vaut mieux qu'il en soit ainsi ;" et il la repoussait doucement quand elle voulait lui rendre un de ces légers services.

"Vous me faites mal, Lilia, disait-il. Laissez cela, chère enfant. Madame Cartwright s'en acquittera mieux que vous."

Lilia alors se reculait de quelques pas, toute confuse. Un instant après, elle trouvait une excuse pour quitter la chambre et ne reparaisait pas de toute la soirée.

Madame Cartwright n'eut pas d'explication avec moi. La douloureuse gravité de sa contenance trahissait seule sa conviction que les prières de la pauvre marquise de Brandon, que ses propres efforts avaient été inutiles, et que notre ami périssait victime de cette passion dont elles avaient toutes deux si fermement espéré que leurs plans d'éducation suffiraient à le garantir.

Il est difficile de concevoir une coïncidence de circonstances plus fatales que celles sous lesquelles lord Saint-Germain succombait, ou d'imaginer à quel point Lilia était devenue nécessaire à son bonheur.

Humilié dans toutes ses affections, avec un cœur fait pour aimer, du jour où elle était entrée dans la famille Brandon et s'était attachée spontanément à lui, sa vie avait tout à coup changé de face. Réchauffée par la tendresse de cette enfant, son âme ulcérée s'était sentie revivre. En se faisant son protecteur, en se consacrant

à son éducation, il avait enfin trouvé un intérêt dans sa vie jusqu'alors si désespérée et si sombre ; l'esprit vif de Lilla, sa pétulante et communicative gaîté, ses reparties naïves et ses adorables saillies l'égayaient et lui faisaient oublier ses souffrances. Ah ! comme frère et soeur, qu'ils avaient été heureux ! Tout cela maintenant n'existait plus. Cette passion profonde, qui couvait depuis si longtemps sans qu'il s'en doutât, venait, en éclatant tout à coup, de changer brusquement la situation. Celle qu'il avait choyée et guidée, comme soeur, n'éveillait en lui, comme amante, qu'un sentiment d'humiliation et de crainte ; cette innocente affection, qu'ils avaient été tous deux si fiers de ressentir l'un pour l'autre, c'était de l'amour aujourd'hui : un amour qui, croyait-il, s'il était connu, ne lui inspirerait, à elle, que de la terreur, et le couvrirait, lui, de ridicule aux yeux du monde. De là ses angoisses quand elle était près de lui, quoiqu'il ne se sentit pas la force de supporter son absence.

Il était évident pour moi que lord Saint-Germains n'avait plus longtemps à vivre.

Que pensait la marquise ? Je n'ai pas la prétention de la prétention de pas la prétention de le savoir ; mais je ne vis jamais un aussi grand changement dans une créature humaine. À mesure que la santé de son beau-fils déclinait, la marquise semblait en quelque sorte renaitre : son teint reprenait ses couleurs, sa démarche, son assurance, son front sa sérénité. Elle prodiguait au malade les preuves d'intérêt, s'informant avec inquiétude de ses nouvelles et ne cessant de lui témoigner la plus tendre affection. Elle jouait, en un mot, dans la perfection son rôle de mère dévouée et aimante.

"Quel ange ! me disait Judy ; on

est vraiment ému en la voyant. Elle est venue en personne aujourd'hui en ville pour me parler du laid de la marquise. M. Deane a une ânesse, tu n'en as pas, mon frère ? Je te l'ai dit.

—Ma chère Judy, qu'importe ? au Saint-Germains me boit pas de la tête d'ânesse.

—Oh ! comment peux-tu dire ça ? La marquise a bien voulu m'écrire—quelle douce voix elle a !—Elle ne pouvait rien prendre de moi pour son rétablissement. "N'avez-vous pas votre avis, miss Wilson ?" ajouta-t-elle. Ah ! je suis bien inquiète, mais j'ai l'intention d'écrire à son père. Le danger est imminent. Est-ce que ce n'est pas là l'opinion de M. Deane ?" J'ai répondu que je ne le savais pas le fond de ta pensée, mais j'ai ajouté que, quant à moi, j'avais pas d'espoir. Alors ses yeux se sont remplis de larmes, et elle m'a dit : "Quelle perte ce serait pour la famille, pour tout le pays et pour moi en particulier ! Car, vous savez, m'a toujours témoigné une grande amitié, et je suis plus qu'une mère pour lui." — Comme c'est gênant de sa part !... Pauvre femme, elle a toujours tenu son propre fils et ses terres de ses domaines !

—Pour l'amour de Dieu, Judy, ne criai-je à bout de patience, cesse de te plaindre ! Qu'entends-tu par ces choses-là ? Ils ne lui ont jamais rien fait et je l'espère encore, ne lui en arriveront jamais."

Je retournai ce soir-là au château. Lord Saint-Germains était très faible qu'il pouvait à peine se tenir. Je le trouvai tout en larmes c'était la première fois que je le voyais ainsi ; il lisait un livre et m'apercevant il cacha à la hâte le coussin de son fauteuil.

"Vous allez moins bien, ce soir ?" lui dis-je.

pas plus mal, pas plus mal ; mais  
 mais agité, ému, ulcéré jusqu'au  
 du coeur. Ah ! mon ami, je ne  
 cache rien, à vous !... Un en-  
 aurait honte de se laisser abat-  
 ainsi ! Ai-je donc perdu toute mon  
 vie ?... Vous ne devineriez ja-  
 reprit-il après un moment, ce  
 m'a mis dans cet état... Tenez !  
 m'a mis un de ses livres. Je me souviens  
 à lui avoir donné quand elle était  
 mon enfant. Elle l'a lu et relu, et  
 "N'ayant le voilà déchiré, presque  
 ? à lambeaux. Ah ! je la reconnais  
 qu'elle est là, la pauvre petite !... Je n'a-  
 en n'ai jamais lu cette histoire ; elle est  
 est-elle est pathétique."

M. prit le livre et m'en montra le  
 titre. C'était le conte de fées : "Zé-  
 pé de Azor," ou "la Belle et la Bête."  
 à moi ! si ces temps-là pouvaient  
 mes yeux ! si, sous le masque de ma  
 elle semit, j'avais conscience que je  
 posséder le pouvoir de charmer et de me  
 pour aimer, comme je m'humilierais,  
 savais aussi ! avec quelle joie j'implore-  
 rais je m'agenouillerais ! comme je  
 me prosterais, ainsi que le héros de ce  
 genre touchant ! Hélas ! hélas ! mes  
 forces, par moments, dépassent  
 mes forces !"

était horriblement agité, et tout  
 son corps frissonnait sous ses efforts  
 pour vaincre son émotion. Enfin, à bout  
 de forces, il se renversa sur le dos  
 de son fauteuil et tomba dans  
 une sorte d'assoupissement fiévreux,  
 sa main pendante le long de son  
 visage, il semblait exténué.

Il était dans l'embrasure de l'une  
 des profondes fenêtres, je ne le quit-  
 tais des yeux, le coeur déchiré de  
 douleur et de douleur, quand la porte  
 s'ouvrit doucement, et Lilia entra  
 en posant la pointe des pieds dans la cham-  
 bre. Elle tenait à la main un bouquet  
 de fleurs — des roses admirables dont  
 lord Saint-Germain avait fait venir  
 de chez elle les plants de Normandie.

Elle s'approcha avec précaution, et,  
 le voyant endormi et se croyant seu-  
 le, posa les roses à côté de son livre,  
 puis resta longtemps les yeux ar-  
 demment fixés sur ce visage pâle et  
 amaigri. Tout à coup, je la vis tom-  
 ber à genoux, se pencher vers lui et  
 embrasser sa main. Il fit un mouve-  
 ment : elle se rejeta vivement en ar-  
 rière et s'enfuit.

Je fus frappé de sa rougeur, mais  
 je l'attribuai à la chaleur accablante  
 du temps.

Je restai toute la nuit près de lord  
 Saint-Germain. Je ne lui dis pas ce-  
 pendant, à son réveil, ce dont j'avais  
 été témoin, jugeant que toute agita-  
 tion, de plaisir ou de peine, devait  
 lui être funeste.

Le lendemain, je crus de mon de-  
 voir d'informer officiellement la mar-  
 quise que je considérais lord Saint-  
 Germain comme en grand danger et  
 que je désespérais presque de sa  
 vie.

Elle était dans son boudoir. Devant  
 elle, sur la table, se trouvait un énorme  
 amas de notes et de factures. Elle  
 lisait, au moment de mon arrivée, une  
 lettre de lord Louis qui — je l'ai su  
 depuis — lui exposait son embarras,  
 ses dettes énormes, et l'impossibilité  
 d'y faire face.

Lui, le cadet sans fortune ni dans  
 le présent ni dans l'avenir, se voyait,  
 disait-il, absolument menacé de s'ex-  
 patrier.

La marquise leva sur moi les yeux  
 d'un air anxieux. Jamais visage n'ex-  
 prima plus clairement la mortifica-  
 tion, l'inquiétude, la fatigue.

"C'est vous, monsieur Wilson ? A  
 quoi dois-je l'honneur de votre visi-  
 te ?

—Madame, j'ai le regret d'être por-  
 teur d'une douloureuse nouvelle.

—Quoi ?... quoi ?... s'écria-t-elle  
 d'une voix étranglée. Quoi encore ?  
 Mon fils, lord Louis ?

—Madame, je ne sache pas qu'il soit rien arrivé à lord Louis ; mais lord Saint-Germain...

—Ah !... Eh bien, qu'y a-t-il ?

Sa voix avait pris tout à coup un accent de mauvaise humeur.

—Il est très mal.

—Oh ! comme d'habitude, je suppose : une de ces fatigantes attaques qui se renouvellent si souvent et le rendent à charge à lui-même.

—Et aux autres, ajoutai-je mentalement.

—Je crains, madame, qu'il ne soit plus mal qu'à l'ordinaire, plus mal qu'il ne l'a jamais été.

—Vous pensez... vraiment ? Qu'a-t-il donc ?

—La vie s'en va lentement. Ses forces diminuent chaque jour davantage. Je ne dois pas cacher plus longtemps la vérité à Votre Seigneurie. Me sera-t-il permis d'ajouter que le marquis son père devrait être — c'est mon avis du moins — informé sans retard de l'imminence du danger ?... Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, sa mort est certaine", dis-je, profondément ému.

La marquise m'écouta dans le plus grand silence, les yeux fixés sur les papiers qui se trouvaient devant elle. Je vis les nuages de son front se dissiper peu à peu, et son air inquiet se calmer. Alors, avec un soupir — ou plutôt avec une de ces longues et profondes respirations que nous arrache le soulagement d'un intolérable poids sur le cœur — elle plia lentement les papiers, les rangea avec soin dans son bureau, et, paraissant tout à coup se souvenir de ma présence, se tourna vers moi et me dit d'un air qu'elle s'efforça de rendre inquiet :

—Ce sont là de bien douloureuses nouvelles. en effet, monsieur Wilson, et elles nous affligent tous, dans la fa-

mille, plus que je ne saurais dire. Je vais écrire à milord."

Je saluai et me retirai sans ajouter un mot. Trois jours après, le marquis arriva à Brandon. Lord Saint-Germain était plus faible encore à ce moment, mais la vue de son fils sembla le ranimer un peu ; du moins la sincère douleur du marquis le calma et adoucit l'amertume de ses pensées.

—Je n'aurais jamais cru que mon père m'aimât autant, me dit-il un jour, — il a été un si grand sujet de mortification pour lui depuis ma naissance, — moi qui suis reconnaissant d'une telle affection, et je voudrais vivre un jour pour lui prouver ma gratitude. Hélas ! cela n'est pas possible."

Les appartements de lord Saint-Germain, maintenant qu'on désertait de sa vie, ne désemplissaient plus d'amis : sa belle-mère, ses sœurs, l'institutrice française elle-même, c'était à qui lui prodigueraient des soins.

Il les accueillait avec résignation, même avec une sorte de reconnaissance, mais y trouvait peu de consolation. Quant à Lilia, perdue ainsi dire au milieu de tous ces gens, personne ne faisait attention à elle, et lord Saint-Germain lui-même ne lui adressait que rarement la parole.

J'étais étonné qu'on ne devinât la cause de cette étrange mort de Lilia... je n'en répondrais pas, mais les autres ne parurent jamais en douter. Ce sont les choses les plus évidentes qui frappent le moins quelquefois.

Ils n'avaient probablement oublié l'histoire de Séleucus et de son fils. Pour moi, je voyais dans ce malheureux jeune homme tous les symptômes décrits par l'histoire. Aussitôt qu'il apercevait Lilia, son front se couvrait brusquement

raient une rougeur, et son cœur battait  
 à se rompre ; sa voix tremblait, à peine  
 intelligible, quand il lui adressait  
 un regard de hasard la parole, quoiqu'il affectât  
 de prendre un air inattentif ou  
 indifférent.  
 Elle vint de moins en moins dans  
 sa chambre, et enfin elle resta tout  
 à fait sans paraître. Le lendemain  
 elle me fit appeler. Elle était au  
 lit, très malade. Un froid  
 mortel avait dégénéré en pleurésie,  
 et le danger devint bientôt sérieux,  
 imminent.  
 Elle me dit plus haut mes préventions  
 contre cette charmante jeune fille,  
 et me raconta la nuit du bal. Elles étaient  
 si sages, je le reconnais. Devait-on la  
 lui pardonner, après tout, de préférer un  
 autre à l'autre, et de se dérober à  
 la passion qu'elle ne pourrait ja-  
 mais partager ? J'avais, en vérité, été  
 injuste ; mais je ne devais plus l'être.  
 Sa douceur, sa patience, sa bonté, sa  
 douceur pendant cette douloureuse  
 maladie furent dignes de son pro-  
 pre et maître. Oui, lord Saint-  
 Germain avait réellement fait de  
 cette enfant enjouée et folle une fem-  
 me d'élite, et les sentiments élevés et le  
 cœur étaient au niveau des  
 talents. Ah ! comme je compatissais à  
 son malheur en recueillant à chaque  
 instant de nouvelles preuves de cette  
 vertu acquise ! Comme je compre-  
 nais maintenant son amour et son  
 espoir !  
 Mais elle ne prononça son nom,  
 ni ma présence, soit devant ma-  
 dame Cartwright, sa constante et dé-  
 vouée garde-malade. Pauvre petite  
 ! Ses poignantes souffrances  
 ne venaient s'ajouter de ter-  
 ribles angoisses. Je la croyais en dan-  
 ger de ne quitter son chevet ni jour  
 ni nuit, et je la soignais comme si elle  
 eût été ma propre fille. Mais hélas !  
 sa présence était impuissante, et je ne  
 voyais aucun espoir.

Un soir, j'étais assis près d'elle —  
 jamais je n'oublierai cette heure-là ;  
 la lune se levait, claire et brillante,  
 apparaissant au-dessus des grands  
 arbres, dans la nuit calme, dont le  
 bruit d'une cascade au loin, et le  
 chant d'un rossignol troublaient seuls  
 le silence. Sa lueur blafarde, filtrant  
 à travers la vieille fenêtre gothique  
 à demi entr'ouverte, éclairait en plein  
 le parquet et le lit.

Pensant que Lilia dormait, et crai-  
 gnant que cette clarté ne troublât son  
 sommeil, je me levai doucement pour  
 tirer les rideaux. Je m'aperçus qu'elle  
 était éveillée. Appuyée sur son bras,  
 — deux grosses larmes sillonnaient  
 ses joues — elle semblait absorbée  
 dans une sorte de contemplation  
 muette. Elle tenait à la main quel-  
 que chose qu'elle pressait étroite-  
 ment sur son cœur. Elle m'entendit  
 me lever, me regarda quelques ins-  
 tants d'un air pensif, puis me dit en  
 hésitant :

"Monsieur Wilson, est-ce que je  
 vais mourir ?"

— J'espère que non, ma chère en-  
 fant.

— Mais est-ce possible ?... Suis-je  
 en danger ? Je me sens si faible !...  
 Et puis — ses larmes coulèrent plus  
 abondantes — je suis si malheureuse !

— Vous ! malheureuse ?... Vous,  
 ma pauvre enfant ! Qui peut vous  
 rendre si malheureuse !

— Nous sommes bien seuls ?

— Tout à fait seuls.

— Alors, je parlerai pendant que j'en  
 ai encore la force... Je vous en prie,  
 venez plus près de moi, cher mon-  
 sieur Wilson."

Je me rapprochai et m'assis tout à  
 côté de son lit.

Elle ouvrit la main.

"Vous vous le rappelez," dit-elle.

C'était le médaillon entouré de  
 diamants qui contenait les cheveux  
 de lord Saint-Germain.

—Vous étiez là quand il me l'a donné, dans cette fatale nuit. Oh ! mon bon ? pourquoi a-t-il été si dévoué ?... Être tout cela pour...

—Pour quoi, chère enfant !

—Pour me rendre si malheureuse... si malheureuse !

—Ma chère miss Horne, pourquoi seriez-vous si malheureuse ?

—Hélas ! hélas ! — et ses joues, ses tempes, ses mains même se couvrirent d'une subite rougeur — ne le comprenez-vous pas ?... Elles m'ont dit que ce n'était un secret pour personne... "pour personne !" et que j'étais à jamais avilie à ses yeux. Mais, maintenant que je vais mourir... je puis parler enfin, sans être soupçonnée de bassesse et de projets intéressés et odieux. Oh ! qu'elles me connaissent peu ! Je puis avouer, à mon lit de mort, combien je l'honorais et le bénissais !... comme je priais pour lui !... comme je le remerciais du fond de mon cœur !... combien je... Oh ! monsieur Wilson, vous êtes bon et compatissant comme lui, et j'ai confiance en vous... ne lui dites pas, je vous en conjure, ne lui dites pas que sa sévérité m'a frappée au cœur... Ne lui dites pas que je me repens amèrement d'un moment de désobéissance — ça été le seul ! — ne lui répétez pas tout ce que m'ont dit ses soeurs cruelles... oh ! oui, bien cruelles ! Mais, quand je serai morte, remettez-lui ce médaillon — laissez-le-moi jusqu'à ce que je meure — et placez cette mèche de ses cheveux, la dernière preuve d'affection que j'aie reçue de lui, sur mon cœur, dans mon cercueil... c'est-à-dire... s'il n'y a pas de mal à cela.

—Lui !... De qui me parlez-vous donc ? Lord Louis ? Vous avez sûrement le délire...

—Lord Louis ? Que voulez-vous dire ?... Oh ! il a été bien bon aussi

pour moi... Mais ce n'est pas que je pense au moment de mourir.

J'étais stupéfait. Était-ce possible ? Ignorait-elle donc la passion que son père avait inspirée ? Son affection pour lord Saint-Germain était-elle toujours la même, aussi pure que dans son enfance ? Qu'allait-il se passer si je lui révélais la nature de ses sentiments pour elle ? Le dégoût, la déception ne remplaceraient-ils brusquement dans son cœur sa tendresse fraternelle, presque filiale ?... Et puis, n'était-il pas tard, hélas ! pour ces deux malheureuses créatures ?

Je gardai le silence pendant une minute ou deux, réfléchissant. Ensuite je levai de nouveau les yeux sur Lilia, la honte, la douleur se lisant sur son visage.

—Hélas ! même vous ! me dit-elle d'un ton de reproche ; même vous me méprisez ! Oh ! pourquoi n'ai-je pas emporté mon secret à la tombe ?... et cependant, laissez-le, lui, sans un mot d'explication, sans un mot de reconnaissance, toute mon indifférence... et mon orgueil.

—Ma chère enfant, ma bien-aimée enfant ! pour l'amour de Dieu, ne vous tourmentez pas ainsi ; prenez cette potion. — Elle est bonne, pour l'amour de lui.

—Hélas ! non ; il n'aime plus la petite Lilia. J'ai eu tort de lui en offrir... oh ! oui, bien tort. Mais s'étaient moquées de moi... et pas pu... Je n'ai pas osé... À ce moment, elle manqua de courage. Il ne me pardonna. Il ne m'aime plus !

—Ah ! miss Horne... si vous saviez comme il vous aime, au lieu de me pardonner... trop pour son propre repos.

Elle rougit de nouveau violemment et baissa les yeux.

—Ah ! Lilia, votre affection pour moi et vos sentiments de reconnaissance

passeront-ils à cette épreuve ? Est-il tellement possible que vous n'ayez pas compris qu'une angoisse insupportable le tue ?

— Alors, ses soeurs avaient raison... elle ne veut pas s'avilir ! répondit-elle avec une voix rauque.

— S'avilir !... Comment !... s'avilir ! toute confuse, elle bégaya :

— Je veux dire... Elles ont... oh ! monsieur Wilson — et ses yeux réfléchissant la pureté ingénue de son âme —

— que m'ont fait honte... Je vous parle de ses soeurs... elles m'ont fait

— honte de mon affection et de mes avances pour lui. Elles m'ont dit qu'il serait déshonoré aux yeux du monde s'il pouvait penser un instant à faire de moi sa femme ; et que, quant à moi... oh ! quelle horrible accusation !... je ne le soignais qu'à cause de sa richesse, je ne le cajolais que pour ses cadeaux, et que je me donnerais volontiers à lui pour son

— argent.

— Elle avait donc eu déjà l'idée, alors, lord Saint-Germains pouvait l'aider ! Ce n'étaient donc pas la crainte, l'erreur de cet amour qui l'avaient poussée à fuir ? L'espoir commençait à rentrer dans son âme.

— J'eusse été en cause moi-même, n'est-ce pas ? que je n'aurais pas pris un intérêt si profond à ce drame.

— Mais il n'y aurait pas la moindre raison pour lord Saint-Germains à lui parler à vous, ma chère miss Horne.

— Vous êtes d'aussi bonne famille que moi, et, quand bien même il en serait autrement, est-ce qu'un homme qui s'arrête à de semblables absurdités ? Ah ! s'il n'y avait pas d'autre moyen, il pourrait vivre encore... pourrait encore être heureux !

— Vivre ! répéta-t-elle. Oh ! monsieur Wilson, dites-moi... dites-moi... comment... pourrait-il ?..."

— Elle se cacha brusquement la tête dans ses mains.

— "Ma chère miss Horne, est-il possible que vous n'ayez pas vu ?... Lui serait-il permis d'espérer votre affection... une affection plus tendre que la reconnaissance... que le respect ? Puis-je lui dire... puis-je lui donner l'espoir que..."

— Ne lui dites rien... Il me méprisera. Non ! non ! qu'il ne prenne pas en pitié ma folie et ma faiblesse ! Laissez-moi emporter mon secret en mourant."

J'en savais assez. Je lisais dans son innocente confusion, dans ses yeux brillants, dans ses efforts pour cacher le sourire qui se glissait aux coins de sa charmante bouche, le bonheur de sa petite amie. J'aurais dû m'agenouiller et remercier Dieu ; mais la pensée de leur danger, à tous deux, la crainte que ce dévouement inespéré n'arrivât trop tard, me causaient une agitation tout à fait indigne de mon caractère et de mon âge.

Après avoir expliqué à miss Horne, avec toutes sortes de précautions, la situation de lord Saint-Germains, après lui avoir donné l'assurance que la nouvelle dont je prétendais me faire le porteur le rappellerait à la vie, je la conjurai, pour l'amour de lui, de faire des efforts pour se calmer. Elle prit la potion que j'avais préparée, et avec la docilité et la confiance d'une enfant heureuse, posa sa tête sur l'oreiller. Cinq minutes après, elle dormait d'un profond sommeil.

Je ne la quittai pas de la nuit. Ses traits reprirent peu à peu une expression de calme et de bien-être, et, à partir de ce moment, je ne désespérai plus de sa vie. — Maintenant, pensai-je, le repos et la tranquillité d'esprit feront le reste.

Lilia dormit jusqu'au matin. Vers six heures, elle se réveilla en soupirant, me regarda et rougit.

“Ma chère miss Horne, vous êtes mieux... Vous vivrez.

—Vous croyez?... Ah! vous garderez mon secret, n'est-ce pas?

—Je vous le promets. Que Dieu vous bénisse, chère enfant!... et maintenant, pour votre déjeuner... lui dis-je, presque fou de joie.”

Madame Cartwright vint me remplacer auprès d'elle; je lui fis des recommandations tellement minutieuses qu'elle ne put s'empêcher de m'exprimer son étonnement.

“Oh! sa santé nous est doublement précieuse aujourd'hui, lui murmurai-je à l'oreille. Elle sauvera lord Saint-Germains.”

Je quittai la chambre de Lilia et je volai plutôt que je ne courus à celle de mon autre malade.

En m'entendant entrer, il écarta les rideaux de son lit.

“Je ne dors pas, Wilson. La nuit m'a paru terriblement longue, et je suis heureux de votre venue. Mais qui vous amène ici de si bonne heure?”

—Eh bien, milord, je vous apporte une nouvelle médecine qui, je crois...”

Il m'interrompit d'un geste, en poussant un long soupir.

“Une fameuse médecine, milord..., celle qui sauva la vie du fils de Séleucus. Fasse le ciel qu'il en soit de même pour vous!”

—Wilson, dit-il gravement, je ne vous comprends pas. Etes-vous fou?

—Peut-être, milord, mais c'est de joie et d'espérance pour la santé de celui que j'aime le plus au monde. Milord, Lilia... votre Lilia... Oh! comment trouverais-je des expressions assez délicates pour vous dire...? Votre cœur a trouvé un écho dans le sien.”

Il se leva brusquement sur son lit, puis retomba sur l'oreiller en devenant d'une pâleur si livide, que je crus un instant qu'il avait rendu le dernier soupir.

“Non, non, fit-il enfin d'un air de sombre désespoir; sa pitié, noble cœur, sa générosité l'ont hie... C'est impossible!... Vous vez sollicitée, vous avez pesé sur Wilson; je ne le comprends trop!”

—Sur ma vie, milord, sur mon salut éternel, je n'ai rien fait, rien. La vérité m'a été révélée de manière la plus inattendue et moins équivoque.

—Dites-moi tout.”

Il m'écouta avec la plus profonde attention, sans m'interrompre une seule fois, pendant que je lui racontai les événements de la nuit.

“Vous le voyez, ajoutai-je en terminant, ce malheureux collier de diamants, en provoquant la jalousie de ces jeunes ladies, a été la cause première de tout le mal. Vos sœurs ont accablé Lilia de vous entourer d'affection et de soins pour profiter de votre bonté; mais elles ont voulu vous blesse et vous entraîner à un mariage qui vous déshonorerait à jamais. Elles voulant l'insulter, elles lui ont révélé brusquement le secret de son cœur et la pauvre petite, effrayée de sa découverte, la croyant connue de son père et supposant qu'elle ne pouvait échapper que votre mépris, a joué l'indifférence, la froideur, et a fui votre présence, pour s'éloigner coûte que coûte du danger qu'elle craignait. Jamais la pensée que vous pouviez l'aimer ne lui est venue à l'esprit; elle n'a attribué votre changement de manières à son égard qu'à votre absence de sa désobéissance le soir de son bal; et votre timidité à tous deux a servi qu'à prolonger votre mutuelle erreur.”

A mesure que la conviction de cette vérité gagnait lord Saint-Germains, je voyais son visage prendre une expression de bonheur, de ravissement d'espérance et d'ineffable reconnaissance, ce, que je n'oublierai jamais.

aux, d'une beauté presque surnaturelle, se levaient vers le ciel dans une prière ardente et ardente prière.

— Monsieur Wilson, je vivrai, dit-il, je vivrai pour la remercier, pour la bénir, et, Dieu du ciel ! pour rendre heureuse. Ma Lilia, ma Lilia, ma douce enchanteresse, mon ornement, ma vie ! oui, oui — je n'aurais jamais dû en douter — nous étions faits l'un pour l'autre ! Était-il possible que chaque pulsation de mon cœur ne trouvât pas dans le tien un cœur qui lui répondit... Oh ! Wilson et il se tourna vers moi avec un sourire angélique, — quelles folles idées dis-je là ! Pardonnez-moi, mais je ne sens renaître. Tenez, tâchez mon de moi.

Trois jours plus tard, j'eus l'inextinguible satisfaction d'annoncer à deux jeunes amis qu'ils pouvaient se voir. Je ne dirai rien de la première entrevue. Je n'en souviens pas le voile.

Pendant trois semaines, presque toujours seuls avec madame Cartwright dans les appartements de lord Saint-Germain, ils jouirent du bonheur sans mélange que leur promet le ciel, tout en recouvrant peu à peu les forces et la santé.

Lord Saint-Germain me dit aussitôt rétabli il révélerait son nom et à son père et lui demanderait son consentement à un mariage immédiat et la permission d'aller habiter de ses châteaux de province. Je fus obligé de quitter Brandon pour une semaine ou deux. Je n'ai pu me souvenir de ce qui se passa pendant ce temps que par oui-dire.

Aussitôt que lord Saint-Germain fut en état de sortir de ses appartements, il alla informer son père qu'il avait fixé ses affections sur miss Cartwright, qu'il était assez heureux pour son amour partagé, et désirait se marier tout de suite.

Le marquis de Brandon, homme franc, excellent cœur, reçut la communication de son fils avec une joie sincère, donna sans hésiter son consentement et déclara être prêt à prendre toutes les dispositions nécessaires. Il exprima à madame Cartwright sa satisfaction que lord Saint-Germain eût rencontré une femme capable d'apprécier ses excellentes qualités. Il vint voir Lilia, l'embrassa affectueusement en l'appelant sa fille bien-aimée, et alors, dans la simplicité de son âme, il s'empressa d'aller communiquer la bonne nouvelle à la marquise.

Que se passa-t-il entre le mari et la femme ? Je ne l'ai jamais su. Mais, comme j'avais surveillé de près la marquise, j'avais pu remarquer que de sombres nuages, malgré ses efforts pour les disperser, s'accumulaient de plus en plus sur son front à mesure que les progrès de la convalescence de lord Saint-Germain devenaient plus évidents.

En apprenant un événement aussi absolument inattendu que le mariage prochain de son beau-fils, événement qui détruisait de fond en comble et à jamais pour lord Louis les espérances d'héritage dont elle s'était jusqu'alors crue certaine, son désappointement et sa rage éclatèrent enfin et dépassèrent les bornes des plus élémentaires convenances, quoiqu'elle prit grand soin — j'ai des raisons de le croire — de cacher à son mari la véritable cause de sa violence, en affectant de l'attribuer à son indignation de ce qu'elle appelait une mésalliance : la dégradation du lord héritier par un mariage avec une parente pauvre, élevée par charité... une enfant de l'amour ! car elle ne se fit aucun scrupule de dévoiler la honte de la naissance de Lilia.

Habitué à se soumettre à toutes ses volontés et à céder sans discussion

plutôt que de s'opposer ouvertement à ses désirs quand ils ne concordaient pas avec les siens propres, le marquis était incapable de tenir tête à l'orage.

Il commença, comme à l'ordinaire, par se laisser ébranler par ce flot de paroles, et par voir les choses sous un nouvel aspect ; puis, changeant complètement d'opinion, il finit par reconnaître que, tout bien considéré, ce mariage était un projet monstrueux d'impudence, plein de périls, tout à fait incouvenant, etc., etc. Il conclut en déclarant qu'il n'y fallait pas penser davantage.

"Qu'on ne m'en parle plus !" dit-il en terminant, avec cette obstination entêtée qui est le dernier refuge des gens faibles.

Lilia fut en butte à des injures de toute sorte de la part de la marquise et de ses filles : injures à peine croyables chez des femmes bien élevées. Elles la menacèrent de la chasser du château, de la perdre de réputation et de l'abandonner à la misère et à la honte, seule, sans amis, sans appuis.

La malheureuse Lilia, terrifiée, affolée, à bout de forces, allait tomber sans connaissance sur le parquet du cabinet de toilette de la marquise, où se passait cette scène de violence, quand la porte s'ouvrit, et lord Saint-Germains entra.

La démarche assurée, rapide, comme électrisé par une soudaine énergie, il traversa la chambre jusqu'à l'endroit où se tenait Lilia défaillante.

"Silence ! vous toutes, cria-t-il d'une voix de tonnerre. C'en est assez de ce scandale ! Avez-vous donc perdu toute pudeur, et la future femme de votre frère aîné doit-elle être ainsi exposée à vos mépris outrageants ?

—Votre femme, milord ? dit la marquise avec une amère ironie. Oui, quand elle sera votre femme, il faut

dra bien que nous nous contentions de la railler en y mettant des formes, mais tant qu'elle reste sous ma coupe, la fille à laquelle mon frère n'a pas même consenti à donner son nom, je la traiterai comme le mépris de son odieuse trahison. Votre père n'est pas autorisé à vous déclarer qu'il se oppose à ce mariage... à ce dégradé mariage, et si vous ne voulez pas qu'il vous maudisse...

—Oh ! non, non ! s'écria Lilia d'un ton suppliant, en tombant à genoux et les mains jointes.

—Ma chère Lilia, dit lord Saint-Germains avec le plus grand sang-froid, ce n'est pas ici votre place. Soyez sages, soyez bonnes pour vous relever et allez trouver madame Cartwright. Je vous rejoins dans un instant."

Il la conduisit jusqu'à la porte, revint se placer devant la marquise qui, épuisée de colère, s'était laissée tomber dans un fauteuil.

"Que dois-je conclure, madame, de cette menace de la malédiction de mon père, si je persévère dans un projet que, ce matin même, il a accepté favorablement ? Je vous le demande. Prétendez-vous intervenir entre mon père et moi ? J'ai supporté beaucoup de choses — trop peut-être — de votre part. Mais, je vous en avertis, il y a une limite qu'il serait plus sage de vous de ne pas essayer de franchir."

—Je vous ai dit ce que je crois, venable, répondit la marquise des exaspérée encore par ce ton ferme et calme. Je vous ai dit que vous honoriez votre maison par une telle complaisance, et je vous le répète encore ; votre mariage !... Mais, vous ne savez donc pas ce que vous êtes ? J'ai honte de vous, milord. Quoi !... acheter une femme avec l'or !"

Une violente rougeur emporta le visage de lord Saint-Germains. Sa colère déborda.

"Madame, vous vous repentirez... Ce sont là des paroles... que je ne vous pardonnerai et que je n'oublierai jamais !"

Et il sortit de la chambre. Il se rendit immédiatement auprès de son père et lui déclara qu'aucun pouvoir sur la terre ne l'empêcherait d'épouser Lilia, et que si la menace de ne pas le doter devait être mise à exécution, il vivrait sur le restant de la somme que sa mère lui avait assurée, car sa résolution était inébranlable : Lilia serait sa femme.

Tout cela fut dit avec le plus profond respect, mais d'un air déterminé qui ne pouvait manquer de produire son effet sur le marquis.

Changeant une fois encore d'opinion, il accorda à son fils son consentement "de tout son coeur", affirmativement, et, pour éviter toute discussion ultérieure, il ne trouva pas de meilleur moyen que d'ordonner d'atteler et de partir à l'instant pour Londres.

La fureur de la marquise, en apprenant ce départ et ce consentement irrévocablement donné, ne saurait se décrire. L'amour-propre froissé, la jalousie de ses filles, la sourde envie de ses institutrices firent chorus avec elle. Ceux-là seuls qui ont eu le malheur de vivre dans des familles sans principes, égoïstes et violentes, peuvent se faire une idée de l'agitation, des clameurs, des imprécations de ces créatures affolées. Au milieu de la crise, lord Louis arriva inopinément de Londres.

Sa mère poussa un cri de joie en le voyant. C'était un champion pour elle, et un champion ardemment dévoué. Elle avait confiance en son énergie pour soutenir sa cause et pour triompher de son frère.

Lord Louis fut frappé de l'état de surexcitation de sa mère et de ses soeurs.

"Ma chère mère, que se passe-t-il donc ?

—Oh ! Louis ! Louis !... mon orgueil !... ma joie !... sois le bienvenu auprès de ta malheureuse mère !

—Malheureuse ?... qui a osé ? qui a eu l'audace, ma mère ?

—Saint-Germains.

—Saint-Germains !... c'est impossible !... Il ne voudrait pas... il ne pourrait pas... Il est trop sensé, trop bon... mère. Que signifie ?...

—Ah ! Louis, il va se marier !

—Se marier !... impossible !... Comment ?... Avec qui ?

—Oui, crièrent ensemble les soeurs, avec Lilia !

—Avec Lilia !... ah ! la pauvre enfant ! quel sacrifice !

—Oh ! bien loin de là ! s'écria lady Geraldine d'un ton railleur. C'est au contraire tout à fait un mariage d'inclination, je t'assure. Lilia est amoureuse comme une folle, des pieds à la tête. Nous venons d'assister à une telle scène !...

—Non ! Que diable me racontez-vous là ?... Lilia l'aimer !... Est-ce possible ? L'aime-t-elle réellement, sincèrement ?... L'apprécie-t-elle comme elle le devrait, comme il le mérite ?... et à son âge, encore !... Que Dieu bénisse son honnête petit coeur !... Oh ! la douce et charmante enfant ! J'ai toujours dit qu'il n'y avait pas sur la terre de plus adorable créature ! Je ne veux pas perdre un instant pour aller féliciter Saint-Germains. C'est un heureux garçon, et qui mérite son bonheur !... Rien ne pouvait me faire un plus grand plaisir !"

Et, avec sa pétulance habituelle, il sortit sans prendre le moindre souci de l'effet de ses paroles, laissant sa mère, m'a-t-on dit depuis, dans un état impossible à décrire, et traversa rapidement les longues galeries qui séparaient les appartements de lord

Saint-Germains de ceux du reste de la famille.

Le cœur humain est un insondable abîme.

La manière dont lord Louis venait d'accueillir cette nouvelle, qu'elle considérait comme le plus accablant des malheurs, comme la plus désastreuse des catastrophes, sembla porter à la marquise un coup terrible.

Déçue dans son attente de sympathie et de soutien de la part de son fils, mortifiée jusqu'au fond de l'âme de le voir, lui, l'unique cause de ses amertumes et de ses angoisses, se réjouir ouvertement, bruyamment, de cet événement au moment même où elle en manifestait sa haute réprobation, la misérable femme tomba dans un accès de si sombre désespoir, que ses filles, malgré leur insouciance habituelle, en furent frappées.

"Il triomphe en tout ! l'entend-on murmurer. Oui, Louis lui-même !... Cela serait ?... je le permettrais ?... Un fils cadet !... un pauvre fils cadet, à sa merci !... obéi de tous... le maître !... dominant tout... son père... mes enfants... moi-même... mon fils !... Lilia... enfants... honneurs... fortune !..."

Je ne puis que très imparfaitement relater les événements de cette fatale nuit.

La marquise avait une femme de chambre spécialement affectée à son service particulier, et qui exerçait sur elle un étrange ascendant.

Mistress Holdfast était une de ces créatures venimeuses qui, sous des dehors vulgaires et serviles, cachent une énergie virile et une implacable ambition.

Dominer sa maîtresse, et par elle prendre la haute main dans le gouvernement de cette noble et puissante maison, était le but qu'elle poursuivait ardemment, sans relâche. Elle s'était si complètement identifiée

avec la marquise, qu'elle en avait quelque sorte adopté toutes les affections et toutes les haines. Elle avait depuis longtemps, considérait lord Louis comme le véritable, comme le seul héritier des Brandon, et elle méprisait autant qu'elle le haïssait lord Saint-Germains, ce pauvre, ce misérable infirme, "cette mauvaise graine poussée dans le champ de son frère."

La basse envie qu'inspirait à toute la famille la brusque élévation de Lilia, elle la ressentait aussi, et plus qu'aucune autre peut-être, car, avec une puissance d'intuition extraordinaire, d'un coup d'œil elle avait brassé les changements que devaient infailliblement entraîner, tôt ou tard, le mariage de Saint-Germains et de Lilia, pour la femme et les enfants du second lit du marquis de Brandon.

La marquise trouvait dans cette confidente de ses pensées et de ses projets un soutien et un aiguillon. Violente sans énergie, téméraire sans courage, orgueilleuse sans dignité, hautaine sans confiance en elle-même — contradictions qui sont l'essence même des âmes viles — elle avait besoin, en un mot, d'un flatteur d'un maître qui l'encourageât quand elle faiblissait, la stimulât quand elle hésitait. Elle les rencontra en mistress Holdfast.

La marquise passa toute cette journée dans son cabinet de toilette, avec mistress Holdfast. Elle ne vit pas lord Louis.

Celui-ci, après avoir compli son frère avec sa chaleur et sa franchise habituelles, n'avait pas tardé à comprendre que quelque chose d'extraordinaire s'était passé. Lors qu'il connut l'opposition violente de sa mère au mariage projeté, et le scandale qui s'en était suivi, une sorte d'instinct lui révéla la véritable cause de cette explosion de sentiments

ait égoïste. Il se sentit mortifié et indigné. Malgré tous ses défauts, il avait un cœur bon et honnête, inaccessible à l'envie ou à la jalousie. Il garda ranime à sa mère et ne quitta pas de la soirée Saint-Germains, Lilia et madame Cartwright.

Tous trois avaient été profondément secoués par les émotions de la soirée ; mais la gaieté et la cordialité de lord Louis effacèrent bientôt toutes les dernières traces de leur souffrance et de leur douleur.

Lord Saint-Germains, me dit plus tard madame Cartwright — assis dans son grand fauteuil, près de l'embrasure d'une des vieilles fenêtres de la bibliothèque, regardait, calme et heureux, le soleil couchant qui disparaissait lentement à l'horizon tandis qu'une dernière flamme de pourpre doré illuminait le ciel. A ses pieds, sur un tabouret bas, Lilia écoutait en souriant les mille plaisanteries, malicieuses innocentes, que lord Louis, accroupi sur le parquet à côté d'elle, murmurait à l'oreille. Les rayons du soleil, filtrant à travers les vignes grimpées entrelacées et les plantes suspendues de la fenêtre, éclairaient une douce lumière sa tête charnue et se jouaient en reflets dorés sur ses admirables cheveux. Je ne puis voir, ajoutait madame Cartwright, un de ces anges que les artistes du moyen âge aimaient à peindre — avec leurs doux visages de rubis, s'appuyant sur les nuages du ciel, — dans leurs tableaux de sainteté ! Cachée par les plis des rideaux, je prenais plaisir à les regarder tous les trois. En ce moment-là, monsieur Wilson, je me trouvais largement payée de mes peines. Je remarquai lord Saint-Germains levant les yeux humides de larmes. Sans doute il remerciait celle qui de là-haut l'avait protégé, et dont le sou-

venir était si profondément gravé dans son cœur. Un instant après, il m'aperçut et, sans faire un mouvement qui eût pu troubler son frère et Lilia à ses pieds, il étendit vers moi sa main, prit la mienne et la pressa en silence. Je le compris."

La marquise, pendant ce temps, resta — je l'ai dit plus haut — dans son cabinet de toilette. On l'entendit marcher à pas saccadés, parler haut, avec véhémence. Evidemment elle devait être dans un état d'agitation violente. Peu à peu, cependant, tout rentra dans le silence, et mistress Holdfast descendit au rez-de-chaussée. Contrairement à son habitude, on la vit, à cette heure de la soirée, sortir du château.

On était en automne, et bien qu'il fit déjà sombre, la marquise ne demanda pas de lumière dans son appartement. Les jeunes ladies s'étaient, comme toujours, réunies dans le grand salon ; mais leur mère ne vint pas les y rejoindre. Quand elle était indisposée ou de méchante humeur, ses filles ne se rendaient jamais auprès d'elles ; c'était là un soin qui avait toujours regardé mistress Holdfast. Elles passèrent donc tristement la soirée, seules avec leurs institutrices françaises.

A la fin, lady Geraldine s'écria :

"Je suppose que maman ne descendra plus maintenant. Quant à lord Louis, c'est un peu trop fort ! il n'a pas quitté la chambre de Saint-Germains. Je ne l'aurais pas cru capable de prendre ainsi parti contre nous !

— Il est si inconséquent !... si mal élevé ! dit lady Mary. Ah ! ma foi ! je vais me coucher. Je ne sais ce qu'il y a dans l'air, mais je ne me suis jamais sentie si mal à l'aise.

— Ah ! c'est que vous avez tant de sensibilité ! observa une des institutrices ; et moi aussi, je n'en puis plus.

—Alors, qui m'aime me suive !" fit lady Mary en se levant.

Elles se croisèrent dans le corridor avec mistress Holdfast.

"Holdfast, comment va maman ?... Eh bien ! au nom du ciel, qu'avez-vous donc, Holdfast ?... vous avez l'air d'un spectre... Comme vous êtes pâle !

—Ce qu'elle était hier, et ce qu'elle sera demain, murmura Géraldine.

—Ah çà ! êtes-vous muette, décidément ? Parlez-vous à la fin ? Que se passe-t-il ?

—Ce qui se passe ?... Qu'entendez-vous par "ce qui se passe" ?... il ne se passe rien. Que voulez-vous dire ?

—Vraiment !... et que voulez-vous dire vous-même, désagréable vieille sorcière ? Vous avez l'air si drôle !

—J'ai le droit, je suppose, d'avoir l'air qui me plaît. Ce n'est pas là votre affaire, répondit la femme de chambre d'un ton rogue. Pour le moment, je désire aller me coucher.

—Tâchez de ne pas faire trop de mauvais rêves, alors, vieille fée. Bonsoir."

Les jeunes filles n'étaient pas au lit depuis deux heures, que lady Mary se leva en sursaut.

"Il y a certainement quelque chose ! Dieu du ciel, quel cri !"

En un instant, toutes furent debout. C'était un cri si perçant, si aigu, si déchirant, que les malheureuses jeunes filles sentirent leur sang se figer dans leurs veines. A ce cri d'angoisse, d'autres cris succédèrent, plus poignants encore, des cris d'agonie.

"Encore ! encore ! bégaya lady Géraldine. Bonté divine ! que se passe-t-il enfin ?

—Au nom de Dieu ! qu'est-ce que c'est ? dit l'institutrice française en se précipitant dans la chambre.

La porte, maintenant, était toute grande ouverte ; on entendait dans

les corridors des pas précipités toute la domesticité semblait être sur pied ; on ouvrait, on fermait des portes, vivement ; on parlait, on s'appelait à voix basse. C'était une confusion, une agitation, pour ainsi dire silencieuse, que dominaient par intervalles des cris de détresse.

"Où faut-il aller ?... Que faire ?" demandèrent les trois jeunes ladies épouvantées ! Oh ! il est impossible de rester ici. Allons chez maman.

Et, s'enveloppant à la hâte dans leurs grands châles, elles coururent à l'appartement de la marquise, comme des oiseaux effrayés viennent se réfugier sous l'aile de leur mère.

"Maman ! maman ! Holdfast ! ouvrez ! ouvrez !"

Les cris devenaient plus pressés, plus aigus que tout à l'heure.

"Maman ! Holdfast !... ouvrez ! ouvrez ! pour l'amour de Dieu !"

Holdfast entr'ouvrit la porte.

—Laissez-nous entrer ! laissez-nous entrer ! s'écrièrent à la fois les jeunes filles en poussant la vieille femme de chambre, qui s'efforçait de leur faire

rer le passage. — Maman ! maman ! d'un bond elles furent devant leur mère ; mais, à sa vue, elles reculèrent, épouvantées.

La marquise se tenait debout, tête droite, roide, au milieu de la chambre, aussi affreusement pâle et portait que aussi rigide qu'une morte, les yeux démesurément ouverts, d'une effrayante fixité. Insensible à toutes les voix qui se passait autour d'elle, elle semblait entendre que ces horribles cris.

"Mère ! mère ! mère !"

Ce mot la tira de sa torpeur. Elle fut furieuse :

"Sortez !... allez-vous-en ! sortez ! elle : pourquoy êtes-vous ici ?... ment avez-vous osé ?... Sortez ! sortez !... Je ne veux pas vous voir !... Emmenez-les !... Gr"

Dieu !... Holdfast, êtes-vous folie ?"  
Les filles, terrifiées, reculèrent de quelques pas, ne sachant si elles devaient rester ou partir.

A ce moment là même, la porte s'ouvrit. C'était lord Louis.

"Dieu tout-puissant ! c'est fini !... Il est mort ! il est mort !"

La marquise tomba à la renverse comme une masse. Holdfast se précipita et, s'agenouillant près d'elle, se força de la ranimer, pendant que les autres s'empresaient auprès de lord Louis.

"Not dire qu'il y a quatre heures à peine il était gai et heureux... aussi en portant que moi !... Et maintenant il est mort !... il est mort !... Il y a quatre heures, c'était l'homme le meilleur, le plus digne d'envie... et maintenant, plus rien ! plus rien !"

Et Lilia... Pauvre, pauvre petite Lilia !

"Mort !... Comment ? Qui est mort ? s'écrièrent-elles haletantes.

"Qui ?... votre frère... notre frère... Le meilleur, le plus dévoué... car lui que j'aie jamais eu... Saint-Germains, l'être le plus parfait... mon Dieu ! mon Dieu !"

Et, se cachant la tête dans les mains, il se laissa tomber dans un fauteuil en fondant en larmes.

La marquise, pendant ce temps, soutenue par Holdfast, s'était relevée à demi et, à genoux sur le parquet, elle ne quittait pas des yeux son fils. A ses derniers mots, et quand elle vit couler ses larmes, elle fut prise tout d'un coup d'une violente attaque de nerfs, comme si une secrète sympathie eût rompu la glace de son cœur.

Des éclats de voix, ses rires, ses sanglots, son délire étaient horribles, effrayants à entendre. Holdfast, la regardant, Holdfast elle-même tremblait sous ses membres. Les jeunes filles jetaient des cris perçants.

"Mère, pour l'amour de Dieu ! s'é-

cria lord Louis en se levant brusquement ; pour l'amour de Dieu, calmez-vous, vous me déchirez le cœur... Faites un effort sur vous-même... Tenez-lui les mains, madame. Grâce !... assez de lamentations, mère ! tous les cris du monde ne le rendront pas à la vie... Tout est, malheureusement, inutile... Calmez-vous, ma mère, et laissez-vous mettre au lit.

— Par grâce, par pitié, vous autres, dit mistress Holdfast aux jeunes filles d'un air de supplication qu'elles ne lui avaient jamais vu, la figure bouleversée, les dents claquant de terreur, appelez au secours ; je n'ai plus de forces !"

Il n'était que trop vrai, hélas ! Saint-Germains était mort. Quelques heures auparavant, son domestique, entrant par hasard dans sa chambre, l'avait trouvé râlant, sans connaissance. Il avait appelé à la hâte madame Cartwright, que Lilia rejoignit presque aussitôt. C'étaient les cris de la pauvre enfant, en voyant sa bouche couverte d'écume, ses yeux hagards, son visage décomposé, c'étaient ses cris qui avaient retenti comme un glas funèbre dans l'immense château : les cris d'un cœur brisé, d'une âme à l'agonie, les cris suprêmes d'une mourante. Car Dieu ne voulait pas que cette malheureuse enfant survécût à celui qu'elle aimait si tendrement. Pendant qu'elle le pressait dans ses bras, cherchant à le rappeler à la vie, elle s'affaissa tout à coup sur la poitrine de son amant, et sa tête virginale reposa sur son cœur comme une fleur coupée.

Ils furent enterrés ensemble avec une sorte de hâte étrange. Une enquête sommaire fut faite. Il est vrai ; mais l'état précaire dans lequel on savait lord Saint-Germains depuis son enfance sembla justifier suffisamment cette soudaine catastrophe,

surtout quand on apprit les détails de la scène violente qui avait dû, ce jour-là même, exciter si vivement son émotion.

Les funérailles eurent lieu sans pompe, aussitôt après l'arrivée de Londres du marquis de Brandon.

Je revenais, par une belle matinée d'automne, de mon voyage de huit jours, ralentissant l'allure de mon cheval, afin de jouir un peu plus longtemps de toutes les senteurs des bois, quand, à l'entrée même de Carstones, comme j'arrivais à la grande rue menant au château, je fus frappé de l'air de tristesse qui y régnait. Je jetai les yeux autour de moi et je m'aperçus que toutes les boutiques étaient fermées ; que les enfants, si bruyants d'ordinaire sur la place du marché, se taisaient. Il y avait peu de passants, mais on se tenait sur le pas des portes ouvertes, et des visages consternés apparaissaient aux fenêtres. Tout à coup, les cloches de la vieille église, sur la hauteur qui domine la ville, se mirent à sonner lentement. Le tintement de la cloche des funérailles a toujours été un son triste et lugubre pour moi ; mais, à ce moment, il me produisit une impression plus mélancolique encore. Je mis mon cheval au trot, et quand je fus devant la porte de ma maison, je jetai vivement les rênes à mon groom, en lui demandant ce qui se passait.

— Qu'est-il donc arrivé, Richard ? Pourquoi toutes les boutiques sont-elles fermées ?

— On enterre aujourd'hui lord Saint-Germains, monsieur.

Je crus que j'allais tomber sur le pavé.

— Lord Saint-Germains ! Comment ! lord Saint-Germains !

— Oui, monsieur, on l'enterre aujourd'hui ; — et miss Lilia aussi. — Bien sûr, ce sera un bel enterre-

ment... mais nous n'avons pas le cœur d'y assister. Ah ! c'était un si brave homme !

Et il essuya ses yeux du revers de sa main. Je me précipitai chez moi. Judy, contre son habitude, ne s'empressa pas de descendre. Je la rejoignis dans sa chambre.

— Judy ! m'écriai-je... que me dit-on ?... que s'est-il passé ?

— Oh ! frère, un tel malheur !

— On me dit... mais c'est impossible ! c'est du marquis sans doute que Richard... non ! ce n'est pas possible, il n'est pas mort... j'aurai mal compris.

— Non, pas le marquis, mais bien lord Saint-Germains ! Et lord Louis est venu lui-même en personne — Dieu le bénisse ! — demander quand tu serais de retour. Il désire que tu assistes aux funérailles. Il est affligé, pauvre jeune gentleman, comme s'il perdait son seul ami."

Je l'interrompis en la suppliant de tout me raconter, sans réflexions inutiles. C'est d'elle que j'appris la plupart des détails qui précèdent. Plus tard seulement, je sus toute la vérité.

J'assistai aux funérailles des deux êtres que j'aimais et estimais le plus en ce monde. Je vis le cortège descendre des hauteurs du château, suivre lentement la grande rue de Carstones, les chevaux caparaçonnés, la foule émue ; — tout cela est encore présent à ma mémoire comme si c'était hier. — Je vis descendre dans le caveau de ses ancêtres le cercueil de lord Saint-Germains et placer à son côté — lord Louis l'avait exigé — celui de sa fidèle petite Lilia. Je vis lord Louis, je le vois encore, revêtu du long manteau de velours noir, courbant sa belle tête sur le cercueil de son frère, appelant à travers ses gémissements et ses sanglots lord Saint-Germains et Lilia ! Dès ce moment, il eut en moi un véritable ami.

L'affliction du pauvre marquis, sa douleur simple et sincère émurent tous les cœurs.

Quant aux habitants de Carstones, rarement une mort produisit parmi eux une plus grande sensation. Lord Saint-Germains fut universellement et profondément regretté. Si courte qu'eût été sa carrière, on avait appris à apprécier l'énergie de son active intelligence, et l'on se sentait rassuré sur l'avenir en pensant qu'un jour viendrait où il serait seigneur du vaste domaine de Brandon, et chef pour ainsi dire du pays.

Pendant quelque temps, il sembla que rien ne pourrait consoler lord Louis, et il quitta bientôt Brandon, comme s'il eût voulu se soustraire à un intolérable souvenir.

Cependant la commotion causée par la mort subite de lord Saint-Germains et de Lilia se calma peu à peu, et, quelques mois après, les choses reprirent leur cours accoutumé.

Le plus grand des poètes l'a dit dans ses vers immortels :

Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre ;  
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière  
Moins vite qu'en nos cœurs !

La marquise fut plus longue à se remettre de la violente secousse de cette nuit terrible. Pendant plusieurs semaines elle resta renfermée dans ses appartements, refusant de paraître dans les réunions, même intimes, de la famille. Ce n'était plus la femme hautaine et dédaigneuse habituée à commander et à être obéie. D'une pâleur livide, inquiète, agitée, sans sommeil, le moindre bruit la faisait tressaillir ; elle tremblait la fièvre, et je constatai chez elle, quand le marquis me fit appeler trois semaines après la mort de lord Saint-Germains,

une surexcitation du système nerveux des plus inquiétantes.

Holdfast, pour qui j'avais toujours éprouvé une sorte de répulsion instinctive, devint de jour en jour plus désagréable. Ses soins assidus et presque serviles prirent un tout autre caractère. Assidue, elle l'était toujours, mais plutôt comme une garde-malade acariâtre, quoique attentionnée envers une enfant insupportable, que comme une servante dévouée et respectueuse envers une noble maîtresse.

Les mois cependant succédèrent aux mois, et la santé de la marquise se rétablit peu à peu ; une année à peine après la mort de son beau-fils, elle était redevenue plus hautaine, plus fière, plus froide que jamais. Autant elle avait d'abord paru insensible au changement de position de lord Louis, autant elle en ressentait maintenant un orgueil qu'elle ne prenait même plus la peine de dissimuler. Satisfaite dans son ambition, certaine désormais de l'avenir, exerçant son autorité sans contrôle, elle recommença à mener une existence plus fastueuse encore que par le passé.

Dix-huit mois s'étaient écoulés. Le jour de la majorité de lord Louis approchait.

Lord Louis avait été beaucoup moins ébloui qu'on n'aurait pu le supposer par la perspective du brillant avenir qui s'ouvrait maintenant devant lui comme unique héritier de l'immense fortune de son père, quoique je ne prétende pas dire qu'il y fût tout à fait indifférent. Il pria sa mère de ne signaler par aucune fête exceptionnelle l'anniversaire de sa naissance. Mais la marquise aimait trop la splendeur, la représentation et la magnificence, elle était trop fière de présenter officiellement son fils au public dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, pour renoncer à une

telle satisfaction d'amour-propre. Ce grand événement, dit-elle, devait être célébré — "il fallait qu'il le fût" — et pas autre part qu'au château même de Brandon : ce domaine, de beaucoup le plus princier de tous ceux qui appartenaient à la famille, étant seul digne d'être le théâtre de fêtes où l'on honorerait le futur héritier des marquis de Brandon.

Le château de Brandon n'éveillait plus en moi que de tristes et douloureux souvenirs. Son aile droite, où avait habité lord Saint-Germain, était, depuis sa mort, restée fermée et totalement abandonnée. J'avais même remarqué souvent que pas un domestique n'osait — je ne savais, en expliquer les raisons — y entrer, fût-ce en plein jour, à moins de nécessité absolue. Quant à moi, j'évitais tout ce qui pouvait me rappeler ceux que j'avais si profondément regrettés. Ce sentiment se mêlait dans mon esprit à une méfiance étrange, une sorte de soupçon vague et inexplicable. Jamais je ne rencontrais mistress Holdfast sans tressaillir malgré moi. Ses regards, en vérité, me donnaient le frisson, et je surprenais dans ses yeux, par instants, je ne sais quelle expression infernale.

Madame Cartwright, j'ai à peine besoin de le dire, avait quitté Brandon aussitôt après les funérailles de ses deux élèves et s'était retirée dans une humble retraite, où elle attendait patiemment, m'écrivit-elle un jour, que Dieu la rappelât à lui, puisque sa vie était désormais sans utilité et sans but.

Lord Louis semblait partager ma répulsion pour le château de Brandon. Il n'y vint que fort rarement, et, comme je l'ai dit plus haut, il combattit de toutes ses forces le projet de donner des festins et des fêtes sur la scène même du drame dont le souvenir lui était encore si pénible. Mais

la marquise ne voulut pas céder, et le 10 juillet fut le jour fixé pour une réception-gala dont la magnificence devait être sans précédents, même dans les annales de cette fastueuse famille.

Des tables furent dressées pour cinq cents personnes sur l'admirable pelouse qu'entourait le vaste amphithéâtre de bois séculaires, devant les hautes tours et la façade principale du château féodal : à la table d'honneur prirent place les plus nobles invités ; un peu plus loin se succédaient, comme dans l'ancien temps de longues suites d'autres tables où s'assirent pêle-mêle, sans distinction de rang et de fortune, tous les fermiers, tenanciers et vassaux de la famille, jusqu'aux plus pauvres et aux plus misérables paysans.

La vaisselle d'or et d'argent massif, les corbeilles de fleurs et de fruits, les cristaux, les porcelaines de Chine dont les tables étaient couvertes, les femmes en grande toilette, la foule en habits de fête, les domestiques et éclatante livrée, la gaieté des convives, les deux orchestres de musiciens dont les airs joyeux et les marches triomphales alternaient avec les fanfares des sonneurs de trompe au loin, dans les bois ; la splendeur enfin d'une de ces journées de juillet, quand les chaleurs torrides de l'été n'ont pas encore jauni les feuilles des arbres et la couleur émeraude des pelouses : tout cela formait un ensemble charmant et grandiose, d'un effet vraiment féerique.

La marquise, dans sa robe de gala d'une éblouissante richesse, avec son diadème de diamants posé, comme la couronne d'une reine, sur ses cheveux noirs, semblait plus belle qu jamais. A ses côtés se tenaient ses filles, son mari et son fils — le noble et beau lord Louis ! — Je me le rappelle aujourd'hui ; mais ce jour-là

mes pensées n'étaient pas pour lui : elles ne quittaient pas ce tombeau où reposait son malheureux frère que tous oublièrent, excepté moi. Je songeais à la première marquise de Brandon, à cette douce et excellente créature, morte si jeune !... aux sentiments injustes, égoïstes et bas de celle qui régnait aujourd'hui à sa place, et que je voyais là, triomphante, tous ses rêves d'ambition réalisés, et recevant les hommages et les vœux de bonheur de la foule pour ce fils, son idole et son orgueil !

Pendant que je songeais ainsi, la scène changeait brusquement d'aspect. De sombres nuages, lourds, menaçants, commençaient à paraître à l'horizon. De sourds grondements de tonnerre s'entendaient au loin. Un silence soudain se fit dans les bois. Il n'y avait plus un souffle de vent, et la chaleur était devenue tout à coup accablante. De grandes ombres noires comme la nuit, s'avancant lentement, obscurcirent peu à peu le ciel.

Le festin cependant continuait. Les vins n'avaient pas cessé de circuler, et la gaieté était de plus en plus bruyante. Les conversations animées, les rires, le tumultueux bourdonnement de cinq cents convives se mêlaient aux fanfares des orchestres, que dominaient toujours les sinistres roulements du tonnerre.

Je regardai le ciel. Tout y était noir, effrayant, et formait un lugubre contraste avec la joie du festin.

Tout à coup il y eut un entrechoquement général des verres. Tout le monde se leva, et une acclamation unanime sortit de ces cinq cents poitrines : — on portait un toast à la santé et au bonheur du lord héritier : — "Hip ! Hip ! Hurrah !"

J'aperçus lord Louis qui saluait gracieusement, en remerciant de l'honneur qu'il recevait. Un rayon de

soleil éclairait en ce moment son visage.

Une seconde après, un coup de tonnerre éclata avec un épouvantable fracas au-dessus de nos têtes, un éclair sillonna le ciel noir... un éclair et en même temps un cri... un cri immense : — Lord Louis ! lord Louis ! — Le tonnerre venait de le foudroyer aux pieds de sa mère !

La confusion qui suivit — car une pluie torrentielle avait accompagné ce fatal éclair, une pluie comme si toutes les portes du ciel se fussent ouvertes à la fois, — m'empêcha de voir distinctement ce qui se passa à partir de ce moment.

Je vis cependant, à travers l'obscurité, la marquise qu'on emportait, les vêtements et les cheveux ruisselants d'eau, affolée, poussant des cris de terreur. Mistress Holdfast la suivait, tremblante, frissonnante, l'oeil hagard.

En un instant la foule se dispersa. Le vent courbait les arbres, la pluie continuait à tomber par torrents et le tonnerre à gronder dans les cieux.

Je pus distinguer enfin le corps inanimé de lord Louis.

Quatre jeunes gens, vêtus avec la dernière élégance, pâles d'horreur, les cheveux collés par la pluie sur leurs têtes nues, le portaient au château.

Toute cette scène m'avait littéralement terrifié. Je croyais rêver. Je restais cloué à la même place, incapable de faire un mouvement, quand je m'entendis appeler à haute voix : "Monsieur Wilson ! Où est monsieur Wilson ?... Pour l'amour de Dieu, où est monsieur Wilson ?... du secours ! du secours !"

On m'entraîna au château. Hélas ! tout était inutile. Il n'y avait rien à faire pour lord Louis ! La foudre, après avoir écorché et noirci légèrement son visage, l'avait frappé à la

poitrine. C'était tout ! La mort avait été instantanée.

Ses sœurs, à l'entrée du salon, m'appelèrent :

— Monsieur Wilson ! monsieur Wilson ! venez chez maman !... chez maman, tout de suite !"

Je cours au premier étage. Quand j'entrai dans la chambre de la marquise, la malheureuse femme délirait, criant de toute la force de ses poumons, s'arrachant les cheveux, les yeux affreusement dilatés :

— "Oui... je le vois, je le vois !... il est encore là ! Il est venu comme le puissant archange, dans la tempête... On m'a frappé au cœur... tout est fini. Louis ! Louis ! Louis !... Toi, pour qui j'ai donné mon âme... offensé Dieu... attiré son tonnerre vengeur... où es-tu ?... où es-tu ?... Mort !... mort !... mort ! est-ce bien toi, là, à mes pieds ? ma vie ! mon orgueil ! mon fils adoré !"

Et comme les éclats du tonnerre faisaient trembler les vitres, sa terreur et sa folie augmentèrent.

— "Un autre coup pour moi !... Je viens, je viens ! Dieu puissant !... éloignez-moi... cachez-moi... protégez-moi contre sa vengeance ! Ah !..."

Elle poussa le plus terrible cri que j'aie jamais entendu, et saisit si violemment Holdfast par le bras que ses ongles semblaient entrer dans la chair.

— "Démon !... te voilà !... Saisissez-la !... arrêtez-la !... Elle a acheté le poison... elle l'a versé... J'ai vu son sourire !... Ah ! la misérable !... le démon !... je l'ai vue sourire en le versant !... le vil serpent tenta-

teur ! Saisissez-la !... arrêtez-la !... A la torture ! à la torture !... Elle nous a tous assassinés !... Elle a damné mon âme immortelle !"

Mistress Holdfast, au comble de l'épouvante, incapable d'échapper à l'étreinte de la main qui l'enserrait, fixait des yeux égarés et stupides sur la marquise, comme si elle eût été paralysée.

Je fis un pas vers elle.

— "Mistress Holdfast... c'est là une grave accusation, lui dis-je. Il y a là quelque chose de sérieux. Lady Mary puis-je vous demander d'appeler d'urgence un renfort ?"

— "Que voulez-vous dire, monsieur ?" s'écria Holdfast d'un ton rogue. Laissez-moi passer, je vous prie."

Mais je lui barrai le chemin.

La marquise continuait à hurler de paroles incohérentes.

Elle était folle.

Mistress Holdfast fut arrêtée, jugée et condamnée. On prouva que, le soir même de la mort de lord Saint-Georges, elle était venue à son laboratoire et avait acheté de Judy le poison. Judy avoua le fait après beaucoup de réticences et de longues hésitations.

Le château de Brandon est resté fermé depuis ce temps-là et est encore entièrement abandonné aujourd'hui.

Je ne sais ce que devinrent les jeunes ladies. Je crois cependant avoir entendu dire que ce terrible drame ne fut pas une leçon pour elles.

Le vieux marquis vit encore.



# MADAME ALFRED CHENIER.

Son médecin lui conseille de prendre des "Pilules Rouges du Dr. Coderre", comme étant le seul remède pour la renforcer et la guérir!

Que les femmes faibles et épuisées prennent cet étonnant spécifique pour toutes leurs maladies, et elles verront la fin de tous leurs maux.



MADAME ALFRED CHÉNIER.

Une femme qui souffre continuellement de faiblesse féminine, de pauvreté du sang ou autres dérangements quelconques, ne peut pas être forte ni être en état de remplir les lourdes charges qui pèsent sur elle. Elle porte en silence le fardeau de la maladie, qui augmente de jour en jour, lui ôte toute énergie, assombrit sa vie et finalement, comme il arrive malheureusement trop souvent, elle tombe pour ne plus se relever. Mme Chénier, dame bien connue dans la ville de St-Henri, Montréal, menait une bien triste existence. Souffrante comme les milliers de femmes qui souffrent, elle désespérait d'être guérie, et cependant, elle a recouvré sa santé par le remède sans pareil et maintenant universellement connu! Les Pilules

**Rouges du Dr. Coderre!** Aujourd'hui qu'elle est bien, et heureuse de sa guérison, elle désire que celles qui souffrent, bénéficient de son expérience et recourent à la santé comme elle. Depuis nombre d'années, j'ai été une femme bien malade. Je souffrais de faiblesse féminine et de pauvreté du sang, j'avais aussi une vilaine toux qui me décourageait beaucoup. Malgré tous mes efforts je me sentais aller de plus en plus mal. Je souffrais d'étourdissements, maladie de cœur, faiblesse d'estomac, douleurs dans tous les membres et toutes les parties du corps, les maux de tête. J'étais découragée, ne pouvant plus faire mon ouvrage, et cinq enfants à avoir soin. Le médecin qui me soignait me déclara que le seul remède qui pouvait me guérir étaient les "Pilules Rouges du Dr. Coderre". J'ai suivi son conseil et en quelques semaines je constatais un grand mieux. Je continuai leur usage et maintenant je suis parfaitement bien. Si je fais connaître ces détails, c'est dans l'espérance que celles qui souffrent comme moi feront un essai franc et honnête des Pilules Rouges du Dr. Coderre". Mme Alfred Chénier, 187 Rue Delinelle, St-Henri, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas un remède pour tout le monde et pour tous les maux. Non. Elles sont seulement pour les femmes et leurs maladies, telles que la

loucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la constipation, maux de tête, d'estomac, de reins, de côtés, douleurs dans le bas-ventre, étourdissements, nervosité, toutes les maladies du retour de l'âge, bouillonnement du sang, froidement des pieds et des mains, elles donnent des forces aux organes affaiblis, enrichissent le sang, donnent du ton à tout le système, embellissent le teint en assurant la parfaite régularité des périodes mensuelles. Les femmes enceintes et les nourrices trouveront ce remède d'un grand secours dans leur état.

**N'oubliez pas le grand avantage qui vous est offert de consulter aussitôt que vous le voudrez et sans qu'il vous en coûte rien,**

nos médecins spécialistes si compétents pour guérir et traiter toutes les maladies des femmes. Ecrivez-leur en leur disant tous les détails de votre maladie. Ils vous répondront en vous donnant tous les conseils nécessaires pour vous soigner et vous guérir. Adressez:-

Département Médical, Boite 2306, Montréal.

Celles qui le préfèrent peuvent consulter nos médecins personnellement en venant à notre dispensaire pour les femmes, No. 274 Rue St-Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 11 et demi heures a.m. à 5 heures p.m. Les consultations sont données gratuitement.

**Refusez toute imitation** et n'oubliez pas que les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont jamais vendues à la douzaine, au cent ou à 25 la boîte. Ces pilules vendues ainsi à bon marché sont de dangereuses contre-façons de nos Pilules Rouges du Dr. Coderre. N'acceptez jamais ces imitations. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges chaque. Si vous craignez d'être trompés chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour 6 boîtes. Nous les envoyons franc de port dans toutes les parties du monde. Adressez:-

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE B. 2306, MONTREAL.

# PRENANT DU MIEUX

Presque tout le monde connaît la délicieuse sensation que l'on ressent quand on prend du mieux après une maladie plus ou moins longue.

**BOVRIL**

Est une nourriture idéale, il est



**RENFORCISSANT,  
STIMULANT et  
NOURRISSANT.**

## CHANSONNIERS

*Ces chansonniers sont notés et contiennent les paroles et musique des chansons les plus populaires françaises et canadiennes.*

<b>Répertoire Is. Vérande</b> , chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue .....	\$ 25	<b>20 Chansons populaires du Canada</b> , par Octave Fortier, 1.00 réduit à .....	50
<b>Le plaisir au Salon</b> , jolies mélodies, romances, etc .....	35	<b>La Muse Populaire</b> , recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique, 1 fort volume .....	50
<b>Succès du Salon</b> , romances nouvelles à grand succès, avec musique .....	35	<b>L'Ami du Chanteur</b> , recueil de romances et chansonnettes, dernières nouveautés, avec musique ...	35
<b>Nouvelle lyre canadienne</b> , (paroles seulement, pas noté) .....	25	<b>Recueil de Chansons Comiques</b> .....	35
<b>La Gaudriole</b> , nouvelle édition, recueil de chansons comiques et de chansonnettes, suivies de monologues en vers et en prose. 1 beau volume .....	40	<b>Chansons populaires du Canada</b> , par E. Gagnon, chansonnier noté, un fort volume, beau papier, franco .....	1 15
<b>Album de chanteur</b> , les plus jolies romances modernes, avec musique .....	35		

**LEPROHON & LEPROHON,**  
MONTREAL.

# LES NERFS ET LA NOURRITURE

Sir Henry Thompson, écrivant dans le "XIX<sup>ème</sup> Siècle", fait les remarques suivantes sur le changement de régime rendu nécessaire par les changements extraordinaires qui sont survenus dans la vie des hommes durant le demi-siècle qui vient de finir.

"Il est difficile — peut-être impossible — dit-il, pour la génération actuelle, de réaliser le contraste présenté par les demandes extraordinaires sur l'activité des hommes, maintenant, comparées avec ce que la routine ordinaire de la vie leur demandait, il y a cinquante ou soixante ans. Le système nerveux s'use plus vite et son activité est certainement dix fois plus grande qu'auparavant. Alors, les chemins de fer commençait seulement à faire leur apparition, le télégraphe électrique vint un peu plus tard, et la presse de nos jours est arrivée à un développement gigantesque. Pour la grande majorité des hommes, la vie d'alors était tranquille tandis que la compétition était presque inconnue. Je n'essaierai pas de décrire ce que la vie est devenue de nos jours. Ces changements extraordinaires ont miné bien des tem-

péraments dont la force était suffisante pour les affaires tranquilles, mais qui ont succombé à la pression moderne. On n'avait pas encore découvert que l'usure des organes pouvait être suppléée par une nourriture adaptée aux demandes de l'organisme. Il était nécessaire que cette nourriture fut de nature à être facilement digérée et assimilée, et tellement concentrée que son volume fût, pour ainsi dire insignifiant. Je n'ai rien trouvé de mieux, sous ce rapport, que les différents extraits de viande maintenant universellement en usage. Une cuillerée à thé de bon Extrait de Boeuf délayée dans une tasse d'eau bouillante, bu, quand le cerveau est fatigué et l'estomac faible, est bien des fois le meilleur antidote possible, cela renforce le système et le prépare pour un repas léger ou un peu plus d'ouvrage, selon le cas — un résultat qui n'est que trop souvent cherché par l'habitude pernicieuse que beaucoup ont de demander un soulagement temporaire à un verre de vin ou de liqueur."

\* \* \*

## MOTS POUR RIRE

Orgueil maternel.

—Comment! votre fils est candidat! Quel âge a-t-il donc?

—Vingt-six ans... Mais il a toujours été si précoce!... A huit ans, il avait déjà son portrait au Salon!

Picquiseau revient d'un mariage la figure allumée et légèrement éméchée. Sa femme lui reproche son état:

—Excusez-moi, chère amie, dit-il, il m'a fallu subir la loi du lunch.

Un baby qui n'a pas été sage est fouetté de la main maternelle.

Il crie, il pleurniche pendant dix minutes, puis se tait.

—Enfin, fait la mère, tu as fini de pleurer?

—Non, j'ai pas fini, réplique Bébé, mais je me repose!

# TOURIRI

Le vieux Touriri, prince de Bagdad, était très riche, très savant, et passait pour parfaitement sage.

Dans son palais, où les marbres et les métaux précieux imitaient par leurs ciselures les arbres et les fleurs.

Dans ses jardins, où les fleurs et les arbres imitaient par leur éclat les métaux et les pierreries.

Il entretenait de belles femmes sans leur rien demander que d'être belles et bien parées, — et il ne leur en voulait point d'être capricieuses ou sottes.

Il entretenait des poètes, sans leur rien demander que d'écrire des vers et des chansons quand la fantaisie leur en venait, — et il ne leur en voulait point quand leurs chansons n'étaient pas bonnes.

Il entretenait des philosophes, sans leur rien demander que de raisonner avec lui sur la nature de Dieu et l'origine du monde, — et il ne leur en voulait point quand d'aventure ils déraisonnaient.

\* \* \*

Un matin de printemps, Touriri se promenait dans la principale rue de Bagdad.

Les monceaux d'oranges et les amas de roses qui emplissaient les voitures des marchands, le fourmillement des vestes et des robes bleues, rouges et vertes, étincelaient dans la blancheur de la rue; des magnolias se penchaient par-dessus les murs des cours, et l'eau chantait plus légère dans les vasques des fontaines.

Et les jeunes femmes étaient pareilles à des fleurs un peu moites, avivées d'une petite rosée tiède, et très subtilement odoriférantes.

Et, à cause de ces parfums, de ces

couleurs, de cette joie épandue, le sage Touriri sentait son vieux corps s'assouplir; il se ressouvait avec plaisir des jours passés; il ne voyait plus aucune objection sérieuse à l'existence du monde comme il est; et il n'était pas fort éloigné de croire que la vie est bonne.

Il dit presque tout haut :

— La douce chaleur ! et le beau soleil !

\* \* \*

Il rencontra une petite fille de cinq ans, blonde et rose, jolie, vêtue d'une chemisette. Très grave, un doigt dans sa bouche, l'enfant, à travers les mèches de ses cheveux de lin, le regardait et semblait admirer beaucoup la grande barbe de Touriri, ou peut-être les bêtes mystérieuses brodées sur son manteau.

Et, parce qu'elle était jolie, Touriri se pencha sur elle, l'embrassa, et lui mit deux pièces d'or dans sa petite main.

Il rencontra ensuite un petit garçon de dix ans. L'enfant était laid, couvert de haillons, criblé de taches de rousseur jusqu'au bout de son nez pointu, et ses yeux étaient sans transparence, comme une eau salie. Il tendait la main, et, d'une voix aiguë, en ayant l'air de réciter une leçon et de penser à autre chose, il racontait que sa mère était au lit, qu'il avait sept petits frères et qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Touriri fronça le sourcil et lui donna une pièce d'or.

Vingt pas plus loin, il vit un vieux mendiant tout loqueteux et marmiteux, l'échine cassée, l'air d'un chien battu. Sa barbe était jaune comme du chanvre mal lavé et ses yeux rouges et sans cils ressemblaient aux fentes

qui s'ouvrent dans les figues trop mûres. D'une voix rauque, sifflante comme un soufflet crevé, lentement et sans un arrêt, recommençant aussitôt qu'il avait fini, il disait :

—Ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut plus travailler. Le Seigneur Ormuz vous récompensera.

Et l'haleine fétide de sa prière sentait les boissons fermentées.

Touriri lui tendit une pièce d'argent, mais de si loin que la pièce tomba par terre ; et le vieux mendiant s'agenouilla péniblement pour la ramasser.

Un instant après, Touriri rencontra une femme dont on n'aurait pu dire si elle était jeune ou vieille, et qui tenait sur son épaule un nouveau-né coiffé de dartres et d'ulcères. Humble comme la poussière des chemins, si courbée qu'il ne voyait pas ses yeux, elle le suivit en murmurant d'une voix molle une prière obstinée.

Non par dureté, mais par ennui, Touriri pressa le pas ; mais cette misère et cette plainte se traînaient toujours derrière lui. Il fouilla dans son escarcelle, ne trouvant point ce qu'il y cherchait. Enfin, d'un geste de colère, il jeta à la femme quelques pièces de cuivre.

Il aperçut alors, à trente pas devant lui, un homme sans bras ni jambes, accoté contre un mur. L'homme, d'une voix forte, fausse et triste, et qui semblait une voix de bois, chantait une chanson d'amour, une chanson de Firdousi, pleine de fleurs, de rayons et d'oiseaux ; et cela était horrible à entendre.

Touriri s'arrêta, et, comme celui-là du moins ne pouvait le suivre, il fit semblant de ne pas le voir et passa de l'autre côté de la rue.

Il marcha quelque temps encore, mais il ne sentait plus la joie de vivre. Il dit tout haut :

—Ce soleil est insupportable !

Et il rentra dans son palais.

\* \* \*

Alors, ayant réfléchi, il appela son intendant et lui dit :

—Va dans la Grand'Rue. Tu rencontreras un vieux mendiant, et tu lui donneras une pièce d'or ; puis une pauvre femme allaitant un enfant, et tu lui donneras deux pièces d'or ; puis un homme sans bras ni jambes, et tu lui donneras trois pièces d'or.

Mais, à partir de ce jour, toutes les fois que Touriri sortait dans la ville, un serviteur marchait devant lui, distribuait de l'argent à tous les mendiants et leur commandait de s'en aller pour que son maître ne les vît pas.

Et le sage Touriri devint de plus en plus aumônier et charitable. On eût dit qu'il s'était juré qu'il n'y aurait plus de pauvres à Bagdad. Tous les jours, dans les salles basses de son palais, on distribuait à tous ceux qui se présentaient de la nourriture et de l'argent. Il fonda un hospice pour les enfants, un pour les vieillards, un pour les mères, un pour les infirmes et les malades.

Et, quand on lui rapportait qu'un faux indigent s'était fait secourir par ruse, il répondait :

—Laissez-moi en repos. Je n'ai point le loisir de rechercher la vérité ni de la distinguer du mensonge.

Il dépensa de la sorte, pour le soulagement des autres hommes, plus des neuf dixièmes de ses immenses richesses. Même il réduisit le train de sa maison et ne garda près de lui que les plus jeunes de ses femmes, les plus paresseux de ses poètes, et les moins affirmatifs de ses philosophes.

Au reste, il continuait à vivre délicatement, parmi les plus beaux ouvrages de l'art, de l'industrie et de l'esprit des hommes ; et jamais il ne visita les hospices qu'il avait fon-

dés, ni ne descendit dans les salles où il nourrissait les malheureux.

Un jour qu'il se promenait dans la ville, de pauvres gens l'entourèrent ; ils criaient tous ensemble qu'ils lui devaient la vie ; et plusieurs s'agenouillaient et baisaient le bord de sa robe. Mais il se mit en colère, comme si ces témoignages l'outrageaient ou le faisaient souffrir.

Et le peuple le considéra comme le plus vénérable homme et le plus élevé en sainteté qui eût jamais vécu en Perse.

Quand il se vit près de mourir, il éloigna les philosophes et les poètes et ne retint à son chevet qu'une belle fille de seize ans, la priant de ne lui rien dire, mais de le regarder seulement avec ses yeux de bleuet.

Il mourut.

Les pauvres — les anciens pauvres — de Bagdad suivirent tous ses funérailles, et beaucoup pleuraient.

\* \* \*

Par delà les temps, par delà l'espace, par delà les formes...

Où donc, alors ?

Je ne sais, ni moi, ni personne.

L'âme de Touriri comparut devant Ormuz pour être jugée.

Ormuz lui demanda :

— Qu'as-tu fait sur la terre ? Quelles sont tes œuvres ?

Touriri, fort tranquille sur la sentence prochaine, répondit avec modestie et sincérité :

— Certes, j'ai été faible, n'étant qu'un homme. Je me suis délecté aux belles lignes, aux belles couleurs, aux sons, aux parfums, aux contacts suaves et aux jeux futiles de la parole. Mais j'ai fondé de mes deniers quatre hôpitaux, j'ai donné aux pauvres neuf parts de mes biens, et je n'ai gardé pour moi que la dîme.

— Il est vrai, dit Ormuz, que tu ne fus pas un méchant homme et que même tu fus souvent conduit par un

esprit de douceur. Néanmoins, tu n'entreras pas cette fois dans mon paradis. Mais ton âme redescendra dans un autre corps, et tu vivras une nouvelle vie terrestre, afin d'expier et d'apprendre.

Touriri, fort étonné, demanda :

— Qu'ai-je donc à expier, Seigneur ?

— Rentre en toi-même, dit Ormuz, et connais-toi mieux. Quelle était ta pensée quand tu donnais aux pauvres ton bien ? Et, le jour où tu rencontrais le vieux mendiant, la femme pâle avec son nourrisson et l'homme sans bras ni jambes, qu'as-tu senti dans ton cœur ?

— Une immense pitié pour la douleur humaine, répondit Touriri.

— Tu mens, dit Ormuz. Leur vue te fut d'abord une surprise désagréable. Elle te rappelait trop brutalement l'existence de la souffrance et de la misère. Puis tu leur en voulais d'offusquer tes yeux par leur malpropreté et leur laideur. Tu leur en voulais aussi de leur avilissement, de la bassesse avec laquelle ils t'imploraient, et de l'opiniâtreté de leurs traînantes prières ; et tu leur jetais l'aumône avec dégoût. Tu méprisais si fort les malheureux qu'un jour tu ne pus supporter leurs actions de grâces, car la grossièreté des effusions populaires t'irritait ; et la délicatesse de ton goût refusa à ces pauvres gens le droit de te prouver, par leur reconnaissance, qu'ils n'étaient pas indignes de tes bienfaits. Tu t'efforças de supprimer la misère, estimant qu'elle souille le monde et qu'elle déshonore la vie. Mais je te le dis, moi qui sonde les consciences, il y eut de la révolte et de la haine dans ta charité.

— Mais, reprit Touriri, ce que je haïssais, ce n'étaient point les misérables, c'était la souffrance, c'était le mal, c'était Ahrimane, votre éternel ennemi.

—Ahrimane, c'est moi, répondit Ormuz.

—Vous, Seigneur ?

—Je suis Ahrimane, étant Ormuz. Le bien ne peut sortir que du mal ; la vertu ne peut sortir que de la souffrance.

—Est-ce là, Seigneur, ce que vous avez trouvé de mieux ?

—Ne blasphème point. Le mal passera. Il n'existe que pour engendrer la félicité et la vertu. Quand la Terre, où se fait l'épreuve, aura disparu, quand toutes les âmes des justes seront avec moi, ce sera comme si le mal n'avait jamais existé.

—Cela est spécieux, dit Touriri, mais qu'en faut-il conclure pour mon cas ? Quel sentiment pouvaient m'inspirer des créatures avilies et déplaisantes à voir ? et que leurs devais-je de plus que de soulager leur misère ?

—C'est pour te l'apprendre que je te renvoie sur la terre.

—Mais, Seigneur.

Touriri n'acheva pas. Plus d'Ormuz... plus de Touriri... l'abîme...

\* \* \*

Rien de plus simple ni de plus triste que la vie de Tirirou.

Il naquit à Eschoud, de très pauvres artisans. Il eut une enfance mal nourrie et souvent battue. Il apprit un métier, dont il vécut péniblement. Il avait des vertus de pauvre homme : il était assez honnête, assez bon et très résigné, mais il n'avait ni la fierté ni la délicatesse qui sont le luxe de l'âme.

Il se maria pour n'être pas seul. Le travail manquait souvent. Sa femme et ses deux enfants moururent de misère. Un jour, il tomba d'un échafaudage, et, mal soigné, resta fort impotent des deux jambes, avec un bras paralysé et une plaie incurable à l'autre bras.

Il lui fallut mendier. D'abord il s'y prit mal ; honteux, il n'osait insister, et il ne recevait presque rien.

Peu à peu, l'habitude lui vint de la main opiniâtrément tendue comme un engin de pêche, des attitudes humiliées, de la prière qui poursuit le passant et qui espère le lasser. Dès lors il reçut à peu près de quoi ne pas mourir de faim.

Et, n'ayant aucune joie au monde, quand il lui restait quelques sous, il s'enivrait avec la liqueur fermentée du maïs.

Une jeune fille très pauvre, qui habitait une chambre voisine de son taudis, l'ayant rencontré plusieurs fois, eut pitié de lui,

Chaque matin, elle venait laver la plaie de Tirirou, lui faisait son lit, préparait sa soupe et raccommodait ses vêtements, sans rien lui demander pour cela.

Elle s'appelait Krika et n'était point belle, mais ses yeux étaient si bons qu'on aimait à les rencontrer.

Et, sans savoir pourquoi, Tirirou guettait chaque matin, de son grabat, le moment où Krika, se levant, paraissait à sa fenêtre.

Un jour que Tirirou mendiait comme de coutume, un homme riche lui jeta avec dégoût une pièce d'or.

Dans le même moment, Ormuz permit que l'âme de Tirirou se souvint d'avoir été celle de Touriri.

Et Tirirou, voyant de la haine dans le regard de l'homme riche qui lui faisait l'aumône, comprit pourquoi Touriri avait été condamné par Ormuz.

Il comprit que lui aussi, dans sa vie antérieure, il avait, tout en les secourant, haï les misérables pour leur avilissement et pour leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils n'étaient point responsables.

Le lendemain matin, quand Krika vint lui panser sa plaie, il la regarda. Il vit qu'elle faisait cela sans dégoût, et que ses yeux restaient doux et tranquilles.

Et alors il s'aperçut que cette jeune fille qui le soignait et ne s'éloignait point de lui, bien qu'il fût horrible entre les misérables, était vraiment bonne et vraiment sainte.

Quand elle eut fini de le panser, il lui baisa la main silencieusement et pleura.

Et Ormuz lui fit la grâce de mourir dans la nuit même, très doucement.

—Qu'as-tu compris ? demanda Ormuz à l'âme de Touriri-Tirirou.

—Voici, Seigneur. Il faut servir les pauvres pauvrement. (1) Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaissement et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par :

(1) Pascal "Vie de Blaise Pascal." Mme Périer. J'étends un peu le sens que Pascal donnait à ce mot.

les mêmes nécessités ; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille ; et rechercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement, il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses ; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les mystérieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté.

—C'est à peu près cela, dit Ormuz. Bon serviteur, entre dans mon repos.

JULES LEMAITRE.

## CEUX D'EN BAS

Léonie Varey ayant couché l'enfant, le berça, pour l'endormir, d'un de ces chants primitifs et calins qui le disputent aux harmonies célestes, puis, car Maurice allait rentrer, alerte, sautillante, elle mit le couvert.

Ce ménage d'humbles, d'obscurs entre les obscurs, s'était installé tout au bout de l'énorme cité, dans le quartier du Trône.

Lui, ouvrier métallurgiste, elle, dentellière, ils n'avaient eu, pour s'aimer, qu'à se voir dans une foire de banlieue, au tournoiement des traditionnels chevaux de bois. C'avait été le coup de foudre, on peut le dire. Ils se l'étaient prouvé en s'épousant. Ils avaient fondé leurs communes ivresses avec la loi et avec Dieu.

Depuis, Maurice s'était montré fi-

dèle, tendre, dévoué. Nul ne boudait moins à la besogne. Il ne buvait pas, et — inestimable aubaine — il apportait intacte, invariablement, sa paye du samedi. Dès lors, le bébé souhaité enfin venu, Léonie avait vécu son rêve, connu ce luxe suprême des faubouriennes honnêtes de Paris: quitter l'atelier pour toujours se consacrer à sa maison.

Dans sa condition infime, le couple exultait. Ces simples, ces ignorés, continuant leurs "vieux", avaient, eux aussi, choisi la bonne route ; ils allaient, appuyés l'un sur l'autre, ravis de compter pour si peu dans les bruits d'ici-bas, unis, loyaux, confiants, tout de mutuelle foi, et sur le berceau du petit Jacques, leur pauvreté sans tache rayonnait.

Ce soir-là, à ce même moment, les cheveux gentiment ébouriffés aux tempes, un oeillet rouge piqué dans le chignon, les bras nus sous la camisole claire aux manches courtes, si désirable avec sa grâce brune, sa fraîcheur, sa frimousse éveillée, Léonie bénissait le calme de son intérieur.

La lampe niait sous l'abat-jour à fleurs ; des assiettes se fai-aient vis-à-vis, et trônant sur la nappe invitante, la soupière attendait.

Soudain, la jeune femme courut à l'huis : le pas de Maurice, qu'elle eut distingué entre cent, résonnait dans l'escalier.

—Bonsoir, Nini.

—Bonsoir, Riri.

—Ils s'embrassèrent goulûment. Ce fut l'étreinte chère, coutumière, au retour de l'usine, lui sous le bourgeron et la casquette, elle en son négligé seyant, avec, à leurs lèvres gourmandes, la friandise du baiser, seule chose qui vaille que l'on naisse, qu'on soit promis à la souffrance — après l'adoration des mères.

Ils allèrent sans bruit, avec d'innies précautions, au frêle lit d'osier où leur chérubin faisait dodo. Jacques, ainsi, était à croquer.

Dans l'oreiller minuscule, éclatant de blancheur, sa jolie tête, immobile, vermeille, s'enfonçait, avec ses boucles folles, désordonnées. Le mignon s'était endormi, ses poings roses, pas plus gros que des billes, posés sur un polichinelle de deux sous.

—Trois ans bientôt ! fit Maurice.

Et, dans l'orgueil saint d'avoir créé, devant la couche angélique, de nouveau, ils échangèrent une longue carresse.

Mais, comme ils s'attablaient, l'enretien, brusquement, prit une tournure grave. Un pli d'inquiétude, de souci, barra le front du père. Il déclara, sans barguigner :

—J'apporte une nouvelle, bourgeois.

—Une nouvelle ! bonne ?... mauvaise ?

—Dame ! cela dépend. Bonne, si on est les plus forts ; mauvaise, si on a le dessous. Bref, dans les métaux, on s'est tous mis en grève.

Il faut être du peuple, avoir grandi dans le rayonnement de ses vertus intimes pour bien savoir ce qui tient, aux yeux de ses femmes, dans ce mot de "grève", mot sinistre. L'ouvrier — à tort ou à raison — y incarne ses griefs, ses revendications, ses espérances ; sa compagne, toujours, infailliblement, s'en épouvante.

Elle sonne à ses oreilles comme un glas...

La grève, elle sent ce que c'est et le touche du doigt. C'est l'homme en "balado" aux hasards du chemin, en habits de travail, désorienté, oisif, inutile, et fumant des pipes au soleil quand bourdonnait la ruche... C'est le cabaret qui l'appelle, qui lui verse son poison ; c'est le meneur, l'apôtre de haine, aux mains blanches, la redingote impeccable, qui l'accue à la faim, lui, la ménagère et les mioches — pour s'en servir. C'est le foyer qui se vide, le Mont-de-Piété qu'on assiege, qui prend tout, depuis le pauvre anneau sacré des fiançailles jusqu'au linge, aux hardes de l'armoire ; et, pour finir, pour couronner l'oeuvre maudite, c'est le drapeau noir de la Misère, planté entre les quatre murs, où les gosses, repus, en riant, vous grimpaient aux genoux... La grève, pour Léonie Varey, c'était cela.

Son appétit, du coup, s'évanouit. Elle demanda, anxieuse, troublée :

—C'est sérieux ?...

—Pour sûr. Mazette !

—Ah !... Alors, ce sera long ?

—J'en ai peur. Comprends-moi bien. La poire est mûre ; on a assez attendu. Nous exigeons cinq sous de plus

de l'heure. On nous les doit ; il faut qu'on les aligne. L'accord est parfait, le syndicat tiendra bon, et les patrons ont beau crâner : cette fois ils mettront les pouces, tu verras.

—Tu crois ?...

—Je l'espère.

—Et, s'ils s'entêtent, les patrons... Au fait, le tien, M. Richard, qu'est-ce qu'il dit de ça ?...

—Parbleu ! il fait le sourd, M. Richard.

—C'est pourtant un brave homme qui sait ce que tu vaux, qui t'apprécie, qui t'estime...

—Un brave homme, certainement. Mais quoi ? chacun son intérêt, pas ? Nous avons notre droit pour nous, c'est quelque chose.

—Oui, mais les autres ont la "gallette". C'est plus sûr. Si ça dure, qu'est-ce qu'on va devenir, nous deux et le petit ?...

Maurice, au fond moins rassuré qu'il ne paraissait l'être, réprima un mouvement d'impatience, de dépit. Cette hostilité de Léonie, en le surprenant, le froissait. Il voyait en elle comme un désaveu de sa caste, aux révoltes légitimes, nécessaires, fécondes.

Alors, élevant la voix, malgré lui, d'un accent de reproche :

—Voyons, je n'allais pas caponner, peut-être ?... J'ai fait comme les camarades, voilà tout. Je connais mon devoir et j'ai horreur des lâches... Puis, je le répète, on aura gain de cause.

Il se radoucit, et, d'un ton d'enjouement, de malice plaisante :

—Dis donc, Nini : deux francs de dans la poêle, hein ? Qu'est-ce que tu en penses ?

—Que veux-tu que j'en pense ? On était heureux... C'est le mois du terme... Fichu moment, va, pour déclarer la grève.

Aux cils de Léonie, une larme perla. C'était la première, l'unique, depuis leur mariage.

—Tu pleures ?...

—C'est plus fort que moi.

Là-dessus, un silence. Léonie, d'ailleurs n'était pas au bout de ses surprises. L'homme en qui, décidément, couvait l'irritation, crut devoir parler sec.

—A propos, nous sommes convoqués pour neuf heures à la Bourse du Travail. Je sors.

Un gémissement lui répondit. Voilà qu'il sortait à présent, qu'il l'abandonnait à ses craintes, à son angoisse.

Elle essaya de l'en dissuader.

—On fera bien sans toi, Riri. Tu vas rester.

C'en était trop : Maurice éclata. Il ne mangeait plus. Il avait, d'un geste rageur, lancé à terre sa serviette, et sa riposte amère, dure, raailleuse, atteignait Léonie en plein cœur.

Rester ! Ah ! mais non ! Qui donc était le maître, après tout ? Qui donc suait l'argent ?... Toutes les mêmes, ces femmes ! A les en croire, il n'y avait qu'à s'incliner bien bas devant le Capital, à accepter sans murmure son sort. Ah ! les exploités seraient joliment bêtes de se gêner, quand ils pouvaient alourdir, resserrer à leur guise le collier de souffrance ! Et allez donc, salariés ! prolétaires ! pauvres diables ! éternelles victimes ! C'était bien simple : il fallait trimer matin et soir, sans se plaindre jamais, ni réclamer, — silencieux, dociles, résignés, stupides. Parole d'honneur ! les femmes, c'était à gifler !...

Et, le regard, où jusqu'alors avait souri tant de belles tendresses, se faisait mauvais ; et la bouche ricanait, encore chaude de baisers.

Tout à coup, Léonie blêmit affreusement : l'homme sortait dans un grand bruit de porte, en la cinglant

de cette apostrophe invraisemblable, moule :

—En voilà assez. Fiche-moi la paix !

Miséricorde ! Quoi ! Son Maurice, son Riri, le bon, le cher compagnon de sa vie, le père de Jacques, s'exprimait de la sorte ?... Un sanglot douloureux secoua Léonie. Elle s'élança derrière l'homme pour lui demander pardon de ses terreurs, pour l'étreindre, humble et suppliante, mais déjà l'ouvrier était loin.

La femme remonta toute penaude, des-ervit, ramassa la serviette de Maurice, y appuya les lèvres... Triste repas... c'est à peine s'ils y avaient touché. Quel contraste avec le dîner de la veille, où, comme à l'ordinaire, l'entrain des fourchettes ne l'avait cédé qu'au charme de la causerie.

À la pendule, en faux bronze, huit heures sonnèrent. Que le temps lui semblerait long, à Léonie, jusqu'au retour de Maurice ! N'importe ! elle l'attendrait pour se mettre au lit, et sur le seuil la même caresse enveloppante, tiède, parfumée, l'accueillait.

Le cœur gros toujours, moins agitée pouriant, elle s'assit se disposant à ravauder des bas. Mais tant d'émotion l'avait brisée, ses nerfs, détendus, appelaient le baume souverain, et sur sa chaise, peu à peu, Léonie s'endormit.

Quand elle rouvrit les yeux, il était le quart de minuit. La jeune femme étouffa un cri.

—Pas rentré !... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Son parti fut bientôt pris. Jacques, sans doute, ne s'éveillerait pas, et il lui fallait son mari, dût-elle le disputer à l'univers.

En une minute elle fut prête. Comme une tigresse, elle avait bondi dans la rue.

Cette nuit d'octobre était douce, étoilée, sereine... L'infini raillait, de ses magnificences calmes, l'horrible tempête de ce cœur.

Arrivée boulevard Voltaire. Léonie prit par le milieu de la chaussée, fouillant la longue artère de ses regards désorbités, interrogeant les trottoirs, dans sa course fiévreuse. Maurice ne pouvait croiser sa femme sans être reconnu. Hélas ! point de Maurice. Mais, place de la République, à la hauteur de la caserne du Château-d'Eau, Léonie, frémis-sante, comprit.

Des soldats d'infanterie de marine, sac au dos, barraient la route.

—Hé ! la petite mère, on ne passe pas.

—A cause ?

—A cause des grévistes. Paraît que ça chauffe.

Elle crut défaillir.

—Monsieur le militaire, ayez pitié. Je vas chercher mon mari.

—Impos-sible. On ne passe pas. C'est la consigne.

Derrière le cordon de "marsouins" des groupes compacts discutaient. Léonie, farouche, s'y mêla, avide de savoir, prêtant aux racontars une oreille impatiente.

Soudain, parmi les curieux une rumeur, un remous : on se poussait, on se bousculait pour voir. Lamentable spectacle : des travailleurs, emmenottés, encadrés par des sergents de ville, marchaient vers le dépôt.

Léonie eut un rugissement :

—Mon homme ! Je veux mon homme !...

Maurice, en effet, était là, dans le tas. Pourquoi ? Qu'avait-il fait ? De quel délit ce laborieux, ce probe, avait-il, contre toute attente, chargé sa conscience ? Parbleu ! qu'on le demande aux excitateurs, aux ambiteux et aux mauvais bergers.

D'abord, ces trois mille ouvriers en

avaient imposé par la dignité de l'attitude. Ils avaient volé la résistance, c'était leur droit. Ils l'exerçaient patiemment, à leurs propres risques, sachant bien la lourdeur du fardeau, des charges acceptées comme chefs de famille. Rien de plus respectable. Mais alors qu'ils allaient se séparer, sans désordre et forts, simplement, noblement, de leur existence de labeur : tout à coup, sur l'estrade, un de ces tribuns funestes avait surgi. Un succès monstre : on avait porté l'orateur en triomphe, et aussitôt, conséquence logique, l'assemblée, exaltée, houleuse, menaçante, avait dressé ses défis sur le pavé. Et ç'avait été toute la lyre : chants révolutionnaires, injures à l'autorité, voies de fait contre les agents, et Maurice était pris dans la bagarre, tandis que l'autre, le beau parleur, ayant filé à l'anglaise, savourait des bocks "bien tirés" dans une brasserie du boulevard.

Le surlendemain, les juges correctionnels se prononcèrent. Maurice avait : il avait outragé et frappé. Mais un incident touchant, peu banal, devait marquer l'audience.

Appelé comme témoin à décharge en faveur du malheureux, le directeur de la métallurgie, le patron, l'"ennemi", avait répondu à la citation. Il s'avança à la barre, sans pose, mais d'un air délibéré.

—Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

—Je le jure.

—Faites votre déposition.

—Monsieur le président, c'est bien simple. Je déclare que, quel que soit

le résultat de la grève actuelle, quelle condamnation qui atteigne Varray et ses camarades de l'usine, ils auront toujours de l'ouvrage chez moi. Je les reprendrai tous.

Les juges, stupéfaits, se regardèrent ; une formidable salve de bravos ébranla le prétoire, et invisiblement son christ symbolique s'inonda de clartés...

L'arrêt se ressentit de ce coup de théâtre, de ce beau mouvement d'un cœur d'heureux ; un mois de prison, avec le bénéfice de la loi de sursis. Maurice était libre.

Oh ! dans sa vie d'obscurité profonde, quelle délicieuse et mémorable minute ! Léonie, transfigurée par la joie, se pendait à son cou ; le marmouset se fourrait dans ses jambes en criant "papa" ; des mains amies se posaient dans la sienne. Subitement l'ouragan s'apaisait, parce qu'un riche, un favorisé du sort, avait eu simplement le courage d'être bon.

Et délivré, en descendant les marches du Palais de Justice, dans ce Paris où les colères montent, où les castes se bravent, le prolétaire songeait maintenant que si on voulait bien, cependant, si les maîtres étaient plus tutélaires, si les serviteurs s'aigrissaient moins, une France unique, superbe, serait donnée au monde, et qu'elle serait belle, quoique tardive, la moisson de ce Nazareen, qui di-ait, en marchant dans son rêve sublime : "Aimez-vous les uns les autres".

Michel SAVON.

# Herbe Ste-Emélie

A 25 CTS. LE PAQUET

*La plus grande découverte du jour pour la*

## PREPARATION DE LA CHARTREUSE

DIRECTION :— Faire tremper le contenu d'un paquet dans une pinte d'alcool (whiskey pur) pendant 18 heures seulement.

Passer à travers un linge ou une passoire fine.

D'autre part, faire fondre une livre et demie de sucre blanc dans une chopine d'eau froide.

Réunir les deux liquides, quand le sirop est fait. On peut ensuite filtrer le mélange si l'on veut obtenir une liqueur bien limpide.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS

Dépositaire pour Québec : W. BRUNET & CIE, Nos 139-141,  
rue St-Joseph, St-Roch, Québec.

EN GROS ET EN DÉTAIL CHEZ

J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN,  
Coin des rues Craig et Bonsecours. MONTREAL.

# Encre Indélébile

## D'ANTOINE LEPROHON

### MONTREAL

POUR MARQUER LA TOILE, LA LAINE ET LE COTON.

Aucune composition chimique ne peut la faire disparaître.

DIRECTION.—Ecrivez avec une plume ordinaire et appliquez-la légèrement sur le linge en écrivant sur la pointe de la plume. Inutile d'user de fer ni d'exposer à la chaleur

AGENCE GÉNÉRALE :

1629 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL, CANADA.

LE SUCCES EST COMPLET

Prix, une bouteille, . . . . . 25 cts.

